T. XXIII — N° 2 25 JUILLET 1933

La Vie Intellectuelle

REVUE BIMENSUELLE

QUESTIONS PHILOSOPHIQUES ET RELIGIEUSES

CHRISTIANUS. *Bilan.*

GASTON RABEAU, Professeur aux Facultés catholiques de Lille. *La « philosophie militante ». Une nouvelle preuve de l'existence de Dieu.*

Comment, par fidélité à la pédagogie de M. Le Senne, trois arguments idéalistes, extraits de son livre *Le Devoir*, sont transformés en une démonstration réaliste de l'existence de Dieu.

A. MAYDIEU, O.P. *Révolution aristocratique ?*

M. Thierry Maulnier en a-t-il vu les véritables exigences?

P. B. *En marge de l'Action Catholique.*

Sur quelques idées de M. Berdiaeff...

DOCUMENTS

Les Catholiques dans le nouvel État en Allemagne.

I. Le Concordat entre le Saint-Siège et le Reich.
II. Lettres et Mandements des Évêques allemands.
III. La dissolution du Parti du Centre allemand.

L'Unification des Églises protestantes en Allemagne.

Suite aux documents publiés le 10 juillet.

Memento des Revues.

Billet de Christianus

Bilan

Fin de juillet. Une année de travail qui s'achève. Les vavances... On regarde le chemin parcouru : on fait le point.

Il y a dix mois, une angoisse pesait sur le monde : tout annonçait un bouleversement. Ce bouleversement — il est inutile de se leurrer — est commencé. Le conflit des dettes, le succès de Hitler, l'échec des conférences de Lausanne et de Londres, en sont autant d'étapes précipitées.

Voici pourtant les départs en vacances, plus nombreux que jamais, dit-on... Légèreté ? Indifférence ? Paresse ? Non. Du moins pas uniquement. En réalité notre pays est devenu plus calme.

Et cela pour deux raisons. D'abord nous aimons mieux nous trouver devant un mal qui se précise que devant l'inconnu. Et devant ce mal nous nous sentons forts.

Voilà deux ans que nous sommes dans l'angoisse : nous avons fait notre examen de conscience. Maintenant nous reconnaissons nos torts, mais nous avons aussi redécouvert notre vraie valeur. Oui, nous savons désormais que notre espérance ne se trouve pas dans les richesses matérielles, mais dans la vie de l'esprit.

C'est ici que le chrétien retrouve toute sa force. Être chrétien, en ces jours de dureté, c'est quelque chose.

Que l'on ne s'y trompe pas, les défaites que les peuples ont subies atteignent les catholiques à un double titre. Quand la paix du monde est menacée, les corps ne sont pas seuls en danger : les âmes le sont aussi. Si les droits de la liberté sont méconnus et si les personnes sont opprimées,

l'Église est lésée dans son bien le plus cher. Dès que l'économie mondiale s'écroule, la misère est aux portes des foyers et avec elle la corruption des mœurs. En ces jours, un chrétien a deux fois raison d'être triste.

Mais il a deux fois raison d'être fort. Nous aussi, chrétiens, nous avons battu notre coulpe. Et plus que tous autres. Mais nous avons aussi rencontré notre véritable valeur. Qui n'est pas nôtre, à vrai dire, qui est celle de notre Chef : c'est la valeur du Christ. Elle est notre seul espoir, mais indéfectible. Dans la mesure où nous compterons sur lui, nous serons assurés de vaincre comme lui-même a vaincu le monde.

Au surplus, à Rome, le Père des fidèles nous en donne l'exemple. Ceux qui ont intérêt à ne pas comprendre son attitude s'en vont répétant qu'elle est toute changeante et pure affaire de politique. Nous pensons qu'un peu de bonne foi éclairée par la foi chrétienne découvre vite le contraire. C'est toujours la même volonté de celui qui rappelle inlassablement que la victoire ne se remporte pas dans les batailles terrestres et qu'en revanche nulle défaite temporelle ne saurait nous être mortelle. C'est la vigilance de celui qui ne peut pas admettre la politique du pire, mais qui essaie en toute situation de défendre les droits essentiels de ses enfants. Et parce qu'il laisse à César ce qui est à César, il s'accommode de tout gouvernement légitime et rappelle aux catholiques qu'il est d'autre tâche, même dans la cité, que de participer au pouvoir temporel. Cette attitude n'est politique que par la libération d'avec tout parti quel qu'il soit, si proche de nous qu'il paraisse.

Il faut dire que derrière ce Chef nous nous sentons plus nombreux que jamais. Christianus *n'est pas aveugle en apportant cette assertion. Il se rend compte que le nombre des catholiques extérieurs, de ceux qui lient leur cause à une forme donnée d'organisation politique ou sociale, diminue chaque année. Mais il sait aussi que dans la petite armée de vrais fidèles jamais le nombre des esprits réfléchis et des cœurs décidés n'a été si élevé. On est de moins en moins chrétien par routine. De nos jours, on est du Christ parce qu'on sait et parce qu'on veut. Et il ne nous déplaît pas d'entendre des jeunes affirmer (avec l'intransigeance qui est de leur âge) la nouveauté éternelle du christianisme. Ils insistent sur sa transcendance absolue (même à l'égard de*

formes politiques jusqu'ici admises) au point qu'ils parlent de révolution. Cela non plus nous ne saurions le prendre au tragique. Nous savons ce qu'ils entendent par ce mot de révolution. *C'est dans leurs cœurs qu'ils veulent d'abord la réaliser. Ils ont rompu avec la routine de préoccupations trop matérielles et proclament le primat de l'esprit. Ils se réformeront d'abord. Mais ils ne limitent pas leur ambition à cette conversion intérieure — qui d'ailleurs est l'unique nécessaire —, ni même à faire le bien dans un monde mauvais : ils veulent que le bien accompli devienne envahissant : que tous, collaborant à l'œuvre d'assainissement, rompent avec la lente évolution d'un monde ténébreux ; or cette rupture de l'esprit avec la retombée de la matière est bien une révolution.*

Dans cette œuvre de rechristianisation, nous nous savons maintenant animés d'un même vouloir. Ce n'est pas en vain que depuis des années des prêtres ont lentement, péniblement organisé ces groupes de jeunes chrétiens libres de préjugés. Ce n'est pas en vain que de jeunes apôtres, laïcs autant que clercs, se sont levés de tous les points de France et ont fondé cercles d'études, équipes, troupes et clans, pénétrant le secret d'un Christ vivifiant.

Voici que maintenant, des régions les plus éloignées, nous nous découvrons frères. Chez nous, et dans les pays étrangers, nous découvrons la même Foi, le même Amour. Et ce n'est pas le moindre de nos désirs que de contribuer à cette rencontre et à cette prise de conscience des exigences chrétiennes.

Nous voici, comme Pierre, Paul, Jean et les autres Apôtres, devant le monde païen, car le monde est redevenu païen : telle était la dure découverte à faire. Sentir la force de cette union, la même que celle des Douze, la force du Christ, telle était la tâche de cette année.

Il nous reste maintenant à travailler comme eux.

CHRISTIANUS.

La « Philosophie Militante »

Une nouvelle preuve de l'existence de Dieu

Saint Augustin disait seulement que les maîtres humains n'enseignent rien : ils provoquent l'élève à comprendre par un acte personnel ce qu'il voit dans la lumière de Dieu. M. René Le Senne va plus loin que saint Augustin : sans doute, le professeur n'enseigne rien, il ne fait que provoquer l'élève à penser, mais il le provoque à penser le contraire de ce qu'il a dit. Le progrès de l'esprit s'accomplit en suscitant et en surmontant des contradictions. Et M. Le Senne invite ses élèves à repasser son enseignement en s'y opposant. Il sera donc heureux, nous l'espérons, que nous puisions dans son beau livre *le Devoir* une preuve de l'existence de Dieu, mais en la prenant en sens inverse, c'est-à-dire en en faisant un argument réaliste. On sait que M. Le Senne est le tenant de l'idéalisme le plus radical. Mais c'est un idéalisme qui consiste à affirmer la primauté du spirituel, non à supprimer la distinction des êtres objectifs : pour lui, la réalité est constituée par l'opposition des consciences personnelles.

Les théoriciens présentent d'ordinaire la morale comme un système de règles pour bien vivre. C'est juste. Mais la morale est quelque chose à la fois de beaucoup plus profond et de beaucoup plus étendu. De beaucoup plus profond, car il est plus important d'appliquer les règles

que de les connaître : et les appliquer, c'est agir, appeler une possibilité à l'existence. De beaucoup plus étendu, car la morale n'est pas un domaine de règles à côté de celles de la science ou de l'industrie : toute pensée est une action, et toute action est invention réalisant une fin malgré des obstacles. Toute pensée et toute valeur relèvent donc de la morale, qui est effort pénible et lutte : la philosophie du concret est donc une « *philosophie militante* ».

« La moralité sort-elle du non-être? Elle est inexplicable. A-t-elle son principe dans l'être, elle n'y ajoute rien. » S'il n'y avait que l'essence fixe des choses, cette essence serait réalisée, ou nous la réaliserions automatiquement par ses propriétés nécessaires : elle nous porterait au bien jusqu'au bout. Mais il y a le mystère de l'existence, contingence absolue : nous avons à faire que ce qui n'existait pas existe. Chacune de nos actions est donc un effort qui a à surmonter une résistance, ne serait-ce que celle de la lourdeur physique des corps ou de l'inertie des esprits. Mais en fait nous avons à surmonter, partout et toujours, des résistances bien plus difficiles à vaincre. Même dans notre pensée la plus intérieure, chaque action, c'est-à-dire chaque jugement, a pour rôle d'expliquer ce qui avant lui était irrationnel : or l'irrationnel n'est tel qu'en ce qu'il s'oppose aux explications déjà possédées, il a été pour la pensée un échec, elle a dû en triompher. Mais considérons, en dehors de la pensée pure, ce qu'est notre action, ou plutôt ce qui l'a provoquée et ce sans quoi elle ne serait pas. Il y a d'abord l'accident : un événement abrupt se produit, contre lequel nous revendiquons une finalité déterminée. L'arrêt est plus grave : nous prenons conscience de notre limitation, et il y a danger que nous n'ayons pas de quoi marcher plus loin. Le conflit est encore plus grave : il consiste en ce qu'une portion de

nous-même prend parti pour ce qui se dresse contre nous. Au delà, il y a la douleur, puis la mort, en laquelle se concentrent tous les échecs, la mort qui risque d'introduire en nous l'anarchie et d'empêcher toute vie organisée et toute morale. Car si la mort est absolue, toute conscience n'est que le produit d'une réalité sans intention, les fins ne sont que des effets : comment y aurait-il encore une distinction du bien et du mal? « A cette réflexion, pour peu que le moi qui se l'est permise en pousse les applications, aucune moralité ne résistera, car si nous mettons quelque persévérance à chercher ce que la certitude de notre mort met d'imprévoyance en chacune de nos actions, nous ne verrons plus aucun moyen de discerner l'action morale de l'action immorale. Avant que la mort ne nous tue, nous aurons été tués par l'idée de la mort. »

Cependant la mort, qui semblait d'abord rendre impossible la vie et la morale, en devient, dans une autre perspective, la condition. Si nous devions toujours vivre sur cette terre tels que nous sommes, une telle vie n'aurait plus de sérieux, nous ne serions même pas capables d'aimer : « la générosité ne peut jaillir que du sentiment de la mort, puisque nous n'aurions rien à donner, si nous ne pouvions rien perdre ». Chose étrange : la certitude de la mort risque à la fois de nous rendre frivoles et de nous rendre courageux. Nous ne sortirons de cette contradiction qu'en nous mettant bien en face de la crainte de la mort inévitable : le seul moyen de gagner sur la mort est d'en faire la source de notre vie. La contradiction est en effet le ressort de la moralité.

Penser et vivre sont une suite d'échecs, devant lesquels deux attitudes sont possibles : la démission, ou l'effort vainqueur. L'essence de la moralité consiste à affronter la contradiction ; celle de l'immoralité, à s'en détourner. Par

là on comprend que le devoir est à la racine de notre être : rien n'est possible que par lui, et sans lui nous nous dissoudrions dans le délire ou la démence. Doués de pensée, nous ne pouvons plus revenir à l'instinct pour nous laisser conduire par lui : il faut que les décisions soient de nous, il faut qu'elles soient pensées, il faut qu'elles soient exécutées en soulevant les obstacles. L'immoralité est bien active (sans quoi elle ne serait rien), car elle commence d'affronter la contradiction, mais elle s'en débarrasse ensuite. Tantôt elle confond les termes des alternatives, plus souvent elle opte pour l'un d'eux par partialité non justifiée, d'autres fois elle se décide par caprice, par désespoir, par indifférence ; il arrive même que, par perversité, elle retourne en sens inverse les finalités qui s'offrent à elle. La moralité, au contraire, regarde clairement les oppositions et les comprend, elle se décide impartialement, elle organise moyens et fins selon l'exigence d'unité qui est la loi première de l'esprit. On peut donc dire que l'expérience morale est une expérience universelle, qui se retrouve à l'intérieur de tous les illogismes, de toutes les souffrances, de tous les débats : *c'est l'obligation de résoudre la contradiction en finalité.* C'est le devoir.

Remarquons que si les oppositions qui promeuvent la vie sont souvent des oppositions de choses, ces oppositions de choses se traduisent dans la conscience en oppositions d'idées, et les oppositions de personnes sont plus fréquentes et plus graves que les oppositions de choses. Il s'agit de conflits spirituels dans un monde spirituel. Guerre inévitable entre des âmes, pour qu'une lutte sage et désintéressée fasse surgir la paix. Mais comment l'emporter et pour quel but ? — Pour transformer les oppositions en finalités, nous devons évidemment créer des moyens (c'est la science et la technique), créer des fins (c'est la morale), créer des sentiments (c'est la religion). On ne

sait que trop que ces fonctions synthétiques de la conscience entrent elles-mêmes en conflit.

Sans pousser plus loin cette analyse des causalités efficientes qui déclenchent notre activité consciente, qui s'opposent à elle et qui la déchirent en son intérieur, nous pouvons maintenant nous tourner vers une causalité supérieure qui seule explique, dirige et dénoue ce drame de l'esprit.

1°) Par cette analyse de la lutte et de l'efficience spirituelle, nous avons mieux compris la nature de notre activité qui lutte, qui triomphe ou qui succombe. L'esprit a l'initiative, il conçoit les fins, il ordonne les moyens, il réalise par une force qui est à lui : sa réalité est supérieure à celle des corps. Ce serait absurde de supposer que ce pouvoir d'invention et de réalisation que possède l'esprit vienne de ce que l'esprit domine et transforme. Ce serait également absurde de supposer que le devoir, raison de toute pensée, de toute valeur, de toute action, vienne de ce à quoi il s'applique pour y créer des existences nouvelles. Aussi bien la conscience de nos pouvoirs spirituels que celle du devoir qui nous inspire exigent, non pas une vérité plus pauvre, mais une vérité *plus chargée d'être* : « tout progrès de l'esprit vise la réalité qui n'est pas au dessous de nous, mais au dessus, qui n'est pas moins que nous, mais davantage ».

2°) Agir, dans une lutte perpétuelle pour créer, cela veut une réserve de forces spirituelles qui ne se dissipe pas et qui, au contraire, se récupère. Or « comme les choses, les désirs s'usent. La volonté doit sans cesse les refaire et les développer. » Néanmoins ils se perdent devant certains obstacles ou se gaspillent en actions faciles. Notre énergie morale, livrée à elle-même, est soumise à une loi d'entropie. La sociologie du P. Schmidt confirme ici la psychologie de M. Le Senne : il a montré, dans son

ouvrage *Völker und Kulturen*, que si le travail humain se transforme en plaisir, le plaisir ne restitue jamais la même somme de travail. Il faut des inventeurs, disons des héros et des Saints, pour faire remonter les énergies sociales qui vont à s'égaliser et à se gaspiller. C'est la religion qui fait remonter à un potentiel plus haut l'énergie dégradée : « de même que l'ingénieur crée des structures qui assurent la convergence d'énergies naturelles, le prêtre crée des habitudes intimes qui permettent la convergence d'énergies psychologiques, auxquelles le corps fournit la puissance physique ». L'efficience morale sera vite réduite à zéro, si elle n'est pas renouvelée par la pensée et par l'action de Dieu.

3°) La philosophie contemporaine a démontré, de bien des manières, que l'esprit ne peut pas avoir un but défini sur le plan de ce monde. La plupart (par exemple Hamelin, M. Brunschvicg) se sont contentés de cette démonstration, estimant qu'elle suffisait pour établir que la liberté de l'esprit et son développement est son propre but. C'est vrai en un sens : la vérité, la justice, la charité, valent par elles-mêmes, et nous les faisons. Mais liberté n'est pas arbitraire, et tout développement suppose une direction. Nous ne pouvons pas tendre vers ce qui ne mérite pas notre amour : « la conscience biologique a eu pour idéal la conscience humaine ; la conscience humaine et toute conscience doivent avoir pour idéal inépuisable une autre conscience qui, tout en méritant ce nom, doit les déborder infiniment pour fournir toujours à leur ambition ».

De ces trois arguments, le premier est convaincant, une fois que nous avons vu à l'œuvre, en vivant d'une vie morale, notre efficience spirituelle, car elle suppose Dieu comme fondement et comme idéal. Le second et le troisième ont l'air d'être des arguments pragmatistes : il faut Dieu pour nous donner la force d'agir et il faut Dieu pour

que notre amour ait un objet qui le justifie. Cependant il y a là davantage, nous avons le droit de tenir ces preuves pour rationnelles. En effet, le devoir, dont elles sont solidaires, est à la base de tout : il nous « garantit le seul bien sans lequel aucun n'est rien, la possibilité de continuer à faire le bien », et en garantissant la bonté de nos actions, il garantit la vérité de nos jugements. Étant à la source de toute action valable et de toute affirmation objective, il suppose par là même que ses propres conditions sont objectives. La vie morale ne vient pas d'en bas et ne va pas en bas : si elle est réelle, elle vient d'un Être spirituel cause de la moralité et va à lui comme à sa fin.

Pour nous en mieux rendre compte, considérons les conflits qui écartèlent les consciences et déchirent les sociétés. Dans chaque conscience, les grandes fonctions synthétiques, science, art, religion, entrent en lutte par leurs caractères et tendances exclusives. Nos sociétés sont tantôt livrées à la science dont la domination est automatisme et matérialisme, tantôt livrées à l'art qui est rêve. D'un côté, réalité sans finalité : abrutissement. De l'autre côté, finalité sans réalité : anarchie. Entre les deux, la moralité : les courageux asservissent les techniques scientifiques à un idéal, ils transforment les oppositions en finalités. Les héros savent bien, par leur propre expérience, que l'esprit domine la matière, que leur triomphe, loin d'être issu des situations concrètes, les surmontait. Ceux qui sont moraux sans être des héros savent aussi, par leur expérience personnelle, que ni la science, ni l'art, ni les abstractions, ni les livres théoriques, n'inventent le vrai ni ne réalisent le bien : « rien de précieux ne peut se faire dans le monde que par la moralité de quelqu'un ». L'activité spirituelle crée, ce que ne font pas les corps, elle n'est jamais déclenchée que par l'esprit.

Alors se pose la question totale : Le drame universel des

consciences et des sociétés, les conflits individuels et sociaux, d'où viennent-ils et où vont-ils? Ils ne peuvent provenir que d'un Esprit. Ils ne peuvent tendre qu'à une finalité qui concilierait toutes les oppositions. Car si chaque conscience est appelée à transformer les contradictions en finalités, le sens total de l'évolution humaine ne peut être que la victoire totale de l'esprit. Seulement, la cause et la fin de ce mouvement ne sont pas données dans notre expérience : Dieu est le Dieu caché, parce qu'il ne veut pas s'imposer à nous comme une chose, mais être trouvé, malgré des difficultés, par une recherche où agit le meilleur de notre âme.

En utilisant sans cesse des textes de M. Le Senne, nous avons construit une démonstration où intervient un minimum de principes métaphysiques : il faut expliquer le heurt des tendances par des causes, et expliquer l'inférieur par le supérieur. Nous avons été fidèle à l'auteur du *Devoir* en transformant l'opposition de son idéalisme en une autre finalité.

GASTON RABEAU,
Professeur aux Facultés
catholiques de Lille.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Révolution aristocratique ?

Il faut être reconnaissant à M. Thierry-Maulnier d'avoir posé la question. Elle intéresse l'ordre proprement métaphysique et religieux, puisqu'elle n'engage rien moins que la destinée de l'homme.

On connaît la thèse : depuis quinze ans nous avons assisté à trois révolutions : en Russie, en Italie, et enfin en Allemagnes. Trois révolutions *vulgaires*. C'est-à-dire qui exaltent les tendances et les activités inférieures de l'homme : tendances aux jouissances matérielles et activités de travail. Il est temps que la France, par fidélité à sa mission, proclame une fois de plus la hiérarchie des vraies valeurs : le primat du loisir sur le travail et l'excellence de la contemplation sur toute préoccupation pratique. Pourrons-nous dire à M. Thierry-Maulnier, avec l'apparence d'un paradoxe, que nous ne le trouvons ni assez aristocrate ni assez révolutionnaire?

Avec une continuité d'esprit digne de louange, M. Thierry-Maulnier envisage depuis plusieurs mois toutes les questions — littéraires, esthétiques, politiques — sous le point de vue suprême de l'activité propre de l'homme. Nous ne pouvons que l'approuver.

Et puisqu'il sait rejoindre par là les préoccupations et la pensée des philosophes de la Grèce, nous aimerions définir sa position comme une revendication des droits de la forme sur toute matière. Car le « vulgaire » n'est pas autre chose

que cette matière sur laquelle doit dominer le « meilleur et parfait », c'est-à-dire la forme. De celle-ci, inlassablement, M. Thierry-Maulnier proclame les droits. Distinguant, à propos de critique, l'homme de tout ce qui n'est pas l'homme, et dans l'homme même préférant ce qu'il y a de meilleur, et qui n'est ni le travail (quoi qu'en pense l'opinion actuellement en cours), ni la fabrication (contre une fausse conception de l'art), ni même l'action (malgré l'exploit de Michel Vieuchange), mais bien la vie même de l'esprit qui est contemplation et création. Et dans l'ordre même, contemplé ou créé, l'important n'est point l'ordonnance, qui peut être chose morte, mais la richesse vivante qui est ainsi domptée. Voilà qui est bien. De même une telle pensée n'est pas étrangère à notre vie qu'elle domine, mais elle est la vie même. De cette affirmation, nous remercierons surtout M. Thierry-Maulnier. Il était bon de rappeler que la pensée, pour être fidèle à sa tâche, doit étudier les problèmes les plus vitaux. Nulle réalité de notre monde ne doit lui être indifférente, et surtout nulle réalité humaine, la plus haute qui soit sur notre terre. Réciproquement l'activité de notre pensée n'est pas un simple jeu, mais à la vérité elle nous lie, nous et toute notre vie. Pour celui qui a saisi la grandeur de l'esprit, l'adhésion que pose un jugement engage tout son être.

Mais c'est ici que M. Thierry-Maulnier tourne court et n'atteint pas le sommet qu'il semblait nous promettre. Il faut le dire : sa position n'est pas assez aristocratique. Car lorsqu'il compare ces deux valeurs qui se recouvrent en fait mais cependant restent distinctes : la pensée et la vie, — il donne le primat à la vie. Ne voit-il pas que la pensée est la vie la plus haute, et qu'une vie qui ne serait plus pensée ne serait plus humaine? A quoi bon défendre avec tant de persévérance l'essence même de l'homme, si l'on s'arrête au moment d'en pénétrer le secret?

Il a voulu trop accorder à l'homme et, comme en toute chose, la vérité reprend ses droits. L'erreur détruit toujours ce qu'elle a cru défendre. L'homme nous est présenté ici

comme un être fermé sur lui-même, qui trouve dans la conscience de soi la plénitude de sa contemplation et la source de sa création. Or la vérité est tout autre : l'homme n'est pas un être fini. Il ne s'achève pas en lui-même. Sa pensée, sa vie, et même la conscience qu'il doit prendre de lui-même, ne s'épanouissent pas dans sa propre rencontre, mais dans celle de sa fin — au sens premier du terme — et cette fin est Dieu. Il faudra toujours en revenir là.

M. Thierry-Maulnier sait-il que la question cruciale qu'il soulève, celle de la hiérarchie entre l'utile et l'inutile, est une des premières questions qui se posèrent à notre réflexion occidentale? Telle est en effet la recherche qui ouvre le *livre des Sentences*, ce premier manuel de notre théologie : de quelles réalités devons-nous user et desquelles devons-nous jouir? Il eût vu avec joie que les biens utiles ne sont pas les premiers, puisqu'ils se définissent justement par leur rapport à un autre qui transcende, de ce fait, toute utilité. A cette hiérarchie des valeurs qui était déjà celle d'Aristote, la pensée chrétienne fut toujours fidèle. Seulement, depuis Aristote, cela est plus vrai que jamais. Aux yeux du philosophe grec, cette vie inutile est réservée au dieu qui nous la communique rarement, et toujours avec parcimonie, jamais avec plénitude, et l'homme trouvera sa joie ordinaire dans la connaissance des choses matérielles et dans les besognes utiles. Maintenant, tout est changé. Nous savons que Dieu sera, en toute exactitude de termes, l'objet de notre vision et de notre jouissance, et que sa béatitude sera notre béatitude. La contemplation et l'amour de Dieu, voilà bien les vraies valeurs *inutiles*, qui sont la mesure de toute utilité.

Aussi la grande révolution est-elle la venue de Jésus-Christ qui nous a communiqué cette vie vers laquelle nous tendions sans oser l'espérer.

Peut-on dire que celui qui oublie un tel événement historique est, dans le sens propre du mot, un révolutionnaire, et un révolutionnaire aristocrate? Pour parler franchement, il nous paraît, à nous autres chrétiens, bien timide. Parce

que la religion n'est pas, quoi qu'il en dise, pour les faibles, mais bien pour les violents. *Le royaume des cieux souffre violence et ce sont les violents qui le ravissent.*

Mais à un autre titre, M. Thierry-Maulnier ne nous paraît pas assez révolutionnaire. Si la révolution qu'il nous présente est l'affirmation d'une certaine destinée humaine, elle est aussi la proposition d'un ordre social. Cet ordre serait aristocratique : Ce ne serait pas le vulgaire qui conduirait la marche, mais bien une élite qui mènerait le troupeau. De tout temps, il en a été ainsi. Même dans un ordre qui se dit démocratique, la société, sous peine de s'écrouler, doit comporter chefs et sujets. Les révolutions dites vulgaires qui se sont faites de nos jours, en sont un témoignage. Mais voilà la distinction qu'il importait d'affirmer : les chefs ne devront point se soumettre aux désirs vulgaires de leurs hommes. Nous en sommes d'accord et les révolutions récentes nous en présentent de trop tristes exemples. Seulement, comment les hommes suivront-ils des chefs qui ne répondent pas à leurs exigences brutales? La solution qui s'impose est une certaine *duplicité*. Le chef pensera autrement que les autres, mais afin d'entraîner ses hommes derrière soi, il usera de duplicité, leur proposant des buts qu'en vérité il ne poursuit pas. Il n'est que trop juste, nous est-il affirmé, de tromper le peuple pour son bien.

Cette théorie veut être audacieuse et paraîtra de la sorte à certains. Pour nous, elle nous paraît faible et timide. Ne s'agit-il plus maintenant que de petite tactique politique? N'est-il question désormais que d'assurer la conquête du pouvoir à une faction qui se croit, à raison ou à tort, l'élite du pays? Sans nous demander si cette duplicité est de bonne méthode pour un travail durable, nous rappellerons que l'ambition de M. Thierry-Maulnier nous semblait autrement grande. Il ne s'agissait de rien moins que de faire prendre conscience à notre pays, et par lui au monde, de la véritable dignité de l'homme. Et si cette dignité, au dire de M. Thierry-Maulnier lui-même, est tout entière dans la pensée, pouvons-nous, pour son bien, tromper le peuple ? Mais

par le fait même nous privons chacune des personnes qui constituent ce peuple de sa noblesse suprême, et nous proclamons devant le monde que la seule vie nécessaire n'est pas de penser mais d'exister.

Immédiatement on nous objectera que la plupart des hommes ne sont point capables d'autre chose. En serait-il ainsi, qui nous permettrait de choisir, par nos seules lumières, les bienheureux élus? Mais, encore une fois, c'est oublier la grande révolution chrétienne. Depuis Jésus-Christ, ce n'est plus le bien de l'espèce humaine qui est en cause, ni même, parmi les représentants de cette espèce, le bien de quelques personnes privilégiées, mais à la stricte vérité, la béatitude de chacune d'elles. Autrefois, la plupart des hommes étaient empêchés par leur pauvreté, le travail de leur état ou même la faiblesse de leurs facultés, d'arriver jusqu'à cette pleine connaissance qui nous achèvera. Désormais, ces obstacles n'existent plus et tout homme est appelé, même dès ici-bas, à vivre de la vie de l'esprit.

Voilà très proprement la révolution aristocratique accomplie par notre Maître. La révolution qui appelle chaque homme du troupeau à ce qui est au plein sens du mot *le meilleur*.

A. MAYDIEU, O. P.

En marge de l'Action Catholique

Il faut revenir sans relâche à cette idée de l'Action Catholique qui est chère au Pape, selon son expression, « comme la prunelle de son œil », et qui, pour l'Église, est un moyen de salut et un instrument de conquête unique. Des possibilités splendides de reconquête s'ouvrent. Prêtres et laïques comprendront-ils à temps ce que l'Église exige d'eux, et quelle véritable révolution dans leurs moyens d'action ils doivent opérer?

On ne peut sans regrets penser que, peut-être, faute de « comprendre » (ce qui demande beaucoup d'humilité d'esprit), certains catholiques risquent de rendre vaine une telle espérance.

Qu'on lise les dernières lignes du livre que Berdiaeff, un orthodoxe, a consacré à *Esprit et Liberté* (1). Il ne connait ni la rigueur de notre dogme, ni la clarté de nos concepts, ni l'intimité de notre union catholique, mais il sent vivement la force spirituelle du christianisme et sa responsabilité en face du monde païen — capitaliste ou communiste —. Il dénonce le mal de notre civilisation actuelle. Nous qui avons le remède, comme nous voudrions crier à ceux des catholiques qui restent sourds à cet appel angoissé d'un monde qui meurt qu'ils ont une partie magnifique à jouer!

Nous ne nous trouvons pas, dit-il, en présence du danger d'une désertion du christianisme — il y a longtemps que le monde s'est détourné de la foi chrétienne et s'est laissé séduire par toutes les tentations —, mais en présence d'un désir de les surmonter et de retourner au christianisme.

Rien de plus juste. Il faut voir les choses comme elles sont. Le christianisme ne domine plus, et le monde, en grande partie, a cessé, sinon d'être chrétien de titre, au moins de vivre chrétiennement:

(1) Nicolas Berdiaeff, *Esprit et Liberté*. Éditions « Je sers », Paris, 1933.

Notre siècle n'est pas du tout un siècle de *préservation*... Car les idées fausses ont triomphé. Il s'agit donc de *reconquérir*, et ce sont au contraire les doctrines erronées qui ont à se défendre.

Paradoxe? — Il ne tient qu'aux chrétiens d'en faire une vérité qui coûtera cher à nos adversaires. Je veux dire qu'avec un esprit de conquête, une *action* catholique, c'est-à-dire une vie agissante, pénétrante, nous mettions le laïcisme et le matérialisme en position d'accusés, de défendeurs. Nous reprendrons l'avantage de l'offensive, et cette initiative des opérations doit normalement redonner au christianisme une vigueur, une allégresse, un « panache », si j'ose dire, et donc un attrait qui le mettent en bien meilleure posture que lorsqu'il ne visait qu'à endiguer l'invasion.

Oui, notre auteur a raison de dire que

la venue à Dieu, le retour au christianisme ne correspond pas à une conservation, mais à une révolution spirituelle.

C'est là même notre espérance. Notre religion est pour beaucoup chose nouvelle, attrayante, inconnue, douce à expérimenter, une « révélation » au plein sens du mot. Si vraiment il est juste d'affirmer que

la renaissance chrétienne ne pourra s'épanouir qu'à travers un sentiment de jeunesse et de création,

alors réjouissons-nous, car cette renaissance est proche, ou plutôt elle se fait dès à présent, puisque le retour au christianisme est une révolution spirituelle — la vraie — et que

c'est vraiment un souffle puissant du Saint-Esprit qui passe en ce moment sur la Terre : c'est un souffle divin qui secoue toutes les âmes, fût-ce malgré elles, et fait éprouver une inquiétude intime, une vraie soif de Dieu, même à celles qui n'osent pas l'avouer (Pie XI).

Quelle est donc la vraie méthode de reconquête du monde païen par l'Action Catholique? Celle même que M. Berdiaeff appelle de ses vœux, comme si elle n'existait pas dans l'Église (au moins dans le dessein de ses chefs).

L'attitude à l'égard du mal se modifie : elle devient plus spirituelle et moins juridique. On ne croit plus que le mal puisse être enrayé ou vaincu au moyen d'une contrainte extérieure : on conçoit qu'il ne peut l'être que par la force spirituelle positive...

N'est-ce pas ce que, si instamment, depuis des années l'Église réclame de ses membres? Le Saint-Siège n'a pas cessé depuis douze ans de proclamer que, sans négliger les moyens juridiques ou l'amélioration de l'organisme social, il n'est pas douteux cependant que « tout effort de régénération sociale sera frappé de stérilité » tant qu'on n'aura pas réalisé « la réforme des mœurs ».

A chaque époque grave de l'Église, cette opposition — ou mieux cette harmonie — de l'aspect juridique et de l'aspect spirituel du problème s'est marquée. Au XIII[e] siècle, il a fallu l'apparition des ordres mendiants — Franciscains et Dominicains — pour reconquérir, par les méthodes mêmes de leurs adversaires (la pauvreté et la science de la parole de Dieu), ceux qui abandonnaient l'Église parce qu'ils croyaient ne plus trouver en elle qu'un corps sans âme.

C'est encore en animant le corps de l'Église par une vie spirituelle intense que l'Action Catholique reconquerra le monde.

P. B.

DOCUMENTS

Les Catholiques dans le nouvel Etat en Allemagne

I. — Le Concordat entre le Saint-Siège et le Reich

Les négociations poursuivies à Rome par le Vice-Chancelier von Papen, en vue d'établir un concordat entre le Reich et le Saint-Siège, ont abouti, et le nouveau document a été paraphé le 8 juillet à 18 heures. La cérémonie de la signature définitive doit suivre dans quelques semaines, et le texte du concordat ne sera publié qu'ensuite.

Quant à la teneur de ce document, quelques indications nous sont données dans la presse allemande. Il y a lieu de remarquer, du reste, qu'elles ne coïncident pas sur tous les points.

QUEL EST LE CONTENU DU NOUVEAU CONCORDAT ?

Voici ce que prétend savoir un grand journal berlinois :

Quand se concluent de grands traités entre un État et le Vatican, il est d'usage de n'en publier le texte qu'après la signature. Cependant, pour parler tout de suite d'une question actuelle, disons que c'est la publication du concordat avec le Reich qui fixera la liste des organisations catholiques qui doivent subsister. Ce seront quelques-unes des organisations qui ont été interdites le 1er juillet par le gouvernement

prussien et par d'autres gouvernements des pays. Au reste, le concordat complétera naturellement les concordats déjà existants avec les pays allemands. Il réglera d'abord les questions qui touchent aux rapports de l'Église catholique avec le Reich et qui, d'après la Constitution en vigueur, ne relèvent que du Reich lui-même. Parmi ces questions se trouvent celles de l'aumônerie militaire et de la taxation des institutions religieuses. En outre, et dépassant les concordats conclus avec les pays, appartiennent à la compétence du Reich les questions déjà indiquées dans le décret du Chancelier, notamment celle de l'activité politique du clergé catholique. On ignore encore comment cette importante question est réglée dans le détail par le nouveau concordat. Il est permis de penser que le gouvernement du Reich a fait prévaloir toutes les mesures nécessaires au but de pacification dont se félicite le Chancelier.

(*Berliner Lokal-Anzeiger*, 9 juillet.)

De son côté, le journal catholique Germania *donne les précisions suivantes :*

Ce n'est pas révéler un mystère, de dire que l'école confessionnelle, l'enseignement religieux sous la direction de l'Église, le droit de l'Église au maintien de la libre activité des asociations religieuses et culturelles, sont absolument garantis. Les concordats avec la Bavière, la Prusse et Bade sont maintenus. Des dispositions essentielles du concordat badois seront étendues dans l'avenir au Würtemberg, à la Hesse et à la Saxe.

Nous devons pour le moment nous borner à ces indications, qui ne sont naturellement que des extraits de ce vaste document concordataire. Sur bien des points, qui sont fondamentaux pour la nouvelle conception de l'État, il y a des analogies avec le concordat italien.

(*Germania*, 9 juillet.)

Et la Vossische Zeitung *déclare :*

... A ce qu'on apprend, les concordats antérieurement conclus avec la Prusse, la Bavière et Bade deviennent caducs par suite des conventions nouvelles. Les traités conclus par l'Italie avec le Vatican ont, paraît-il, servi de modèle à bien des

égards, notamment quand il s'est agi de fixer la renonciation des associations catholiques à l'activité politique. La position des associations et de l'action catholique dans l'État sera donc sans doute délimitée par des dispositions très précises. La convention porte sans doute aussi sur les rapports entre l'Église et l'école, et sur la procédure de nomination des évêques, ainsi que des nominations dans les facultés catholiques.

Le fait que tout cet ensemble de questions difficiles a pu être résolu dans un temps si étonamment court, prouve sans doute qu'il est apparu d'emblée, de part et d'autre, un large accord de vues quant à la position de l'Église dans le nouvel État.

(*Vossische Zeitung*, 9 juillet.)

Un décret du Chancelier Hitler

Le jour même où le concordat était paraphé à Rome, le Chancelier du Reich a pris un décret dont voici le texte :

La conclusion du concordat entre le Saint-Siège et le gouvernement du Reich allemand me semble donner une garantie telle que, désormais, les ressortissants du Reich qui sont de confessions catholique romaine se mettront sans réserve au service du nouvel État national-socialiste.

J'ordonne donc ce qui suit :

1° Doit être immédiatement rapportée la dissolution des organisations catholiques qui sont reconnues par le présent traité, et dont la dissolution s'est faite sans instructions données par le gouvernement du Reich.

2° Toutes les mesures de contrainte contre des ecclésiastiques et d'autres chefs de ces organisations catholiques doivent être rapportées. La répétition de pareilles mesures à l'avenir est inadmissible, et sera punie selon les lois en vigueur.

Je suis heureux dans la conviction que, désormais, est close l'époque malheureuse dans laquelle trop souvent intérêts religieux et intérêts politiques étaient entrés en un conflit apparemment insoluble.

Le traité conclu entre le Reich et l'Église catholique ser-

vira aussi dans ce domaine à l'établissement de la paix dont tout le monde a besoin.

J'ai le grand espoir que le règlement des questions qui émeuvent la confession évangélique parachèvera bientôt d'une façon heureuse cet acte de pacification.

Signé : Adolf Hitler.

(*Berliner Lokal-Anzeiger,* 9 juillet.)

Opinions et commentaires

En cet instant nous ne pouvons comme catholiques et comme Allemands qu'exprimer notre très profond remerciement à toutes les personnalités qui ont pris part à l'élaboration de ce grand traité entre le gouvernement du Reich et le Saint-Siège, et surtout au Saint-Père lui-même.

Puisse cette œuvre servir au bien de tout notre peuple allemand, renforcer l'autorité du gouvernement du Chancelier Hitler et montrer à nouveau l'Église dans sa force et sa sainteté, source de félicité pour les peuples !

(*Germania,* 9 juillet.)

La conclusion du concordat entre le gouvernement du Reich et le Vatican est un événement politique d'une extraordinaire importance, parce qu'il démontre une fois de plus l'exceptionnel amour de la paix qui anime le gouvernement du Reich, et qu'il élimine de la vie politique intérieure de l'Allemagne, entre les intérêts religieux et les intérêts politiques, un conflit qui avait envenimé la vie de l'Allemagne pendant des siècles.

(*Berliner Lokal-Anzeiger,* 9 juillet.)

La conclusion du concordat doit être appréciée comme ayant une haute importance de politique intérieure et extérieure, parce que les négociations décisives à Rome ont eu lieu en même temps que se préparait en Allemagne la fin du parti catholique. C'est une preuve de la volonté d'entente de part et d'autre et un présage favorable pour l'avenir dans ce fait que cette rencontre de circonstances n'a pas accru les

difficultés. Si en Allemagne même on a ressenti encore certaines tensions, elles ont été définitivement écartées maintenant par les décisions prises par le Chancelier du Reich au sujet des organisations catholiques.

(*Vossische Zeitung*, 9 juillet.)

Particulièrement dignes de remarque sont les deux commentaires ci-après. L'un est du journal catholique bavarois Bayerischer Kurier, *qui cite un passage de l'Encyclique « Sapientiae christianae », du Pape Léon XIII, et ajoute :*

Le concordat qui vient d'être paraphé entre le Reich allemand et le Saint-Siège est un instrument pour « établir la paix et la liberté ». C'est un instrument établi sur les circonstances du temps présent pour un « accord régulier » entre l'État et l'Église. Il est créé par les plus hautes autorités qui soient pour les catholiques allemands. Ses dispositions sont donc, pour les catholiques allemands, la base inébranlable sur laquelle s'opère leur collaboration à l'État, leur action participant au nouvel ordre de choses politique et économique en Allemagne. Elles sont le moyen pour résoudre des questions de conscience qui ont pu surgir avant l'accord entre l'État et l'Église. Elles sont le terrain sur lequel les catholiques allemands doivent servir à la fois leur Église et leur nation.

Sans doute, le contenu de ce nouvel accord n'est pas encore publié dans le détail. Mais le but et la tâche de ce traité ne font aucun doute. Le concordat est destiné à apporter dans les relations de l'État et de l'Église le règlement devenu nécessaire du fait du nouvel ordre de choses politique dans le Reich. Il doit, dans ce nouvel ordre de choses, rendre possible une délimitation appropriée du domaine de l'Église et de celui de l'État. Selon la doctrine catholique, la politique et la religion forment une unité inséparable. Dans les « affaires mixtes », qui relèvent, bien que de manière différente, des deux autorités à la fois, le concordat est destiné à rendre possible une collaboration ordonnée et paisible de l'autorité spirituelle et de l'autorité temporelle, pour le bien commun de l'Église et de l'État. Bref, son rôle est de mettre le catholique allemand en état de donner à Dieu ce qui est à Dieu, et à la nation ce qui est à la nation.

(*Bayerischer Kurier*, 11 juillet.)

L'autre émane de l'organe officiel hitlérien :

La conclusion du concordat est un nouvel acte décisif du gouvernement Hitler. Tout ce que le Centre a fait contre nous durant des années est démontré comme étant de mauvais aloi; bien plus, c'est précisément avec Adolf Hitler que le Vatican vient de signer un concordat au moment même où le Centre a disparu à tout jamais de la scène politique.

Ce concordat met fin, dans la vie de l'Allemagne, à une fâcheuse époque dans laquelle on croyait pouvoir compter sur la politique de l'État pour défendre des conceptions religieuses, et même où l'on ne considérait la politique de l'État que comme un instrument pour des fins étrangères à l'État.

La séparation des compétences est désormais nettement marquée par cet acte officiel, accompli de part et d'autre, et le Chancelier fera le reste pour souligner que le Reich allemand a la meilleure volonté de pacifier les rapports mutuels. L'Église reçoit ce qui fait partie de son rôle, et l'État populaire allemand reçoit ce qui lui revient absolument pour mener la défense de tout l'ensemble. Il faut espérer qu'un apaisement général des esprits sera la conséquence de ce concordat, et supprimera tous les conflits inutiles.

(*Voelkischer Beobachter*, 10 juillet.)

Déclaration du Vice-Chancelier von Papen

La conclusion de ce traité est d'une importance historique parce que, pour la première fois depuis sa fondation, le Reich règle ses relations de droit avec le Saint-Siège, ce qui jusqu'ici avait été réservé aux pays allemands.

Il n'est pas moins important que les deux hautes autorités — celle de l'Église et celle de l'État — qui, par leur coopération, déterminent le bien des peuples, assurent réciproquement et délimitent l'une à l'égard de l'autre la sphère d'influence instituée par Dieu afin de servir dans une harmonie d'autant plus grande le bien spirituel, culturel et politique du pays.

L'établissement d'attributions nettes exclura désormais

tout conflit entre l'État et l'Église. Je suis convaincu que ce concordat sera utile à la mission spirituelle de l'Église, et aussi qu'il servira éminemment la paix intérieure du peuple allemand et le développement du nouvel État.

(*Bayerischer Kurier*, 11 juillet.)

II. — Lettres et mandements des évêques allemands

Dans la période toute récente, un certain nombre d'évêques allemands ont adressé des instructions ou des conseils à leur clergé ou à leurs diocésains. Voici quelques extraits les plus caractéristiques :

Lettre de Mgr Ehrenfried, évêque de Würzburg, au clergé de Basse-Franconie (*Extraits*)

L'Église catholique s'est toujours placée du côté du pouvoir légitime et de l'autorité de l'État. C'est pourquoi les prêtres catholiques et le peuple catholique reconnaîtront toujours le gouvernement national légitime et se soumettront à lui avec obéissance, conformément aux lois divines et aux lois de l'Église.

L'Évêque rappelle ensuite qu'on doit s'abstenir de toute déclaration politique de parti, que dans l'exercice du ministère des âmes il faut éviter toute critique du nouveau régime, soit directement, soit même indirectement par comparaison ou allusion.

Étant donné le régime actuel encore nouveau, il peut arriver que soient commis par des autorités subalternes des fautes ou des excès qui troublent ou rendent plus difficile la soumission et l'adhésion du cœur au mouvement national. Le mandement épiscopal déclare qu'il n'est point dans le rôle individuel du prêtre de juger et d'arrêter des faits de ce

genre. S'il y a lieu, l'autorité ecclésiastique supérieure traitera elle-même de ces questions.

Afin d'être à l'abri d'accusations éventuelles, ajoute le mandement épiscopal, nous recommandons aux ecclésiastiques de préparer bien exactement leurs sermons et de les fixer par écrit. Dans l'enseignement de la religion, le même soin attentif s'impose. S'il est nécessaire de blâmer ou de punir des élèves, il faut toujours qu'il soit bien établi que le blâme ou la punition n'ont rien à voir avec l'appartenance des élèves à une organisation nationale. Souvent, il sera bon d'en parler d'abord avec les parents.

Instructions de l'évêque d'Eichstaett au clergé de son diocèse

Le dernier bulletin diocésain du diocèse d'Eichstaett contient la décision suivante :

Nous nous voyons amenés à inviter à nouveau les ecclésiastiques à s'abstenir, dans tous les actes de leur ministère, de toute critique du nouveau régime, fût-ce par comparaison ou allusion, et à s'imposer la plus grande réserve même dans les réunions d'associations, comme aussi dans les relations privées.

Les processions et les pèlerinages ne doivent pas avoir lieu sans permission donnée par les autorités du district.

(*Bayerischer Kurier*, 7 juillet.)

Lettre de l'Archevêque de Fribourg au clergé de son archi-diocèse (*Extrait*)

... En des temps comme ceux que nous vivons, l'exercice de la prédication et l'enseignement du catéchisme sont une tâche plus difficile pour les pasteurs des âmes. Sans doute ils auront, même maintenant, à présenter la doctrine catholique dans son intégralité, mais ils devront marquer davantage les vérités qui sont propres à maintenir la paix et l'union, à renforcer l'autorité de l'État, et à opérer le redressement moral de notre peuple. Dans l'intérêt de l'Église et des

pasteurs eux-mêmes, nous nous voyons en outre amenés à les exhorter à prendre soin, en chaire, au catéchisme, dans l'enseignement religieux, ainsi que dans les associations et œuvres, ou en conversations privées, d'éviter tout ce qui pourrait être interprété comme une critique des dirigeants de l'État ou des communes, ou des idées politiques qu'ils représentent.

(*Bayerischer Kurier*, 5 juillet.)

Lettre de Mgr Sproll, évêque de Rottenburg (*Extrait*)

Après avoir déjà, dans une lettre circulaire du 26 avril dernier, exhorté tous les ecclésiastiques à « adopter dans le temps présent une attitude pondérée et conciliante, et à éviter tout ce qui pourrait d'une manière quelconque donner lieu à des malentendus », nous nous voyons de nouveau amené à prier et exhorter tous les ecclésiastiques, leur demandant d'éviter tout ce qui pourrait être interprété comme une provocation ou comme du mépris à l'égard du gouvernement.....

(*Bayerischer Kurier*, 5 juillet.)

Lettre de l'Archevêque de Bamberg

Des considérations graves me déterminent, dans la conscience de ma responsabilité pastorale, à adresser aux maisons d'édition catholiques de l'archi-diocèse un souhait pressant, leur demandant de vouloir bien donner aux journaux édités par elles un caractère exclusivement catholique, et s'abstenir par principe de toute activité politique de parti.

Sans doute les journaux catholiques ont le devoir de soutenir sincèrement et avec accent le gouvernement national, dans son effort pour la reconstitution si nécessaire de l'Allemagne et pour sa rénovation morale et économique, mais il leur reste aussi la grande tâche d'apporter aux âmes de leurs lecteurs, avec les nouvelles quotidiennes, l'esprit catholique, de mesurer les événements de la vie humaine et de la vie mondiale selon la norme du christianisme et de les considérer dans le miroir de l'éternité (Lettre pastorale de l'épiscopat allemand, juin 1933 (1).

(1) *La Vie Intellectuelle*, 25 juin 1933, p. 398.

La presse catholique quotidienne est donc un moyen indispensable et irremplaçable de pourvoir au bien des âmes selon les conditions de l'époque, et l'Église n'y peut renoncer en aucun cas. Tous les catholiques, surtout évêques et prêtres, doivent considérer comme un devoir sacré d'assurer l'existence des journaux quotidiens catholiques et leur développement favorable. A ce devoir ne peut et ne doit se soustraire aucun catholique qui se sent en union avec la vie de l'Église...

(*Bayerischer Kurier*, 1er juillet.)

Mandement de Mgr Ehrenfried, évêque de Würzburg, au sujet de la presse catholique dans le nouvel État

Le rapide développement du mouvement national et de la situation politique a ôté aux partis politiques jusqu'alors existants leur possibilité d'action propre. De ce fait s'est dissous ces jours-ci le parti populaire bavarois, qui, pendant des dizaines d'années, défendit avec une loyale fidélité les intérêts catholiques au parlement et auquel je garde, comme des milliers de ses anciens adhérents, une sincère gratitude.

Ainsi se trouve dissous pour toute notre presse catholique le lien avec ce parti politique. Cette liaison, soumise aux circonstances de temps, n'embrassait qu'une partie des tâches de la presse. Par contre, il subsiste encore, même pour le présent, le rôle d'apostolat de notre presse catholique, et même dans une collaboration sincère et active au bien commun de notre patrie, et en se soumettant de bon gré au gouvernement national, notre presse catholique voit apparaître pour elle des tâches nouvelles et fécondes.

C'est une erreur complète de croire que, après la dissolution des partis politiques, il n'est plus besoin de journaux catholiques autonomes et qu'il n'y a plus de place pour eux, parce que le mouvement national lui-même s'est placé sur le terrain du christianisme. Assurément, nous reconnaissons ce dernier fait avec remerciement et avec joie, mais le gouvernement national a, en outre, solennellement pris sous sa protection les caractères propres et les droits des deux grandes confessions chrétiennes. De ce fait, il a reconnu aussi le droit et la liberté de la presse confessionnelle. Maintenir et promouvoir notre presse catholique est donc en pleine harmonie avec le gouvernement et le mouvement national.

... Pour que le nouvel État soit un État chrétien et que l'Église catholique jouisse de sa liberté, il faudra que celle-ci ait le droit de posséder une presse catholique. Nous entendons par là une presse qui, avec les nouvelles quotidiennes, communique aux âmes des électeurs l'esprit catholique, qui juge les événements de la vie humaine et de la vie mondiale selon la norme du christianisme, et les considère dans le miroir de l'éternité. L'Église ne peut en aucun cas renoncer à ce moyen très moderne de prendre soin des âmes.

Mais la notion du catholicisme comporte aussi une orientation à donner et une marque à imprimer à toutes les questions de la vie et de l'activité, tant de l'individu que de la société, de la famille et de l'État. C'est pourquoi, pour nous catholiques, notre foi doit éclairer et ordonner, clarifier et illuminer toute chose : la vie privée et publique, la vie sociale et économique, la vie religieuse et la vie nationale. De là ressort de soi-même le droit à l'existence et le besoin d'une presse catholique. Sa tâche si vaste garantit en même temps la richesse de son contenu, et sa fécondité.

Le mouvement national insiste sans cesse sur le point de vue totalitaire : il veut englober le peuple et l'État tout entier. De son côté, l'Église est obligée de revendiquer tout autant la totalité dans le domaine de la religion et de la foi. La religion ne peut se mettre à l'écart dans un coin, ou se construire un asile caché entre les murs des églises et des sacristies. La religion est vie, et faite pour la vie. Comme l'omniprésence de Dieu, il faut qu'elle pénètre et ordonne tout et toutes choses. Voilà ce qui donne à la presse catholique son ampleur et sa portée profonde...

Puisse donc notre presse catholique, dans le diocèse et dans toute la Franconie, se mettre joyeusement et courageusement au travail, consciente de sa grande tâche et de son apostolat, qui est de consacrer ses meilleures forces à l'Église et à l'État, à la patrie éternelle et à la patrie terrestre ! En émulation avec l'époque nationale, notre presse catholique demeure authentiquement catholique et fidèlement allemande, attachée au sol, bavaroise et patriote. Dieu veuille donner pour cela sa bénédiction !

Würzburg, le 5 juillet 1933.

† Matthias, évêque de Würzburg.

(*Bayerischer Kurier*, 8 juillet.)

III. — La dissolution du parti du Centre allemand

La direction du parti du Centre a décidé, le 5 juillet, de dissoudre le parti. La décision portant dissolution est ainsi conçue :

Le bouleversement politique a placé la vie de l'État en Allemagne sur une base entièrement nouvelle, qui ne laisse plus place à l'activité politique des partis, telle qu'elle était encore possible récemment. C'est pourquoi le Centre allemand, d'accord avec M. le Chancelier Hitler, se dissout avec effet immédiat.

Par cette dissolution, il donne à ses adhérents la possibilité de mettre à la disposition du front national placé sous la direction de M. le Chancelier du Reich leurs forces et leur expérience, pour une collaboration positive en vue de consolider notre situation nationale, sociale, économique et culturelle, et de coopérer à la reconstruction de l'État dans un ordre juridique nouveau.

Le parti du Centre va procéder à sa dissolution avec toute la célérité possible. Il peut loyalement compter que les travaux de dissolution ne seront point troublés, que désormais il n'y aura plus de confiscation de biens appartenant jusqu'ici au parti, ni d'arrestations politiques d'anciens adhérents du parti, et que ceux qui ont été déjà incarcérés seront remis en liberté, s'ils ne sont pas soupçonnés d'actes punissables.

Il exprime en outre l'espoir bien fondé que le chef du mouvement national-socialiste protégera désormais les anciens adhérents du parti du Centre contre les diffamations et tout traitement défavorable, et que la presse catholique qui accepte l'État national sera traitée comme toute la presse nationale.

L'entière liberté de décision est laissée aux titulaires de mandats au Reichstag, au Landtag et dans les assemblées communales, pour conserver ou non leur mandat.

Les membres de l'ancienne fraction du Centre ne passent donc point en bloc comme « hospitants » au groupe national

socialiste, mais demeurent pour le moment indépendants, et sont simplement en contact avec la fraction nationale-socialiste par des hommes de liaison, dont la désignation se fera par entente directe avec la direction compétente des groupes parlementaires nationaux-socialistes.

D'accord avec M. le Chancelier Hitler et les présidents du groupe national-socialiste, le Dr Hackelsberger est désigné comme homme de liaison de l'ancien groupe du Centre au Reichstag avec le groupe national-socialiste.

LE COMITÉ DIRECTEUR DU PARTI DU CENTRE.

(*Germania*, 6 juillet.)

Le comité directeur du parti du Centre a publié en outre la dernière déclaration ci-après :

Le Centre allemand a vécu.

Comme sa naissance, il y a maintenant soixante ans, sa retraite de la scène politique s'effectue parmi les tempêtes d'une époque nouvelle.

Fortement et profondément enraciné dans la population catholique, et ayant montré, dans de fréquentes et rudes épreuves, combien il était lié avec le peuple, le Centre a toujours su éduquer des millions d'Allemands dans la déférence envers l'autorité, l'amour de la Patrie, le respect des convictions des autres hommes, et leur donner une conscience civique qui forme, pour le nouveau Reich lui-même, un indispensable avantage.

Ces millions d'hommes formés à la fidélité envers l'État et au service désintéressé de l'ensemble du peuple constituent, dans la vie commune de l'Allemagne, un élément si précieux qu'avec le temps on ne pourra négliger et on ne négligera pas de tenir compte d'eux, car il s'agit de fondre et de souder ensemble, indissolublement, les forces de notre peuple, et de protéger l'État et le peuple contre les puissances hostiles de dissociation.

Dans l'effort loyal pour coopérer à la reconstruction de l'État et de la communauté du peuple, les hommes qui ont appartenu au Centre ne doivent se laisser et ne se laisseront, même aujourd'hui, surpasser par personne.

Que l'heure de l'adieu soit une heure de respectueux sou-

venir pour nos chefs éminents, et de remerciement sincère à tous ceux qui ont fidèlement suivi notre ancien drapeau. Si nous dissolvons aujourd'hui les cadres temporels du parti, nous le faisons dans la ferme volonté de continuer à servir l'ensemble du peuple, fidèles à notre fière tradition qui a toujours placé l'État et la patrie au-dessus du parti. Vive l'Allemagne !

(*Germania*, 6 juillet, et *Bayerischer Kurier*, 7 juillet.)

Le parti catholique, frère et allié du Centre, appelé parti populaire bavarois, s'était lui-même dissous presque en même temps, après avoir été très durement poursuivi comme complice de l'Autriche anti-hitlérienne, avoir subi des perquisitions et avoir vu tous ses députés incarcérés. Voici un texte qui montre combien la destruction (comme celle du Centre) est prescrite complète jusque dans les moindres détails, afin d'être définitive :

Le commissaire muni des pouvoirs pour la dissolution du parti populaire bavarois communique à nouveau, afin d'éviter tout malentendu, les instructions nécessaires pour la dissolution de toutes les organisations du parti populaire bavarois.

Tout l'appareil technique nécessaire pour le travail d'organisation pratique devra être intégralement détruit dans toutes les parties de l'organisation du parti populaire bavarois, y compris le conseil économique, et ce avec la plus grande célérité, de telle sorte que le compte-rendu d'exécution puisse être fait au plus tard pour le 14 juillet. Cette mesure s'applique indifféremment à toutes les organisations, autonomes ou subalternes. Le compte-rendu d'exécution sera fait par les présidents des organisations détruites...

Le personnel doit être congédié, et les contrats de location résiliés dans les délais les plus courts. Les postes téléphoniques seront décommandés. Doivent être détruits : les fichiers, les feuilles de machines-adresses, les listes de membres de toute nature, les cartes d'adhérent, remplies ou non, les timbres et carnets de cotisation, tout le matériel pour le recrutement d'adhérents, le papier à lettre et les enveloppes à en-têtes du parti, les cachets et plaques des bureaux, ainsi que tout ce qui reste du matériel de propagande politique. Cette

destruction est instamment recommandée individuellement aussi aux anciens membres du parti populaire bavarois et du conseil économique.

Partout où les groupes ou sections formaient une association déclarée, la radiation sur le registre des associations devra être demandée, en invoquant la dissolution du parti. Les comptes en banque et comptes de chèques postaux devront disparaître, mais pourront cependant être maintenus jusqu'à leur règlement définitif. En ce cas, la déclaration devra en être faite par écrit au commissaire soussigné à Munich.....

Munich, le 7 juillet 1933.

Signé : Eugen von Quadt.

(*Bayerischer Kurier*, 9 juillet.)

Commentaire de la *Germania*

Sous le titre « Stirb und werde! » le grand journal catholique Germania, *ancien organe officiel du parti du Centre, écrit notamment :*

La fin du parti du Centre n'est pas une raison pour que les catholiques allemands regardent l'avenir avec inquiétude et méfiance. Le fait que le parti s'est lui-même dissous ne crée aucun danger pour l'Église, et il n'est pas non plus justifié de craindre que les catholiques soient éliminés de l'action politique. L'Église du Christ n'est pas dépourvue de protection quand il n'y a plus de partis « catholiques », ni de masses électorales organisées. Tant que les décisions de politique religieuse sont prises dans les parlements, il peut être utile parfois que les députés catholiques soient groupés. Mais un parti catholique organisé ayant à porter une responsabilité politique complète peut aussi devenir une charge qui pèse sur l'Église. C'est ce qu'on n'a jamais voulu avouer dans le catholicisme allemand, de même qu'on a chez nous démesurément exagéré l'importance de la vie parlementaire et de l'activité des partis pour assurer l'influence du catholicisme dans la vie publique. En tout cas la disparition du parlementarisme entraîne celle du parti comme facteur politique. Il faut que l'action des Allemands catholiques dans la vie nationale et la vie de l'État s'exerce par une autre voie... La seule

condition, c'est que nous comprenions les lois de la construction de l'Allemagne nouvelle, et que nous donnions notre adhésion sans réserve aux dirigeants. Non pas du jour au lendemain, mais dans l'avenir pourront être utiles au Reich en formation des forces précieuses qui jusqu'ici, liées par le parti du Centre, étaient séparées du grand courant de l'évolution nationale. Ainsi, la disparition du catholicisme politique comme parti pourra libérer des forces créatrices dans la population catholique d'Allemagne.

(*Germania*, 4 juillet.)

Commentaire du *Voelkischer Beobachter*

Voici en quels termes l'organe officiel hitlérien commente la disparition des partis politiques, et spécialement du Centre allemand :

Le système des partis selon la constitution de Weimar a englouti la république de Weimar. La politique victorieuse du *Führer*, qui pendant quatorze ans stigmatisa infatigablement la corruption, conséquence inéluctable du parlementarisme, a hâté ce processus. La nation allemande a senti de plus en plus que cette forme de représentation du peuple ne correspondait pas à son essence, et que, là comme en tous les domaines, la nature exigeait un chef et l'obéissance de la nation, et qu'il fallait que ce principe triomphât dans la vie politique.

Après avoir dénoncé la mesquinerie de la lutte menée contre le mouvement hitlérien, et la disparition sans résistance du parti social-démocrate et du parti national-allemand, le journal hitlérien ajoute :

Avec le Centre et le parti populaire bavarois s'effondre maintenant, avec aussi peu de lutte et de foi, le bastion en apparence inébranlable formé par le parti jusqu'ici le plus solide en Allemagne. La décision a été dure à prendre pour le Centre, mais la poussée des adhérents du parti a convaincu les chefs de la nécessité, leur a montré que le Centre était encore du passé depuis longtemps désuet, et que d'une manière ou de l'autre il allait à sa fin...

Une époque est maintenant morte : elle n'a pas disparu parmi les éclairs de combats vraiment grands, elle s'est effondrée vermoulue, incapable de résistance, et désormais la vie nouvelle de l'Allemagne s'avance en marchant sur ce passé.

(*Voelkischer Beobachter*, 7 juillet.)

Discours du ministre Wagner

Le 26 juin, dans un grand discours de ton violent, le ministre bavarois de l'Intérieur, Wagner, déclarait à Aibling que l'ère des partis était définitivement close en Bavière :

On aurait pu croire que ceux qui pendant 14 ans ont échoué dans leur politique disparaîtraient de honte après la révolution du 9 mars, on aurait pu croire que tous les hommes qui nous ont imposé ce qu'il nous faut supporter actuellement remercieraient leur Dieu d'être encore en vie. Mais au contraire, nous, qui nous sommes mis au travail pleins de la meilleure volonté, avons dû constater que notre tâche était rendue plus difficile parce que ces hommes croyaient pouvoir maintenant faire encore, de façon ou d'autre, leurs propres affaires... C'est moi qui ai provoqué ces derniers jours des perquisitions chez les principaux chefs du parti populaire bavarois... Je l'ai fait par sollicitude pour notre peuple, et aujourd'hui je puis affirmer que toutes les déclarations de loyalisme étaient des mensonges... Je déclare donc que l'époque des partis est définitivement close en Bavière. Je ferai arrêter comme nuisible au peuple tout homme qui essaiera de former encore des partis, sous quelque nom que ce soit, et je puis faire connaître ici que non seulement les principaux chefs de la social-démocratie, mais encore les principaux membres du parti populaire bavarois ont été arrêtés. Je continuerai dans cette voie, et nul ne pourra m'en détourner. Je suis à la place où j'ai été mis comme soldat, sur l'ordre d'Adolf Hitler, et j'y resterai tant que mon chef maintiendra cet ordre... Il faut que la totalité de l'idée entre dans les cœurs des hommes. Il faut que le peuple et l'idée, le peuple et la conception de l'État s'identifient ; en d'autres termes, les hommes doivent reconnaître qu'ils font partie du

peuple, et je profite de cette occasion pour inviter tous les Bavarois à confesser librement s'ils appartiennent au peuple ou s'ils veulent placer le parti au-dessus du peuple.

(*Voelkischer Beobachter*, 27 juin.)

Déclarations du ministre bavarois des Cultes, M. Schemm, sur la religion et les partis dans le nouvel État

Dans une grande réunion de parents et de membres de l'enseignement, à Eggenfelden, le 29 juin, le ministre Schemm déclara notamment :

Le national-socialisme est inséparable du christianisme et de la religion; vouloir l'en séparer serait le détruire. Si le national-socialisme n'était pas venu, tout idéal supérieur aurait disparu en Allemagne...

Il y a encore quelque chose qui sépare les hommes dans nos pays allemands : ce sont les deux confessions religieuses. Je déclare que si elles n'étaient pas toutes deux selon la volonté de Dieu, elles n'existeraient pas. Elles font partie de l'évolution du peuple allemand, elles sont des faits donnés. Il est ridicule de ne vouloir pas accepter les deux confessions, comme le national-socialisme le fait volontiers et avec joie. Chaque confession a son caractère propre, mais celui-ci ne doit pas aller si loin que les notions d'Allemagne et de patrie puissent en souffrir. Si l'on réussit à séparer l'Église de la politique, nous aurons rendu à la religion le plus grand des services.

Nous, nationaux-socialistes, sommes si convaincus du caractère totalitaire de nos idées, que nous ne pouvons pas en admettre d'autres. C'est pourquoi il faudra qu'au cours des prochains mois tous les partis disparaissent.

(*Bayerischer Kurier*, 1er juillet.)

L'unification des Eglises protestantes en Allemagne

Le Times *du 3 juillet publie un appel que le Dr von Bodelschwingh adressa le 23 juin d'Eisenach, sous le titre : « Un mot à tous ceux qui aiment notre Église protestante d'Allemagne ». Nous en extrayons les passages suivants :*

L'espoir en une Église protestante unie dans la foi et le culte anime tous les chrétiens en Allemagne. Les premiers pas vers ce but ont été accomplis. La création de la charge d'un « Évêque d'Empire » [*Reichsbishop* en anglais] devait être le pas suivant. Je fus nommé à cette charge par les représentants du Conseil Fédéral de l'Église [Council of the Church Federation]. Je l'acceptai seulement par obéissance à Dieu.

Par suite de la nomination, aujourd'hui, d'un Commissaire d'État pour toutes les Églises protestantes territoriales de Prusse, on m'enlève toute possibilité de mener à bien les tâches qui m'étaient proposées. J'ai, en conséquence, été obligé de rendre au Conseil Fédéral assemblé ici aujourd'hui l'office qui m'avait été confié par ses représentants.

Mais cela n'implique pas que la tâche reçue par moi des mains de Dieu a cessé d'exister. Je ne me dérobe pas à la responsabilité que ces dernières semaines avaient fait reposer sur moi. En ce sens je resterai l'évêque et le diacre, c'est-à-dire l'inspecteur [surveillant] et le serviteur de l'Église allemande.

Sa barque est ballottée sur les vagues grondantes du temps [de ce temps], et beaucoup de ce qui était fragile en elle sera brisé par la tempête. Nous ne devons pas craindre cette tempête : Dieu la laisse balayer les vieilles formes institutionnelles, pour les remplacer par de nouvelles formes.

Nous voulons une Église jeune et vivante, dans laquelle les choses spirituelles seront traitées d'une manière spiri-

tuelle, et dans laquelle la proclamation de l'Évangile demeurera libre de tous les moyens de la puissance politique.

La lutte pour cette libre Église de l'Évangile se poursuit. C'est en même temps la lutte pour l'âme et l'avenir de notre peuple.

Le seul passage de cet appel publié par les journaux allemands est le second : ils omettaient ainsi les phrases essentielles du paragraphe suivant, qui en limitaient la portée.

Le 26 juin a été publié un message des superintendants généraux et évêques de l'Ancienne Prusse à leurs diocèses... Aucun journal allemand, à ma connaissance, ne l'a reproduit. Le message contenait les phrases suivantes :

Le Gouvernement de la Prusse a nommé un Commissaire d'État pour les Églises protestantes et a pris en ses propres mains l'organisation de l'Église. Les chefs de l'Église ont élevé là contre une protestation solennelle. Ils ont demandé au Gouvernement du Reich d'aider l'Église à faire valoir ses droits. Nous nous associons nous-mêmes expressément à cette protestation...

La vie même de notre Église est en jeu !

On a donné, il est vrai, l'assurance que la souveraineté de l'Évangile et la liberté de sa proclamation ne seraient pas entravées, mais la vie extérieure et la vie intérieure d'une Église chrétienne sont en relation très étroite.

Nous sommes nous aussi sérieusement préoccupés d'une entente mutuelle entre la nation et l'Église. Nous sommes, nous aussi, déterminés à coopérer à l'unification de notre nation par l'action de l'Église. Mais dans une Église ces fins ne doivent jamais être poursuivies par les moyens de la puissance politique. L'Église ne doit jamais être exposée à la pression de la puissance politique. Autrement la prédication hardie de la vérité et la libre discussion des questions fondamentales de notre foi seront mises en péril. Dans une Église qui est trop étroitement liée à l'État, les élans de foi les plus profonds sont arrêtés [mis en échec]. L'Histoire prouve que c'est un fait. Par dessus tout, l'Évangile de la Réforme allemande ne doit pas, dans un temps de trouble politique, être exposé à une falsification politique. C'est le danger qui menace notre Église aujourd'hui.

Le journal catholique bavarois Bayerischer Kurier *donne, le 1er juillet, un exposé détaillé de la situation qui fait suite aux notes données précédemment ici même* (1). *En voici l'essentiel :*

Après la démission de l'évêque Bodelschwingh, le nouveau commissaire Dr Jaeger nomma un commissaire pour présider le Consistoire supérieur évangélique : ce fut un avocat de Berlin, le Dr Werner. Il nomma également une série de commissaires à la tête des diverses provinces ecclésiastiques de l'Union prussienne, et pour les autres Églises évangéliques du territoire prussien. Les dirigeants de l'Association de la presse évangélique furent mis en congé et remplacés par des commissaires...

Une note publiée par le bureau de presse du ministère des Cultes, le 26 juin, déclara que les autorités ecclésiastiques n'avaient pas tenu compte de la volonté du peuple évangélique manifestée dans les dernières élections religieuses. « L'intervention du ministre prussien des Cultes, c'est-à-dire la nomination d'un commissaire d'État », se rapportait uniquement « aux questions d'organisation temporelle de l'Église et à ses rapports avec l'État », et laissait « intactes la vie et les lois propres de l'Église, de la foi et de la confession religieuse ». Le communiqué déclarait aussi repousser l'idée d'une Église d'État, sous quelque forme que ce fût. Le commissaire d'État n'avait qu'une mission provisoire, qui serait remplie « dès que l'équilibre intérieur dans l'Église aurait rétabli des relations normales avec l'État ».

De son côté, le Commissaire d'État prononça à la T.S.F. un discours dans lequel il développa des idées analogues. Il déclarait que la querelle au sujet de l'évêque du Reich avait compromis l'unité du peuple créée par Adolf Hitler, et qu'elle était intolérable dans l'intérêt de l'Église elle-même. L'État ne voulait pas intervenir dans les affaires de l'Église. Il sentait seulement « le devoir d'apporter de l'aide et de l'ordre, afin de créer les conditions nécessaires au règlement des affaires de l'Église »... En intégrant le germanisme dans l'Église, comme le réclame à bon droit le mouvement national, on ne restreindra pas, mais on rendra plus claire la foi

(1) *La Vie Intellectuelle*, 10 juillet 1933, pp. 30-47.

des ancêtres. La tentative (faite par l'ancien consistoire supérieur évangélique de l'ancienne union prussienne) de déposer une plainte devant le Tribunal Suprême doit être considérée comme une révolte contre l'autorité de l'État et réprimée comme telle.

Par une décision du 28 juin, le commissaire ordonna que les conseils évangéliques récemment dissous fussent reconstitués par voie de nominations. Celles-ci devaient se faire par les commissaires délégués, munis de pouvoirs par le Commissaire d'État.

(*Bayerischer Kurier*, 1er juillet.)

Dans une grande assemblée organisée par les « Chrétiens allemands » le ministre des Cultes Rust prononça, le 30 juin, un grand discours au sujet des récents événements de la politique religieuse :

Jamais, déclara-t-il, nous ne toucherons à un point de doctrine de l'Église, mais il faut que les personnalités dirigeantes de l'Église soient choisies de telle sorte que l'État n'ait à prévoir de leur part aucun trouble dans l'accomplissement de sa tâche. C'est pourquoi les Églises se sont mises d'accord avec l'État pour que, lors de la nomination de personnalités dirigeantes de l'Église catholique comme de l'Église évangélique, l'État soit consulté, pour savoir s'il a des objections politiques à formuler. C'est bien et cela doit demeurer ainsi. Je n'ai encore jamais eu l'occasion d'objecter quoi que ce fût aux propositions de l'Église catholique. Je ne serais pas aujourd'hui ici, en ma qualité de ministre prussien des Cultes, si ces messieurs de l'Église évangélique avaient également rempli ce devoir. J'ai à déclarer solennellement que ce sont les dirigeants responsables de l'ancienne Union évangélique prussienne qui ont rompu le concordat... On déclare que, les Chrétiens-allemands ayant tout soudain lancé un nom, on s'était trouvé forcé de procéder à une nomination. Je crois qu'il nous faut repousser cette conclusion. Si l'on était d'avis qu'il ne fallait pas créer de fait accompli, il aurait suffi de déclarer que la nomination n'était pas définitive. On a violé le principe qui veut que, du moins sur la personne, l'accord soit établi d'avance entre l'État et la direction de l'Église...

L'Église catholique, elle aussi, a eu ses difficultés intérieures, mais elle les a réglées à huis clos. Dans l'Église évangélique, on s'est battu à coups de déclarations, aux yeux du monde entier... Bodelschwingh disait qu'il était appelé à son poste par Dieu, et le peuple évangélique déclarait : Nous voulons autre chose. Votre réforme n'est pas ce que nous voulons. Nous voulons une vie nouvelle, nous voulons une résurrection de la Réforme, nous voulons que Dieu redevienne vivant dans l'Église. Ce conflit aurait eu ce résultat que, au moment où la nation allemande était plus unie que jamais, l'œuvre de Martin Luther et des autres réformateurs se serait effondrée, et on aurait assisté à une régression.

C'est pourquoi l'État a dû intervenir par la nomination du pasteur Müller. (*Germania*, 1er juillet.)

Le 28 juin, les « Chrétiens-allemands » organisèrent à Berlin 19 réunions dans lesquelles des discours furent prononcés « contre la réaction dans l'Église, pour le christianisme allemand ».

Tous les principaux postes de l'Église évangélique de Prusse furent pourvus de nouveaux titulaires, et le pasteur Müller prit la direction de l'Union des Églises évangéliques (c'est-à-dire de l'organisation unitaire créée en 1922, groupant toutes les Églises évangéliques allemandes et dont le dernier président était le Dr Kapler, président démissionnaire du consistoire supérieur de l'Union prussienne.

Le pasteur Müller chef des Églises évangéliques

En prenant la direction de l'Union Évangélique allemande, le pasteur Müller a lancé l'appel suivant :

J'ai la mission et le devoir de rétablir, le plus vite possible, l'union et la liberté de l'Église évangélique. Je demande à tous les chrétiens évangéliques le secours de leurs prières, et à tous ceux qui y sont appelés, spécialement aux chefs des Églises, je demande leur collaboration. Notre Maître et Sauveur exige de nous que, dans l'amour et la confiance, nous fassions la reconstruction de l'Église. Il faut que la constitution de

l'Église évangélique allemande soit établie dans le plus bref délai. Puis le peuple évangélique devra donner son approbation, et alors je pourrai aller trouver le *Führer* et lui dire que l'Église évangélique allemande est prête à servir le peuple et la patrie, dans l'obéissance à l'Évangile.

Ainsi nous réaliserons ce à quoi nous aspirons tous, ce qu'exige de nous l'appel de l'heure. Que Dieu nous soit à tous en aide !

(*Bayerischer Kurier*, 3 juillet.)

Une note des autorités évangéliques exposait, le 3 juillet, que la nomination du pasteur Müller était un événement d'une très grande importance, et que c'était la conséquence nécessaire des mesures prises par le ministre. La mission et les pouvoirs donnés aux pasteurs Kapler, Marahrens et Hesse étant retirés, tous les pouvoirs de l'Union Évangélique se trouvent ainsi concentrés dans une seule main.

Le même communiqué ajoute :

En outre, parallèlement aux mesures prises par le commissaire d'État prussien, l'œuvre de rénovation des Églises a été entreprise dans plusieurs Églises hors de Prusse : dans les Églises de l'État de Saxe, en Hesse, Lippe-Detmold, Brême et Eutin. Dans l'Église évangélique de Bavière, il n'y a point de conflit avec le gouvernement d'État bavarois, en sorte qu'il n'était pas besoin de mesures nouvelles.

(*Bayerischer Kurier*, 5 juillet.)

Décisions du ministre prussien des Cultes

A la suite des manifestations de Berlin, le ministre prussien des Cultes, M. Rust, a défini, dans une ordonnance, la mission du Commissaire d'État aux affaires ecclésiastiques :

Au cours des deux ou, tout au plus, des trois semaines prochaines, les délégations religieuses dans les communes, les cercles, les provinces ecclésiastiques, etc., devront être reformées, d'après les indications que donne l'évolution de l'Église et qui se manifestent dans l'accroissement rapide de l'organisation des Chrétiens-allemands, dans les dernières élections, etc. Je crois qu'en un moment où nous avons

éliminé l'horrible abus des votes populaires et des élections, on ne doit pas imposer encore à l'Église évangélique une telle campagne électorale.

Ensuite sera formée une commission, sous la présidence du représentant du Chancelier du Reich, le pasteur Müller, nouveau président de l'Union des Églises évangéliques. Dans cette commission seront représentés tous les courants sérieux qui existent à l'intérieur de l'Église évangélique. Je m'en porte garant. Cette commission sera chargée d'élaborer le nouveau statut de l'Église.

Immédiatement après l'exécution de ces choses très simples, les commissaires directement ou indirectement nommés par moi seront retirés, et personne n'aura plus un mot à dire, de la part de l'État, dans la suite du règlement des affaires de l'Église.

(*Bayerischer Kurier*, 3 juillet.)

La nouvelle constitution de l'Église évangélique ne comportera, paraît-il, pas d'élections nouvelles aux consistoires évangéliques. Elle prévoira, au contraire, l'harmonisation d'après les dispositions de la loi sur l'harmonisation des parlements des pays et des communes. Au reste, les membres du mouvement des « Chrétiens-allemands » seront représentés dans la proportion de 70 % dans les nouveaux consistoires.

(*Bayerischer Kurier*, 7 juillet.)

Un appel du pasteur Müller aux paroisses protestantes de Prusse

Le Commissaire pour les Églises évangéliques de Prusse m'a conféré le droit d'assumer la direction suprême de l'Église évangélique de l'ancienne Union prussienne. Je prends la direction du Consistoire supérieur évangélique dans le ferme espoir que, dans ces fonctions, je puis contribuer aussi à mener à sa fin le plus promptement possible l'œuvre commencée d'auto-unification de l'Église évangélique allemande.

Le peuple évangélique allemand attend de tous côtés que s'édifie l'Église évangélique allemande. C'est donc actuelle-

ment le devoir le plus urgent d'établir au plus vite la constitution qui doit donner à la vie de cette Église sa forme et sa règle. Ce travail constructif ne pourra être mené à bien que s'il peut s'accomplir dans l'union et le recueillement. Toute tentative de troubler ce travail par des paroles ou des actes non objectifs serait actuellement indéfendable. Il faut actuellement que tous, y compris la presse, soient unis. J'adresse un appel aux membres de notre Église, leur demandant que, dans une prière fidèle, ils se placent derrière moi et mes collaborateurs.

(*Berliner Lokal-Anzeiger*, 9 juillet.)

L'élaboration du nouveau statut de l'Église évangélique du Reich

Les travaux de la commission chargée d'élaborer la nouvelle Constitution de l'Église évangélique ont rapidement abouti, comme le montre le communiqué suivant, émanant du Bureau de presse évangélique :

Le travail entrepris par la commission munie de pouvoirs par le consistoire évangélique allemand, pour établir le statut de l'Église évangélique allemande, a été achevé aujourd'hui 11 juillet, dans une délibération commune avec le pasteur Müller, comme homme de confiance du Chancelier du Reich, le Professeur Fezer, de l'Université de Tübingen, le professeur Dr Heckel, de l'Université de Bonn, et le commissaire d'État prussien Jaeger. L'élaboration des statuts de l'Église évangélique s'achèvera demain par la présentation du projet aux délégués des Églises évangéliques allemandes.

Cette déclaration lue en présence du ministère de l'intérieur du Reich, Dr Frick, fut munie des signatures suivantes : Dr Frick, Marahrens, Hesse, Seetzen, Meiser, Ludwig Müller, Karl Fezer, Dr Joh. Heckel, Jaeger.

(*Koelnische Zeitung*, 11 juillet.)

Le lendemain, une nouvelle information du même journal ajoutait :

Les représentants des Églises groupées dans l'Union évangélique allemande se sont réunis le 11 juillet au soir, au ministère de l'Intérieur du Reich, pour annoncer, par la bouche de l'évêque Marahrens, l'achèvement des travaux d'élaboration du statut de l'Église. Le vote sur le projet établi dans les délibérations préparatoires a donné comme résultat l'adoption unanime du nouveau statut. L'Église évangélique allemande est donc ainsi constituée.

Le ministre de l'Intérieur du Reich a exprimé sa joie particulière d'être le premier à adresser à l'Église unie de l'Allemagne évangélique les souhaits du gouvernement du Reich, à l'heure mémorable où cette Église fait son entrée dans l'histoire du peuple allemand. Il annonça en même temps que la reconnaissance de droit de la nouvelle constitution de l'Église se ferait par une loi du Reich, cette semaine même.

L'achèvement de cette œuvre de constitution de l'Église évangélique allemande a créé en même temps la base qui permet d'écarter les conflits religieux, principalement en Prusse. Dès le 12 juillet au matin, commencent au ministère de l'Intérieur du Reich les pourparlers décisifs à ce sujet, qui seront menés dès cette semaine à une conclusion satisfaisante.

(*Koelnische Zeitung*, 12 juillet.)

Déclaration officielle du Commissaire d'État

En date du 12 juillet, le pasteur Müller et le Commissaire d'État Jaeger publient la déclaration officielle suivante, qui paraît vouloir servir de conclusion à toute la querelle récente au sein des Églises évangéliques, et qui annonce des élections nouvelles :

Dieu a accompli en ces jours mémorables le miracle de réaliser l'union dans l'Église évangélique allemande. C'est, en effet, une sorte de miracle qu'en dépit de toute la querelle

historique, de la diversité des confessions, de la profondeur et du scrupule de l'esprit allemand, les Églises évangéliques d'Allemagne se soient groupées en une Église évangélique allemande unifiée. Cette nouvelle Église réunit, comme il est dit dans sa Constitution, des confessions égales en droit, issues de la Réforme, dans une alliance solennelle, et elle atteste par là l'existence d'un corps et d'un esprit, d'un cœur, d'une foi, d'un baptême, d'un Dieu et Père commun à tous.

Considérant avec foi les grands buts à atteindre, les hommes responsables de l'État ont rempli leur tâche présente. La myopie humaine a fourni la cause directe à l'intervention de l'État, qui n'a jamais été conçu que comme devant mettre de l'ordre et apporter de l'aide, et ne s'est jamais écartée de cette ligne tracée d'avance...

De grandes choses ont été réalisées. Non seulement on a écarté d'un coup la querelle sur une question de personne, mais encore on a réussi, au-delà de toute espérance, dans une collaboration volontaire de toutes les Églises et des hommes responsables, à établir une grande œuvre de constitution pour l'unité de l'Église, œuvre qui, très prochainement, va recevoir la confirmation solennelle par le Reich, et qui sera ainsi intégrée dans la vie juridique et culturelle du peuple allemand.

Ce succès dépasse de beaucoup les intentions primitives qui étaient seulement de faire confirmer l'œuvre de la Constitution religieuse par des corps nouvellement élus. Il était donc assez naturel — cette évolution rapide l'exigeait — de faire dire par le peuple son approbation, un « oui » de foi et d'allégresse. Ainsi, toutes les mesures prises seront placées plus haut, dans une sphère supérieure, où elles prendront un valabilité plus grande. Si la voix du vrai peuple mérite d'être considérée comme la voix de Dieu, le peuple tout entier va mettre à l'arrière-plan toute hésitation mesquine. Joyeux de voir que le nœud a été tranché d'un coup d'épée, il reconnaîtra, en remerciant Dieu, que tout ce qui a été fait a servi à ramener l'un vers l'autre le peuple et l'Église... Il faut que ce soit le peuple lui-même qui entre avec une solennelle allégresse dans la maison bâtie pour l'honneur de Dieu.

Tel est le sens des élections auquel le peuple évangélique doit procéder très prochainement. Très au-dessus de tout

usage parlementaire, les élections sont le sceau qui doit être imprimé à l'œuvre accomplie. Dans l'intelligence de cette heure historique et des voies où Dieu nous a conduits jusqu'à ce jour par la mise en mouvement de la nation allemande, le peuple évangélique est donc appelé à remplir le droit et le devoir de se prononcer par lui-même pour le but ultime de cette œuvre.

Berlin, le 12 juillet 1933.

Le fondé de pouvoirs du Chancelier :
LUDWIG MÜLLER.

Le Commissaire pour les Églises évangéliques de Prusse :
JAEGER.

(*Voelkischer Beobachter*, 14 juillet.)

Memento des Revues

Revue d'histoire de l'Église de France, avril-juin 1933. — Louis de Lacger, *Mgr Mignot et M. Loisy.*

Études, 5 juin. — René Brouillard, *L'objection de conscience.*

Devant la morale catholique, l'objection de conscience ne paraît ni fondée ni admissible; elle ne mérite ni approbation d'aucune sorte ni traitement juridique de faveur;... mais quand l'objecteur se trompe de bonne foi, qu'on agisse à son égard avec intelligence et pitié... En tout cas, contre eux, nous avons dans cette doctrine (la doctrine catholique) une arme excellente — une arme supérieure... à toutes celles des préfectures, des états-majors, des tribunaux...

Études Carmélitaines, avril 1933. — Dom A. Mager, O. S. B., *Konnersreuth comme fait et comme problème.* — B.-M. Lavaud, O. P., *Les phénomènes extatiques et leurs dérivés chez Thérèse Neumann.*

Et des études, sévères, mais très discutées, sur « les faits mystérieux de Beauraing », critiques auxquelles s'est opposée *La Revue Catholique des idées et des faits* en mai et juin.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

CIVIS. *Le navire sans boussole.*

N. N. ALEXEIEV. *Le Marxisme est-il une religion ?*

I. — Le Marxisme classique.
II. — Le Léninisme.

FRANÇOIS HENRY. *Le droit de colonisation.*

Ce qu'en doit penser la conscience chrétienne : une critique et une réponse positive.

J. M. V. *La Poméranie Polonaise.*

L'angoissant problème du « corridor ».

J. LICHSTRAHL. *Une assemblée de la Ligue nationale des Instituteurs à Berlin.*

« Ce qui est le plus important, c'est l'esprit dans lequel l'enseignement est donné. »

DOCUMENTS

Allemagne et Autriche.

A travers les revues.

Billet de Civis

Le navire sans boussole

Ceux qui doutent encore de l'absolue nécessité d'un principe directeur humain, c'est-à-dire raisonnable, universel et juste, pour la régularisation de la vie économique, n'ont qu'à méditer sur l'inutile et dangereuse farce qui s'est passée à Londres, du 12 juin au 6 juillet. L'empirisme anglo-saxon qui, sur les deux rives de l'Atlantique, prend le mal comme il vient, le provoque souvent et s'efforce à le corriger au jour le jour, a rassemblé là, grâce à la faiblesse des autres États, une anarchie de puissants intérêts nationaux et privés, sans grand souci de ce qui allait en naître. Vainement, de Genève, sir Eric Drummond et ses adjoints avaient multiplié les avertissements d'une expérience déjà longue. M. Mac Donald a voulu recevoir les délégués de 66 nations, sans poser à tous et à lui-même la fameuse question préalable : De quoi s'agit-il ? La suite était inévitable ; on ne convoquait pas une assemblée de raisons humaines, sous la lumière unifiante et apaisante de quelques vérités fondamentales commandant les maux à guérir, mais une confusion de témoins qui allaient révéler passivement, avec une acuité nouvelle, des faits, savoir : la divergence irréductible de thèses nationales, monétaires, financières et économiques, l'opposition brutale d'intérêts nationaux, souvent contraires, traversés, agités par surcroît de fortes convoitises capitalistes, qui empoisonnaient d'aigreur la confusion. On prétendait unir sans avoir assuré les conditions de l'unité : on provoque une aggravation des

impossibilités et des obstacles au milieu desquels les hommes cherchent douloureusement une issue.

Les États-Unis, plus profondément ébranlés et menacés qu'on ne pense, livrés à l'engrenage de l'inflation monétaire, ont manifesté qu'ils ne peuvent plus avoir souci d'autrui, si ce n'est pour s'en servir. Les surprenantes incertitudes et contradictions de la délégation américaine, les désaveux qui tombaient sur elle, qu'était-ce, sinon les reculs d'un gouvernement qui doit céder à une spéculation fiévreuse et inquiète? Le président Roosevelt tâtonne à la recherche de solutions plus ou moins heureuses, mais il faut que ce soient les solutions de Wall Street qui vident le dollar de sa substance et se partagent les lambeaux de la richesse nationale.

Par contre, s'il a le regard assez clair, l'imprudent Mac Donald a pu mesurer sa faute, qui permet au monde entier de comprendre à quel point l'empire britannique est devenu anglo-américain, comment la pénétration du capitalisme yankee dans les dominions livre une partie de ces derniers à l'emprise américaine, contre l'intérêt anglais, contre l'unité britannique. Grave leçon pour tous que la marche hésitante et tortueuse du gouvernement anglais qui ne peut plus résister à cette Maison Blanche, si accueillante pourtant au désir de mettre l'Angleterre en tutelle.

Réaction sous prétexte de fidélité à l'or — mais la cause est plus profonde — du continent européen, retrouvant devant la menace une unité perdue mais incluse dans les faits présents, comme il se voit par les accords récemment passés : unité économique de la Petite Entente, entraînant la Pologne et peut-être l'Autriche; revirement d'une Russie inquiète tout à coup de conserver un régime peu enviable qu'elle prétendait hier répandre à travers le monde. Réaction curieuse de l'Allemagne hitlérienne, pour rejeter les principes d'un capitalisme qui a ruiné le Reich.

Par ses excès, le système capitaliste ou, si l'on préfère, l'économie fondée sur la spéculation, a conduit les nations au repliement sur elles-mêmes, et voici qu'acharné à revivre encore, là où il se peut, il suscite les blocs de nations l'un contre l'autre dressés. Le bloc d'Asie orientale lui-même ne paraît céder aux thèses anglo-saxonnes que pour s'en défendre et s'en délivrer.

Nous sommes loin de la guérison. Peut-être même Londres

nous en a-t-il éloigné encore. Car trop d'âpres intérêts s'opposent qui ne sont mus ni freinés par les biens communs et les intérêts supérieurs. A la réserve de quelques discours, la conférence mondiale, qui eût dû être convoquée par la souffrance des hommes, n'a pu s'élever plus haut qu'un amas de données quantitatives, comme s'il s'agissait uniquement de trouver un équilibre de nombres, un ordre de poids et de prix. Chacun alors a présenté les siens qui s'opposaient d'autant mieux à la plupart des autres qu'on n'était pas même accordé sur l'instrument propre à les mesurer. L'échec, fût-il provisoire, ne laissera que des divisions et des hostilités...

Il reste 30 millions de chômeurs. Mais le siècle de l'usure n'a pas fini encore d'user ses hommes.

CIVIS.

Le Marxisme est-il une religion ?

I. — Le Marxisme classique

Marx et Engels ont nommé « Socialisme Scientifique » un système qui a pour point de départ l'étude des lois du développement économique, et pour objet une prévision exacte des divers phénomènes, conformes à ces lois. On voit, par cette définition, que les éléments de foi que renfermait le vieux socialisme utopiste devaient être éliminés du « socialisme scientifique ». Marx réussit à prévoir quelques tendances de l'évolution moderne économique, par exemple la tendance à la collectivisation. On peut y voir, si l'on veut, la marque de quelque génie... Mais ce socialisme « scientifique » s'est-il réduit, comme on l'a prétendu, à la seule prévision scientifique? Ne cache-t-il pas des éléments de foi?

La forme sous laquelle le socialisme de Marx et de Engels fut présenté au public lui prêtait un caractère d'impeccabilité, d'autorité absolue. D'autres socialistes avaient prophétisé; Marx et Engels énoncèrent des vérités apodictiques. Mais les contingences historiques sont trop complexes pour que les phénomènes qu'on étudie puissent devenir l'objet de prévisions quasi astronomiques. Aussi a-t-on fini par s'apercevoir, en examinant attentivement le système marxiste, qu'il renfermait bien des éléments extra-scientifiques. On les trouve aux fondements mêmes de la philosophie marxiste : cette philosophie veut être optimiste, en dépit de l'expérience

des sciences naturelles. Elle ne s'est jamais fait scrupule de déclarer réactionnaires et « cléricales » les déductions scientifiques qui se trouvaient contraires à l'optimisme matérialiste. Ainsi Engels moqua volontiers les naturalistes « bourgeois » (1).

Quant aux pronostics sociaux de Marx et de Engels, les éléments de foi y abondent. Nous avons dit que Marx sut prévoir les tendances socialistes-collectivistes des sociétés contemporaines. Mais de plus, il les idéalisa. Aussi l'évolution économique se transforma-t-elle, dans son système, en une sorte de progrès continu. Selon lui, les périodes de développement économique de l'humanité représentent les étapes d'un perfectionnement graduel; elles suivent une ligne droite et ascendante. Il s'ensuit que chaque nouvelle étape de l'évolution est nécessairement supérieure à l'étape précédente. L'ère capitaliste a donc été supérieure à celle qui l'a précédée, comme l'ère communiste surpassera l'époque capitaliste.

Toute cette évolution est subordonnée à des « lois immanentes ». Elle est, par conséquent, *nécessaire*. Chaque étape se développe à partir de la précédente. Aussi la quantité de Bien s'élève-t-elle graduellement au cours de l'histoire. Le cours naturel des événements doit apporter à l'homme l'affranchissement et le bonheur.

En considérant ces idées dans leur ensemble, il est difficile de ne pas y reconnaître une application de la formule hégélienne : « *Tout ce qui est réel est raisonnable; tout ce qui est raisonnable est réel.* » Or, cette formule optimiste n'est rien moins que scientifique. Les recherches scientifiques nous démontrent souvent qu'une évolution peut très bien être régressive. De plus, l'expé-

(1) Voir par exemple *K. Marx und Fr. Engels*, historisch-witische Gesamtausgabe. Ed. Marx-Engels Institut Moscou, t. IV, p. 172, où est ridiculisé le principe de Carnot.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

rience nous apprend qu'un mouvement progressif, qu'un mouvement « en avant », reste le plus souvent isolé : le progrès de certaines forces, de certaines tendances positives, peut être accompagné et suivi d'un mouvement régressif dans les autres domaines.

L'« évolution » et le « progrès » sont deux choses différentes, et leur identification n'est point fondée sur des observations objectives : elle est tout simplement un article de foi.

D'ailleurs, ce n'est pas la plus grave objection que l'on puisse opposer à la doctrine de Marx et de Engels. Ils voient dans le futur communisme, c'est-à-dire dans l'étape qui devra succéder à l'époque capitaliste, l'étape finale, l'âge de la grande délivrance, l'affranchissement suprême de tous les maux dont a souffert et dont souffre encore l'humanité. Le développement touchera donc alors à son terme à ce moment ; l'histoire devra s'arrêter.

C'est là qu'apparaissent, dans le « socialisme scientifique », les éléments qu'on a plus d'une fois désignés du nom de *millénaristes* (chiliastes). Marx et Engels aimaient à se représenter l'humanité de l'avenir absolument libre. Tous les genres d'oppression et d'iniquité, toutes les divisions de classe, tous les antagonismes nationaux et jusqu'au despotisme de famille devaient disparaître, à l'avènement de l'ère nouvelle. Le bonheur y serait complet. L'humanité, libre et heureuse, régnerait dans un monde où « le libre développement de chacun deviendrait le prodrome du développement libre de tous ». Le « Manifeste Communiste » le dit expressément.

Plus tard, Marx et Engels donnèrent à cette ère nouvelle du bonheur le nom de « règne réel de la liberté ». L'humanité s'y acheminerait, *en s'arrachant au règne de la nécessité*. La transformation radicale de l'ambiance et de toutes les contingences de l'existence humaine aurait

pour effet un changement profond de l'homme, de son esprit. Toutes les idées, qui traditionnellement l'ont dominé des siècles durant, s'évanouiraient à la suite de la transformation économique. L'homme deviendrait un être nouveau, il serait transfiguré.

Le prolétariat est appelé à jouer un rôle particulier, c'est-à-dire le plus important, dans ce processus d'affranchissement. On a relevé plus d'une fois — et très justement — que les conceptions de Marx et de Engels donnaient au prolétariat la fonction de porte-drapeau d'une idée messianique, voire qu'elles le transformaient lui-même en Messie. Dans une des esquisses écrites par Marx durant sa jeunesse, il se demande ce que pourrait être le prodrome de l'affranchissement universel de l'humanité. Et il donne cette réponse :

« Cet affranchissement sera possible à condition que se forme une classe sociale visant des buts radicaux, une classe de la société civile qui, en même temps, ne serait pas une classe de la société civile; une classe, ou un ordre ou un corps social, qui résulterait de la décomposition de tous les corps sociaux, qui serait pour ainsi dire leur épave; une classe qui représenterait un domaine particulier, mais ayant un caractère *universel*, en tant que les souffrances de cette classe auraient un caractère *universel*; une classe qui ne revendiquerait aucun droit particulier, pour la raison qu'elle ne serait pas une victime de quelque injustice particulière, pour la raison qu'elle serait mise en mouvement par le sentiment d'une iniquité de caractère *universel et général*; une classe qui ne serait plus en mesure de faire valoir les contingences historiques et qui pourrait uniquement alléguer des vérités purement et simplement humaines, bref, une classe qui se sentirait en contradiction non pas avec quelques-unes des conséquences des formes politi-

ques établies en Allemagne, mais en contradiction *générale* avec le fondement même, la source initiale et le point de départ de ces formes ; une classe et à la fois un domaine et un ordre social — qui, en définitive, ne pourraient s'affranchir sans s'affranchir de tous les autres éléments de la société, sans les affranchir en même temps ; une classe qui représenterait, somme toute, une déperdition de l'homme, voire même son annihilation *complète*, et qui ne pourrait par conséquent devenir quelque chose qu'en reconquérant l'homme *tout entier*, c'est-à-dire en le faisant naître de nouveau ; cette décomposition de la société, conçue sous la forme d'une classe particulière, est le prolétariat (1). »

Examinez ces conceptions, prêtez l'oreille à ce style, à ces réitérations continuelles des mots : *universel*, *entier*, *général*. Et vous verrez bien qu'il s'y agit d'une métaphysique sociale hégélienne très particulière. Ce sont les mêmes vues, les mêmes termes que Hegel emploie dans un de ses premiers écrits, en étudiant ce qu'il nommait *classe sociale absolue* et *gouvernement absolu*.

Au surplus, Marx et Engels croient que la vie sociale peut être rationalisée. Ils croient qu'un moment viendra où les rapports de la vie quotidienne deviendront clairs, raisonnables, sans aucune « mystique », où l'ensemble du processus social sera l'objet d'un « contrôle persévérant et programmatique ». L'idée que la vie sociale renferme bien des éléments irrationnels et ne se prêtant qu'avec difficulté au contrôle d'un plan préalablement élaboré, cette idée semble avoir été étrangère aux fondateurs du marxisme. Aussi leur rationalisme social est-il un produit non pas de l'observation scientifique, mais de leur *foi*,

(1) *K. Marx*, Zur Kritik der Hegelschen Rechtsphilosophie, Aus dem literarischen Nachlass, t. I, p. 397.

d'une foi, en somme, assez naïve, qu'ils avaient héritée du XVIII[e] siècle.

Une question se pose. En considérant les nombreux éléments de foi que renferme la doctrine marxiste, on pourrait se demander si cette doctrine n'est pas elle-même religieuse ou, du moins, si elle n'a pas eu pour point de départ une certaine disposition d'esprit religieuse. En fait, le socialisme « scientifique » promet à l'homme tout ce qui est l'objet de ses aspirations. Il lui promet de le délivrer de la médiocrité, de réaliser un ordre social parfait, de faire une place très large à l'individu, bref, le socialisme semble vouloir instaurer ici-bas le paradis. Dans ces promesses paradisiaques n'y a-t-il pas quelque trace d'espérance religieuse? Ne sommes-nous pas en présence d'une religion d'ordre particulier?

Pour répondre à cette question, il est bon de se référer à un article peu connu de Engels, écrit durant sa jeunesse à propos de Carlyle (1).

Engels annonce dans cet article qu'il s'agit pour lui, comme pour Marx, de « vaincre le *peu de substance, le vide, la mort, l'absence d'esprit et l'iniquité intrinsèque* de l'époque contemporaine ». Il s'agirait donc, pour parler plus clairement, d'une lutte contre l'athéisme nihiliste. Et Engels continue :

« C'est une guerre à la vie et à la mort, la même dont parle Carlyle. Mais nous avons infiniment plus de chances de succès, puisque nous savons ce que nous voulons. *Nous voulons surmonter l'athéisme*, ce même athéisme dont parle Carlyle. Mais nous voulons le vaincre de telle façon que l'homme puisse recouvrer ce qu'il avait perdu par la faute de la religion... Nous voulons écarter tout ce qui s'annonce comme surnaturel et surhumain. Nous

(1) *Engels*, Die Lage Englands. Aus dem literarischen Nachlass, t. I, p. 484-85.

supprimerons de cette manière l'injustice, parce que la source de toute injustice, de toute iniquité, de tout mensonge, se trouve dans la tendance prétentieuse de l'humain et du naturel à devenir surhumain et surnaturel. Voilà la raison pour laquelle nous avons déclaré, une fois pour toutes, la guerre à la religion et à toutes les conceptions religieuses. »

Aussi l'attitude de Engels, devant des rêves de Carlyle qui allaient à fonder une nouvelle religion, est-elle absolument négative. « Fonder une nouvelle religion, un culte panthéiste des héros, un culte du travail, ou attendre qu'une telle religion soit fondée? Non, cela n'est pas possible. Toutes les possibilités d'une religion sont épuisées. Après le christianisme, après cette religion absolue et abstraite, aucune nouvelle forme de religion ne pourra surgir. Carlyle lui-même est d'accord que le catholicisme, le protestantisme et toute autre forme du christianisme vont inévitablement à la décadence. Mais, s'il eût vraiment connu la nature du christianisme, il eût compris qu'aucune religion n'est plus possible après le christianisme... Et, de même, est irréalisable la religion du panthéisme. Le panthéisme est une conséquence du christianisme, une conséquence qui est inséparable de son prodrome. J'entends évidemment le panthéisme moderne, celui de Spinoza, de Schelling, de Hegel, aussi celui de Carlyle... Pas n'est besoin d'apporter des preuves à mes assertions. Ludwig Feuerbach l'a fait avant moi. »

Mais peut-on vaincre le *vide* et le *peu de substance* d'une époque en y apportant un *plérome* de promesses sociales? Peut-on remplir le vide creusé par la disparition de la religion, grâce à quelque chose d'absolument areligieux? Engels nous répond indirectement. Dans l'ouvrage cité, il considère l'*apostasie* comme une forme particulière de l'*inspiration divine*. Aussi peut-on envisager

« son » inspiration, son rêve du paradis social, comme des formes, sinon d' « inspiration divine », tout au moins d'*inspiration de caractère religieux*.

En définitive deux alternatives se posent.

On peut bien tenter d'écarter la religion de la vie humaine, de la rejeter absolument, sans la remplacer; mais dans ce cas on doit être prêt à laisser toutes les illusions, à oublier tous les rêves, à renier tout idéal, bref, il faut adopter ce pessimisme qui est le propre de la philosophie de l'athéisme absolu.

Mais, d'autre part, la négation de la religion *au nom d'un idéal, voire même d'un idéal areligieux*, est aussi cruellement vengée. En la niant, on tombe et on s'embarrasse dans les filets d'une dialectique particulière dont on ne saurait éviter les conséquences. La négation de la religion, son *anti-thèse*, pour parler comme Hegel, nous ramène infailliblement à la *thèse*. La lutte antireligieuse, victorieuse sur certains points, nous pousse à sentir religieusement sur d'autres points de ce domaine mystérieux. Et plus cette lutte contre Dieu devient véhémente, plus s'affermit l'autre travail : l'œuvre, souvent capricieuse et inconsciente, de l'affirmation, de la foi. Le marxisme classique nous donne justement l'exemple d'un athéisme humaniste qui a reçu toute sa nourriture d'une fausse religion d'un genre particulier, d'une religion sans Dieu : celle du communisme.

II. — Le Léninisme

Nous retrouvons cette dialectique, vêtue de formes nouvelles et curieuses, chez les héritiers du marxisme classique — les léninistes russes. Tout en rejetant la religion d'une manière plus radicale que ne l'ont fait Marx

et Engels, le léninisme est, en quelque sorte, plus fidéiste que le marxisme classique.

Marx et Lénine appartiennent certainement à deux catégories différentes. Marx inventa lui-même son système. Lénine *crut* à la découverte de Marx. Marx n'avait pas reconnu d'autre autorité que la sienne propre ; Lénine s'inclina sans réserve devant celle de Marx. La présomption qui caractérisait Marx était fondée sur des convictions ; notamment il crut à la supériorité de son esprit. Une présomption analogue fut aussi le propre de Lénine ; mais elle eut pour source non seulement l'idée qu'il se faisait de sa propre supériorité, mais aussi *la foi en un système dont un autre avait été le créateur*. Marx crut surpasser tout le monde : non seulement le commun des mortels, mais aussi ses adeptes immédiats. Aussi disait-on dans son entourage : « Il y a Marx... ; il se trouve au milieu d'espaces vides, immenses ; aux confins de ces espaces apparaît Engels ; après Engels commence un autre espace vide ; viennent ensuite les différents *dii minores* du marxisme. » Lénine a formé un grand nombre d'adeptes de second rang, tout en étant lui-même un adepte : la foi marxiste leur servit à tous de trait d'union. Cette communauté de foi les mit sur un pied d'égalité. Lénine n'a été que le *primus inter pares*. Et cette circonstance lui rendit plus facile la création d'un entourage. Il fut former un parti politique, ce à quoi n'avait jamais réussi Marx. Aussi Sombart a-t-il raison, dans un certain sens, lorsqu'il l'appelle un « raté » (1).

Cet esprit de prosélytisme, ou, si l'on ose employer ce néologisme, d'adeptisme, profondément étranger à Marx, est le fond même du caractère et de l'existence de Lénine. Il a été animé d'une foi fanatique, il a été infiniment

(1) V. mon article dans la revue *Esprit*, n. 7, p. 44.

moins sceptique que Marx. Les éléments purement scientifiques et doctrinaires du Marxisme ne jouent chez Lénine qu'un rôle secondaire. Ce qui le hante, c'est la réalisation de ce que promet la foi, l'action directe. Et c'est surtout cet effort vigoureux, cette volonté des réalisations, qui distinguent les léninistes des autres marxistes. Toujours est-il que ce fanatisme idéologique a été le propre de tous les adeptes du marxisme russe ; il anime d'ailleurs n'importe quelle secte, religieuse ou athéiste. En lisant les écrits de Plékhanoff, ce grand ennemi des bolchévistes, on s'aperçoit que, sur plus d'un point, sa psychologie n'était pas très éloignée de celle de Lénine. Plékhanoff a donné bien des preuves de son assujétissement au marxisme et de son intolérance idéologique. Il excommunie très volontiers ses adversaires. Et pourtant, en politique, il se serait bien gardé de recourir à des procédés inquisitoriaux. Quant à Lénine, il transforma sa foi marxiste en pratique politique. Aussi est-il devenu le symbole de ce bolchevisme intransigeant, inébranlable et outrancier, qui est glorifié dans la presse soviétique.

Nous trouvons dans ces particularités psychologiques de Lénine et du Léninisme l'explication de leur attitude à l'égard de la religion.

L'idée d'une analyse scientifique des conceptions religieuses et de leurs origines a été absolument étrangère à Lénine. Aussi chercherions-nous en vain, dans ses nombreux écrits, un chapitre consacré à ces questions. S'il en traite parfois, c'est uniquement sous la forme d'une réfutation violente. A la différence du marxisme classique, la religion est pour lui un sujet d'attaques et non point de recherches. On trouvera difficilement dans n'importe quelle littérature des paroles aussi grossières et intolérantes à l'égard de la religion que celles qui marquent les écrits de Lénine. Le trait caractéristique et l'originalité

le l'athéisme léninien se manifestent justement par cette udesse peu ordinaire.

Il va sans dire que Lénine connaissait les passages de Marx et de Engels qui révèlent avec une parfaite clarté a présence, dans le marxisme orthodoxe, d'éléments millénaristes. Il ne s'inscrivit nullement en faux contre ces llégations. Mais il ne témoigne personnellement aucun ntérêt particulier à développer ces éléments millénaris-es. Il reste plutôt pragmatique ; il est l'homme pratique e la Révolution prolétarienne. Il s'intéresse d'abord aux uestions simples, aux questions vitales mises en avant ar la Révolution et qui demandent une solution prati-ue et immédiate.

C'est dans sa brochure « *L'État et la Révolution* », crite en 1918, qu'il s'occupa surtout des problèmes egardant la société de l'avenir. « Les désastres inouïs, es calamités épouvantables de la guerre, qui traînent en ongueur, rendent la situation des masses insupportable. .'approche de la Révolution Internationale prolétarienne e fait ostensiblement sentir. La question de son attitude l'égard de l'État est devenue d'*intérêt pratique.* » D'après Lénine, cette question est actuelle, en tant qu'il agit de « faire comprendre aux masses ce qu'elles evront faire pour s'affranchir, dans un avenir très proche, du joug du capital ».

Il est clair, dès lors, que les passages millénaristes ne ont, pour Lénine, d'aucune utilité. Disciple fidèle de Marx, il connaît parfaitement ses écrits et il y trouve des assages de caractère assez différent. C'est justement à nterprétation de ces passages qu'il consacre la brochure tée sur l'État et la Révolution. L'intérêt de cet ouvrage ient de ce que Lénine y met en lumière un courant ont la présence n'avait été jusque-là que fort peu remarquée dans les ouvrages de Marx et de Engels. A côté des

raisonnements pompeux relatifs au règne de la liberté, dans l'avenir, on y trouve des considérations très froides et de caractère purement pratique concernant la tactique révolutionnaire qui devra être appliquée à l'heure et au lendemain du coup d'État.

Lénine tire la plupart de ses considérations des articles de Marx et de Engels consacrés à la Commune de Paris. Avec une franchise parfaite ils y ont développé l'idée que la première étape de la reconstruction socialiste — « le détrônement de la bourgeoisie et son extermination » — ne signifiait nullement la suppression de l'État. Pour Lénine, c'est là un caractère fondamental du vrai marxisme. La doctrine de la lutte de classe avait été créée, d'après Lénine, par des représentants de la bourgeoisie ; sur ce point, les marxistes ne diffèrent guère des bourgeois. « Celui-là seulement est marxiste qui développe et *étend* la notion de la lutte de classe, qui reconnaît la *dictature du prolétariat.* »

« Nous ne sommes pas des utopistes, dit Lénine, nous ne sommes pas des rêveurs. Nous ne croyons pas qu'on puisse se passer de gouvernement et de subordination, de soumission. Ces rêves anarchistes, qui sont nés de ce qu'on ne comprenait pas le but de la dictature du prolétariat, sont étrangers au marxisme ; en fait, ils risquent de faire ajourner la Révolution jusqu'au moment où les hommes deviendront autres. » Quant à la dictature du prolétariat, c'est une chose pénible. Elle ne supprimera ni l'État, ni la contrainte, ni même la violence. Au contraire, « le prolétariat a besoin de l'État » ; il en a besoin « non pas dans l'intérêt de la liberté, mais pour réprimer ses ennemis ».

L'État s'évanouira seulement à la dernière étape, à l'étape de la transition vers le véritable communisme. C'est alors seulement que l'on pourra parler de liberté. A l'é-

tape de la dictature du prolétariat, il s'agira uniquement d'un certain changement de formes de gouvernement. La dictature du prolétariat commencera par briser la vieille machine gouvernementale ; elle transformera ensuite l'appareil bureaucratique de l'État en une organisation « d'ouvriers, de surveillants et de teneurs de livres ». On leur paiera un salaire, mais les fonctions de commandement ne leur seront pas confiées. Ce qui ne veut pas dire que ces fonctions seront généralement supprimées. Elles passeront à « l'avant-garde armée de tous les travailleurs et exploités, c'est-à-dire au prolétariat ».

L'avènement définitif de la liberté est donc remis par Lénine à une étape ultérieure de la société communiste. Dès que la bourgeoisie sera entièrement exterminée, on n'aura plus besoin de dictature. La lutte n'aura plus d'objectif. Et c'est alors seulement que le développement successif de la collectivisation réalisera le communisme intégral. C'est alors seulement que l'on pourra dire que l'État est mort, que l'oppression n'existe plus, que la vraie liberté est venue. Et encore Lénine témoigne-t-il, même en ce qui concerne cette période ultime, d'un réalisme bien plus profond et bien plus étendu que ne le fut celui de Marx. La phraséologie hégélienne et nébuleuse de celui-ci reste absolument étrangère à Lénine, lorsqu'il s'agit de l'idéal suprême du communisme.

En somme, la « gambade » miraculeuse de Marx, le saut du règne de la nécessité au règne de la liberté, s'est transformé, chez Lénine, en une foi en la puissance salutaire de la collectivité humaine naturelle, de la horde humaine.

D'après Lénine, l'homme primitif a été dompté et transformé en homme social par le troupeau humain primitif, et non point par la religion. Et ce même troupeau,

mieux organisé et armé de tous les moyens de la technique, domptera l'homme de nos jours.

Dans son livre *L'État et la Révolution*, Lénine écrit : « Notre but final est la suppression de l'État, c'est-à-dire de toute contrainte et de toute violence systématiquement organisées. Généralement la suppression de toute contrainte exercée sur les hommes... Mais en aspirant au socialisme, nous sommes convaincus qu'il se transformera en communisme, et que, dès lors, la contrainte et la soumission d'un homme à un autre homme n'auront plus de raison d'être. » Un sceptique pourrait demander : Pourquoi en serait-il ainsi? La réponse de Lénine est admirable de simplicité; de plus, elle fait voir sous un jour très cru le pragmatisme purement naturaliste, voire prosaïque, du chef du bolchévisme russe. D'après lui, la transformation se réalisera tout simplement parce que les hommes « prendront l'habitude d'observer les lois élémentaires de la vie en commun, sans contrainte et sans violence ».

« C'est seulement à l'époque de la société communiste, alors que la résistance des capitalistes sera entièrement brisée, alors que les capitalistes disparaîtront et qu'il n'y aura plus de classes, que disparaîtra en même temps l'État et que l'on pourra penser à la liberté... C'est seulement à cette époque que les hommes, affranchis de la servitude capitaliste et des innombrables horreurs, sauvageries, stupidités et turpitudes de l'exploitation capitaliste, pourront s'habituer de proche en proche à observer, sans avoir recours à la violence et sans être assujettis à cet appareil de contrainte qui s'appelle l'État, les règles élémentaires de la vie en commun, règles connues des milliers d'années au point d'être devenues des lieux communs. »

« Nous ne sommes pas des utopistes, dit Lénine en

revenant à sa thèse favorite. Nous ne nions point que des excès individuels puissent avoir lieu, voire que ces cas soient inévitables. Aussi sera-t-il nécessaire de les réprimer. Mais il n'y a nul besoin de créer à cette fin une machine spéciale, un appareil particulier de répression. C'est le peuple armé lui-même qui remplira cette fonction ; et il la remplira avec la même facilité avec laquelle un rassemblement d'hommes civilisés sépare, même de nos jours, des gens qui se battent et ne laisse pas outrager une femme... De plus, on sait que la cause profonde des excès, de la violation des règles de la vie en commun, se trouve dans l'exploitation des masses, dans leur indigence, dans leur misère. En écartant cette cause principale, on contribue à la disparition des excès. Nous ignorons combien de temps il faudra encore pour qu'ils disparaissent, en effet, et comment ils disparaîtront. Mais nous sommes sûrs qu'ils disparaîtront... » Au surplus, la nécessité d'observer les règles peu compliquées de la vie en commun deviendra une habitude pour la raison que « les ouvriers armés sont des gens pratiques et non point des intellectuels sentimentaux ; ils ne souffriront pas qu'on se moque d'eux ».

Qu'on mette en regard de cette théorie originale de dressage social les éléments millénaristes (chiliastiques) du marxisme traditionnel. Marxiste orthodoxe, Lénine ne rejette pas ces éléments. Mais il s'en occupe peu. Disons-le encore une fois, Lénine est un praticien de la Révolution et pour cette raison il est bien plus prosaïque que les maîtres classiques du marxisme. L'idéal communiste de Lénine a éliminé les restes de cet idéalisme nébuleux — héritage de la philosophie de Hegel — que nous trouvons encore chez Marx. L'idéal de Lénine est *naturel*, voire zoologique. Il se réduit en définitive à une foi optimiste en la fourmilière humaine, en une

faculté de salut, et en un instinct qui lui sont inhérents.

C'est pourquoi cette fourmilière humaine est dotée de toutes les qualités de la Société parfaite. Lénine croit qu'elle incarne le Bien suprême de l'Humanité, qu'elle garantit le bonheur absolu. Et il a su inspirer cette foi aux masses.

Ce qui caractérise le Léninisme c'est cette collusion étrange d'éléments tout à fait réalistes et naturalistes avec le fidéisme et l'optimisme. En comparant son idéal aux autres religions humanistes (le culte universel de l'humanité, le socialisme religieux, le culte du Sur-Homme, même le marxisme classique) on arrive à la conclusion que la conception de Lénine est, en substance, la moins religieuse de toutes. L'humanisme, dans l'interprétation léniniste, aboutit à son *antithèse* ; il est devenu *anti-humanitaire*. Ceci explique la tactique cruelle du communisme russe qui vise pourtant au bien-être de l'homme.

Mais en tant que le communisme russe reste une forme, quoique dégénérée, de l'humanisme, il ne peut pas ne pas contenir certains éléments religieux, qu'il a hérités de ses précurseurs. Ces éléments peuvent être résumés ainsi :

1° Le vieux socialisme religieux crut à la Commune parce qu'il y avait vu un Bien Absolu, la Vérité Suprême et les caractères de la plus haute justice. Cette même foi domine aujourd'hui les âmes des léninistes et communistes russes. « La vie deviendra belle, nous créerons une vie qui sera parfaitement heureuse » — tel est le mot d'ordre dont la jeunesse russe contemporaine est éprise et qui l'entraîne. Des millions de sacrifices sont offerts au nom de cette belle vie de l'avenir. Les peines de l'existence actuelle sont supportées sans plainte et sans murmure, voire avec joie. Cette disposition d'esprit eût été

inexplicable et même inconcevable, si la jeunesse russe n'avait été enflammée de cette foi ardente, de cette attente fiévreuse du proche avènement du paradis terrestre, de ce que les vieux communistes ont appelé la nouvelle Jérusalem, le nouveau royaume de Dieu sur la terre.

Il suffirait que quelques doutes se présentassent, pour un moment, à l'esprit des masses pour que l'ordre établi actuellement en Russie devînt, d'emblée, impossible. Sans les prémisses idéologiques sur lesquelles il repose, cet ordre ne peut subsister. Les milieux intellectuels de l'Occident ont bien offert, au commencement du XIX^e^ siècle, quelques exemples d'une foi semblable. En 1848 et à l'époque de la Commune de Paris cette foi a même gagné des parties assez importantes de la population. Cependant la Révolution communiste fut écrasée en Occident ; dès lors, l'évolution du socialisme y est devenue pacifique. Quant à la Russie, le communisme y triomphe. Un événement sans précédent a eu lieu : une secte de croyants s'est trouvée à la tête d'un État immense, des adeptes de la religion de l'humanité, des communistes. C'est Gracchus Babeuf qui triomphe, en vérité, en Russie. Seulement on lui fait revêtir la toge d'un marxisme dûment interprété.

2° Ce qui saute aujourd'hui aux yeux, en Russie, c'est le culte de la collectivité humaine. Beaucoup d'observateurs en sont rudement frappés. Voici ce qu'en dit l'un de ces observateurs, un Allemand :

« Une tentative d'une audace inconcevable se voit aujourd'hui en Russie : on veut réformer le type même de l'homme. On est en train de supprimer l'Être du roi de la création, tel que nous le connaissions jusqu'alors, d'éteindre la « créature individuelle dotée d'une âme », pour la remplacer par un *type supérieur*, par une nouvelle

espèce d'Êtres vivants, que l'on présume de valeur plus élevée, bref, par l'*homme collectif*. A la différence de l'*Individu*, ce nouveau type sera pour ainsi dire le « *Dividu* »... Cette protestation passionnée contre la valeur, la portée, le sens de la personnalité individuelle, protestation absolument incompréhensible à l'homme de l'Europe occidentale, ne peut s'expliquer que par les particularités de l'Esprit russe (1)... »

Tout cela est bel et bon. Mais l'auteur paraît oublier que, dès le début du XIX^e^ siècle, l'Europe occidentale n'a cessé de mettre en avant la collectivité. Saint-Simon et Auguste Comte n'ont pas été les seuls à professer cette doctrine. Les premiers socialistes et communistes n'ont pas été les seuls à la proclamer. On trouve les mêmes idées chez Schelling, chez Hegel, dans la doctrine « organique » des sciences politiques du XIX^e^ siècle, dans celle de l'école historique de jurisprudence, dans les écoles de sociologie française et anglaise, dites « organiques ». Les marxistes russes, en appliquant ces idées, s'inspirent d'abord du marxisme occidental dont ils sont les disciples très fidèles. Leur idéal n'est nullement oriental; il est essentiellement occidental. Ils s'efforcent d'accomplir cette prophétie de Marx, que l'affranchissement des hommes aura lieu à l'époque où l'homme individuel disparaîtra dans l'homme collectif. Or Marx, en prononçant ces paroles, n'a fait que suivre ses prédécesseurs, les communistes occidentaux de la première heure. On se rappelle que ces communistes considéraient que la collectivité possédait la suprême vérité, que toutes les valeurs et toutes les perfections lui étaient inhérentes, qu'elle était semblable à l'Absolu.

3° On se rappelle, d'autre part, que les saint-simoniens

(1) *R. Fülop-Miller*, Geist und Geischt des Bolschewismus, 1926, p. 5-6.

ont cru qu'un temps viendrait où l'*industrie serait le véritable culte de l'Éternel.* On pourrait dire que ce temps est venu en Russie. La foi au triomphe final du socialisme et de son œuvre absolument bonne a créé, parmi les masses prolétariennes, un enthousiasme invincible. Cette foi a développé une énergie incomparable en faveur des créations industrielles. Elle y a changé l'attitude du travailleur à l'égard de son activité productive et a donné naissance à de nouvelles formes de cette activité, comme le travail *de choc* et l'*émulation socialiste.* Un élan titanique anime la Russie de nos jours. A le considérer du point de vue psychologique, de très nombreux éléments religieux ne lui font pas assurément défaut. Aussi la parole de Dietzgen est-elle devenue vérité : *Le Sauveur des temps nouveaux s'appellera le Travail.*

4° Les adeptes de la religion de l'humanité et du socialisme religieux considéraient la science comme le seul fondement possible de la nouvelle religion. Aussi se déclaraient-ils *rationalistes.* Ils croyaient qu'une rationalisation intégrale de l'évolution sociale ne pourrait être qu'un effet de méthodes scientifiques ; c'est de l'application de ces méthodes qu'ils avaient attendu l'établissement d'une *bonne et heureuse vie.* Mais voici qui est curieux. Ces inventeurs de religions scientifiques, de religions *positives*, n'ont pas réussi à gagner les masses populaires. Or l' « humanisme réel » de Marx, qui représente une religion *dissimulée* de l'humanité, a su y parvenir. En fait, le marxisme russe accomplit le rêve du vieux socialisme religieux, rêve qui s'est exprimé dans cette formule : *La seule religion qui mérite ce nom, c'est la science.*

5° Les anciennes religions de l'humanité, le vieux socialisme religieux, avaient créé un culte religieux, idolâtrique. Ce culte imitait celui des grandes religions, notamment celui du christianisme. Le marxisme russe

ne put éviter semblable évolution. De dissimulée, l'idolâtrie y est devenue manifeste. Le marxisme russe n'a pas imité les positivistes et les saint-simoniens, et n'a pas créé de dignité d'Archiprêtre. En revanche il a organisé le culte de Lénine, dont le cadavre artificiellement conservé est devenu l'objet d'une adoration presque religieuse. D'autre part la situation actuelle de Staline répond absolument à celle du Grand Pontife des saint-simoniens et des adeptes d'Auguste Comte.

Le léninisme n'a pas inventé d'objets spéciaux d'un culte religieux, dans le genre du Grand Fétiche des positivistes. Et pourtant il a donné naissance à une attitude très particulière et, à vrai dire, à moitié mystique, à l'endroit de la machine, une attitude qui tient assurément du fétichisme. Fülop-Miller y crut discerner même un reste de totémisme, qu'il considère, généralement, comme n'étant pas étranger à la conscience religieuse très primitive du peuple russe. Mais il ne semble pas s'apercevoir que le culte religieux des positivistes renfermait des éléments non moins nombreux (sinon plus nombreux) d'idolâtrie et non moins importants que la machinolâtrie de la Russie soviétique.

En tout cas voici ce qui est incontestable. Le paysan et l'ouvrier russes sont bien plus frappés par l'évolution mécaniste de notre époque que ne le sont leurs confrères occidentaux. De même le communiste intellectuel russe se trouve encore entièrement sous l'impression de cette évolution mécaniste ; il ne se rend nullement compte des côtés négatifs de la mécanisation. Il s'ensuit que le fétichisme de la machine est, dans un certain sens, un phénomène spécifiquement russe. La foi des communistes russes en l'avènement prochain du paradis terrestre a, en partie, pour source, cette particularité psychologique ethnique.

N. N. Alexeiev.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Le droit de colonisation

Les meilleurs livres ne sont pas toujours les mieux connus. La thèse de Joseph Folliet n'avait été tirée en 1930 qu'à un petit nombre d'exemplaires. Une nouvelle édition permet enfin au grand public de connaître ce remarquable travail (1). Il est réconfortant de rencontrer des catholiques qui, loin de se laisser décourager par la complexité des problèmes actuels, ne craignent pas de reprendre l'étude approfondie des questions les plus délicates, et qui savent que la doctrine sociale dont les Papes nous ont rappelé les principes essentiels ne trouvera ses applications concrètes que si nous les recherchons par un labeur patient et intelligent : trop peu nombreux sont les chrétiens qui comprennent que les Encycliques n'ont pas voulu donner des solutions toutes faites pour nous dispenser de réfléchir, mais qu'elles constituent un encouragement à travailler toujours plus avant. L'auteur du *Droit de colonisation* est de ceux qui savent cette exigence d'une réflexion active et laborieuse.

On ne sait s'il faut surtout féliciter M. Folliet de l'immense travail d'information, par la lecture et par l'observation personnelle, qui se devine à chaque page de son livre, ou du courage intellectuel dont témoigne cet effort pour rechercher et discuter tous les fondements juridiques du droit de colonisation. En même temps qu'un précieux répertoire de faits, nous avons là une véritable étude philosophique, précise et avertie, d'un problème très actuel.

A vrai dire, le problème est-il nouveau ? M. Folliet lui-même répond que non : ce qui est nouveau, hélas ! ce sont la curio-

(1) Joseph Folliet, docteur en philosophie thomiste, *Le droit de colonisation*, étude de morale sociale et internationale. Paris, Bloud et Gay, 1933.

silé d'esprit et les exigences de conscience des catholiques à l'égard de l'organisation du monde moderne. L'auteur nous le rappelle, d'un mot cruel : « A partir du XVII[e] siècle, les questions coloniales semblent ne plus intéresser les catholiques » (p. 85). Du XVII[e] siècle au XIX[e], trop de graves problèmes ont été ainsi négligés, sinon oubliés, par les chrétiens. Mais ces problèmes existaient, et on les connaissait à une époque antérieure. M. Follict nous le prouve abondamment dans la première partie de son livre : « les Sources ».

Dès le XVI[e] siècle, des prêtres catholiques, émus par les abus des conquérants espagnols en Amérique, ont soulevé tous les problèmes essentiels, religieux et politiques, qui touchent au droit de colonisation — droit dont ils ont clairement discerné la valeur et les fondements véritables en même temps qu'ils en marquaient avec énergie les limites et qu'ils dépistaient les faux arguments et les raisons hypocrites des conquérants. Il faut lire de près ces pages suggestives, où l'auteur indique avec exactitude les nuances qui distinguent les polémiques ardentes d'un homme d'action comme Las Casas des réflexions plus sereines, mais conduisant à des conclusions encore plus radicales, d'un théologien comme Vitoria. Sur le fond, d'ailleurs, le théologien et l'homme d'action se trouvent d'accord : tous deux font entendre les protestations de la conscience chrétienne contre un colonialisme qui se réclamait surtout de la force.

En passant, M. Folliet se trouve amené à étudier les droits du pouvoir spirituel à une intervention dans les affaires temporelles. Le même problème a été abordé par M. Journet dans son petit livre : *La juridiction de l'Église sur la cité*, et l'on confrontera utilement les conclusions des deux auteurs : conclusions qui s'accordent d'autant mieux que M. Journet avait étudié, lui aussi, les idées de Vitoria sur les Indiens d'Amérique et sur l'obligation, pour les Espagnols, de sauvegarder tous les droits naturels des indigènes.

Le rôle propre du pouvoir spirituel se trouve aussi mis en lumière dans un chapitre sur la Papauté et la colonisation. Nous demandons à l'auteur la permission de lui signaler ici, sur un point de détail, une obscurité dont il n'est d'ailleurs pas responsable. Il s'agit du rôle de Calixte III dans les problèmes coloniaux (p. 73). On croirait au premier abord (et c'est l'impression que peut laisser le texte, peu clair, de l'*His-*

oire des Papes de Pastor, à laquelle se réfère M. Folliet) que e pontife a mis d'accord, par une sentence arbitrale, les Espagnols et les Portugais engagés dans un conflit. En réalité, il semble que Calixte III (qui régna de 1455 à 1458) n'ait pas eu à intervenir dans une querelle de ce genre, mais qu'il it simplement garanti au Portugal certains droits sur la ôte africaine. Plus tard seulement, l'Espagne intervient en ette affaire, et reconnaît en 1479, par le traité d'Alcacevas, es droits du Portugal. A la fin du XV^e^ siècle, la découverte le nouvelles terres remet tout en question, et alors éclate la ivalité coloniale des deux pays. Il y a donc bien eu interven- ion de Calixte III, mais il ne s'agissait pas d'un arbitrage.

Nous sommes du reste entièrement d'accord avec M. Folliet ur l'importance du rôle de la papauté, surtout au temps 'Alexandre VI. Chacun connaît la décision pontificale de 1493 t le fameux partage du monde nouveau entre Espagne et ortugal. La portée réelle de ces interventions pontificales st d'ailleurs très heureusement définie par M. Folliet, qui ouligne, à propos de l'acte d'Alexandre VI, que « la donation rée un titre à l'égard des autres princes européens, non des opulations américaines » (p. 75). On ne saurait mieux dire ue la nécessité demeurait entière, de justifier l'entreprise oloniale elle-même par des raisons valables.

***

Ces raisons, beaucoup crurent les trouver au cours des emps modernes, et les gouvernements colonisateurs ont coute avec complaisance les théoriciens qui justifiaient, avec n généreux luxe d'arguments, leurs initiatives et leurs mbitions. Toute la seconde partie du livre de M. Folliet est onsacrée à dépister et à discuter les « titres faussement allégués pour fonder le droit de colonisation ». La tâche était ourde, l'auteur s'en est acquitté avec un plein succès. Il a ritiqué avec précision les théories qui fondent le droit de oloniser sur la force. C'est ensuite une véritable *monogra*hie sur les doctrines de la « race »; et l'on sait qu'il n'est as inutile d'étudier et de critiquer Gobineau et H. S. Chamberlain, dont l'influence ne se retrouve pas seulement chez es hommes politiques exaltés, mais aussi dans les écrits les lus sérieux de certains historiens allemands, par ailleurs

excellents. M. Folliet a bien montré, du reste, comment l'imprécision même du critère « racique » oblige ses plus ardents protagonistes à en chercher d'autres, sans toujours en avoir conscience; il se produit un véritable glissement, de la race à la nation, et de la nation à l'État, et c'est en définitive la doctrine de la souveraineté absolue de l'État qui se substitue parfois aux autres motifs invoqués en faveur de la domination coloniale.

Cette critique des théories qui ont perverti la vie politique des temps modernes se termine par une excellente analyse de l'impérialisme sous ses diverses formes. Les origines de l'impérialisme économique, en particulier, sont décrites avec autant de précision que les inextricables embarras auxquels se condamnent les États qui l'ont pratiqué. On lira avec le plus grand intérêt les pp. 187-191, où M. Folliet expose comment le nationalisme économique conduit d'abord au protectionnisme, ensuite à l'expansion commerciale intense, et par là même à la recherche d'empires coloniaux. Protectionnisme et impérialisme ne se contredisent pas, mais apparaissent comme deux étapes successives d'une même évolution. Il arrive d'ailleurs que l'évolution soit très rapide : on pourrait rappeler ici l'histoire des États-Unis à la fin du XIX^e^ siècle, et la lutte acharnée des impérialistes comme Blaine, qui songeaient déjà à une nouvelle politique, contre les tarifs Mac Kinley, terme de l'étape précédente.

L'exemple de l'impérialisme américain serait fait pour nous laisser sceptiques sur les raisons profondes des entreprises coloniales. Mais le livre de M. Folliet ne se termine pas sur cette critique impitoyable des mauvaises raisons du colonialisme. Une troisième partie nous expose « les titres véritables au droit de colonisation ».

Cette partie positive de l'ouvrage était sans aucun doute la plus délicate. Et la sévérité de M. Folliet pour beaucoup d'arguments contestables pouvait laisser croire d'abord qu'il renonçait à sauver l'idée même de colonisation. Il ne s'agit, en réalité, que de la préserver de tout alliage impur. Et sans doute il reste difficile de justifier entièrement, dans leurs origines même, beaucoup d'établissements coloniaux dont bénéficient aujourd'hui les peuples européens : trop souvent l'argument tout négatif de la prescription est le meilleur que l'on puisse alléguer pour conserver ces colonies. Mais nous

sommes en face d'une situation de fait que nous n'avons pas le droit de bouleverser et qu'il nous appartient d'améliorer. Il importe donc d'avoir une notion exacte des droits et des devoirs réciproques des peuples colonisateurs et des peuples colonisés. A ces définitions indispensables, l'auteur a apporté le même soin qu'à la discussion préalable des théories écartées par lui. Nous ne saurions trop le louer d'avoir tenté de construire une doctrine coloniale avec une prudence mesurée et nuancée qui n'exclut pas une ardente conviction. Riche en précisions juridiques qui permettent de discuter sur un terrain solide, cette troisième partie se termine par un très beau chapitre sur « l'action civilisatrice », où le rôle des peuples colonisateurs apparaît dans ses vraies limites, mais aussi avec sa vraie grandeur.

Ce beau travail éclairera utilement beaucoup de ceux qui n'ont pas encore trouvé le livre qu'ils cherchaient pour s'initier au problème juridique et moral de la colonisation. Il rendra aussi de grands services aux lecteurs déjà familiers avec la question, qui trouveront là une véritable « somme » des difficultés qui les préoccupent. En remerciant M. Folliet de nous livrer ainsi les résultats de ses patientes recherches et de ses réflexions, nous regrettons que de tels livres soient encore si rares.

François Henry.

La Poméranie polonaise

C'est le titre d'un gros ouvrage in-8° de XVI-462 pages avec 40 cartes dont 5 en couleurs et 40 illustrations hors texte que M. Casimir Smogorzewski consacre à l'étude sous tous ses aspects de l'actuel et angoissant problème du « corridor » de Dantzig (1).

(1) Casimir Smogorzewski, *La Poméranie polonaise* (Paris, Gebethner et Wolff, 1932).

M. Casimir Smogorzewski est non seulement un journaliste de grand talent, mais un écrivain qui manie la langue française avec une rare élégance. Il est clair, il est précis, et les arguments qu'il réunit en faisceau serré entraînent la conviction du lecteur sur les sujets d'histoire ou de politique qu'il aborde avec autorité et bonheur. L'étude notamment qu'il a faite en 1927 de la « Pologne restaurée » a retenu l'attention de tous ceux qui, en France, s'intéressent à l'État polonais ressuscité à la suite de la guerre mondiale et considéré comme un des remparts de la civilisation chrétienne à l'est de l'Europe.

Son nouvel ouvrage développe avec force toutes les raisons qui militent impérieusement, à l'encontre des prétentions allemandes, en faveur du maintien à la Pologne de la province maritime : le « Pomorze », que le traité de Versailles lui a restituée et qui lui assure la liberté des communications avec la mer.

En douze points, l'auteur y étudie, avec méthode et documents en mains, le problème sous toutes ses faces.

Il en résulte incontestablement que la Poméranie polonaise ou « Pomorze » est un territoire spécifiquement polonais.

Depuis un millier d'années, cette province, grande comme la moitié de la Belgique, n'a été que deux fois — de 1348 à 1354 lors de la conquête de l'ordre teutonique, et de 1772 à 1920 par suite du partage de la Pologne entre la Prusse, la Russie et l'Autriche — sous le pouvoir de l'étranger.

Bien plus, de tout temps, la presque totalité de la population (90 o/o) a été polonaise et, au traité de Versailles, toutes les parties de majorité allemande en ont été détachées et données à l'Allemagne. Autre preuve du caractère polonais de ces districts : même sous la domination prussienne, ils n'ont cessé jusqu'à la guerre d'envoyer au Reichstag des députés protestataires.

A l'objection faite parfois que les habitants de la Poméranie ne sont pas polonais mais Kachoubes ou Mazoures, M. Smogorzewski répond que la nationalité Kachoube n'existe pas, qu'elle n'est qu'une variété de la race polonaise, et, comme le disait un poète du pays; qu'il n'y a,

Pas de Kachoubes sans la Pologne,
Pas de Pologne sans les Kachoubes.

Depuis 1918, du reste, le nombre des Allemands a diminué

e moitié, tandis que celui des Polonais s'est accru notable-ent. Ajoutons que les deux villes principales : Torún et rudziadz, sont essentiellement polonaises.

M. C. Smogorzewski établit ainsi que, par son caractère his-rique et par la volonté de ses habitants, la Poméranie est en polonaise; mais ce n'est pas tout. La Poméranie est écessaire à la vie de la Pologne. Seule, elle peut lui assurer n accès « libre et sûr » à la mer : *libre*, parce qu'elle lui per-et de rétablir son commerce sans mainmise étrangère; *sûr*, rce qu'elle est une garantie de son indépendance vis-à-vis l'Allemagne. Wilson ne l'avait-il pas compris, quand, dans n XIII^e^ point, il demandait pour la Pologne au traité de ersailles la possession de la Poméranie? D'ailleurs, les faits ennent prouver cette affirmation. Depuis 1919, grâce à son cès à la mer, la Pologne a vu son trafic augmenter : la oduction du coke a doublé, celle de la houille et des pétro-s s'est accrue considérablement, les échanges de la Pologne ec l'étranger sont passés de 2 millions et demi à près de millions de 1922 à 1929.

Sur les 104 kilomètres de littoral dont elle dispose ainsi, ux ports concentrent l'activité du pays : Dantzig qui a uadruplé son commerce (2.112.101 tonnes en 1913, 8.330.105 1931), et Gdynia qui, en 1919 petit village de pêcheurs, mpte aujourd'hui plus de 30.000 habitants avec un trafic 5.000.000 de tonnes.

N'est-ce pas assez pour démontrer l'importance vitale pour Pologne d'un accès à la mer, seul moyen qu'elle possédât ur ne pas succomber dans la lutte économique que l'Alle-agne lui imposait et pour se consolider par ses propres rces? Il suffit, d'ailleurs, pour s'en rendre compte, de son-r que les échanges de la Pologne se faisaient, avant la uerre, d'ouest en est; que, depuis sa « restauration », les mmunications avec l'ouest et avec l'est sont devenues esque impraticables et que le pays a dû réorganiser ses hanges sur un plan nord-sud, ce qui lui eût été impossible ns la Poméranie. « Si la Pologne », proclame l'auteur, « a réparer ses biens dévastés, c'est incontestablement grâce son accès à la mer, libre et sûr parce qu'il est territorial ».

Mais, dira-t-on, le « corridor polonais » sépare l'Allemagne la Prusse-Orientale, et c'est léser les droits de l'Allemagne ie de couper ainsi son territoire. Seulement, il ne faut pas

oublier que la Prusse-Orientale est, depuis le XIII[e] siècle, une « colonie » allemande. Sa continuité territoriale avec ce pays n'a pu être constituée que par la disparition de la Pologne indépendante. Puisque la Prusse-Orientale est une colonie, qu'y a-t-il d'étrange à ce que, comme toutes les colonies, elle soit séparée de la Mère-Patrie? D'ailleurs, l'Allemagne n'a pas à souffrir de cette situation, des lignes de chemins de fer la relient à sa colonie d'une manière singulièrement facile et le « corridor » ne gêne en rien leurs échanges. Comme le déclare H. W. V. Temperley : « ce pays était dans l'histoire et il est toujours une colonie germanique séparée par le territoire polonais du reste de l'Allemagne ».

Après avoir développé, en des pages appuyées de cartes nombreuses et de statistiques solides, les douze thèses qu'il formule, M. Smogorzewski conclut en déclarant l'impossibilité qu'il y aurait d'enlever la Poméranie à la Pologne. Cette dernière a pour elle le droit et la justice, la réalité politique s'oppose à toute modification. Rien n'est au préjudice de l'Allemagne et la rectification de la frontière rencontrerait l'opposition de la Pologne entière, soucieuse de conserver, avec la Poméranie, la garantie de son indépendance.

Y aurait-il lieu, néanmoins, de procéder, dans l'intérêt supérieur de la paix du monde, à certains aménagements du « couloir de Dantzig » maintenu à la Pologne, et des modifications seraient-elles possibles? L'auteur ne suppose même pas que la question puisse se poser, car il est profondément convaincu, et la Pologne avec lui, « que les frontières actuelles de Pomorze assurant à la Pologne un minimum de justice forment une garantie irremplaçable de son indépendance réelle et il repousserait toute proposition de marchandage à ce sujet ».

J. M. V.

Une assemblée de la Ligue nationale-socialiste des Instituteurs à Berlin

Il y aurait beaucoup à dire sur la transformation de l'enseignement officiel en Allemagne depuis l'avènement au pouvoir du Chancelier Hitler. Il s'agit, en fait, d'une modification radicale des programmes et des méthodes. Pour le moment, le Gouvernement s'applique surtout à « l'épuration » du corps enseignant (1). Au début du mois de mai, dans le seul groupement universitaire de Berlin, plus de 125 directeurs d'écoles, 23 inspecteurs d'académie, deux inspecteurs supérieurs et un nombre considérable d'instituteurs avaient été congédiés (2) par le Dr. Meinshausen, commissaire d'État. Les autres se virent moralement obligés de se faire inscrire dans les Ligues nationales-socialistes de Professeurs ou d'instituteurs. Nous avons voulu assister à une des réunions de ces ligues pour nous rendre compte de l'atmosphère qui y régnait. Les simples notes ci-dessous en révéleront, peut-être, quelque chose.

Assemblée mensuelle de la Ligue nat.-soc. d'instituteurs (*N.S.L.B.*) *du District Tiergarten. 2, tenue le vendredi 20 mai, dans la salle Hohenzollern à Berlin.*

Le Directeur de la Ligue, Dr. von Knobloch, ouvre la séance par une allocution adressée plus particulièrement aux nouveaux membres, afin de leur faire entendre ce que la Ligue exige d'eux.

Il souligne d'abord la nécessité de soutenir financièrement l'association. La cotisation mensuelle est de 1 mk. 50 (9 fr.). Ceux qui se sont fait inscrire avant le 10 mai payeront un

(1) « Ce qui est le plus important, c'est l'esprit dans lequel l'enseignement est donné. Le devoir de l'école est d'élever l'enfant pour le nationalisme et le socialisme... Pour atteindre ce but, il fallait, après la prise du pouvoir par l'Allemagne nationale, vérifier si le corps enseignant donnait toute garantie au point de vue d'un enseignement conforme à l'esprit nouveau. » Dr Meinshausen, Commissaire d'État, Conf. donnée à Berlin, le 5 mai, sur « Les Écoles de Berlin et la Révolution nationale ».

(2) Chiffres extraits de la Conf. du Dr Meinshausen.

droit d'entrée de 5 mk (30 fr.), les autres devront recueillir 15 mk. pour la caisse des fonds de combat. Ceux qui ne pourraient pas les recueillir auraient à les verser eux-mêmes. Le 30 mai, la liste des inscriptions sera close (1).

Tous les membres de la Ligue sont tenus de s'abonner à l'un des journaux nazi. Il leur est interdit de recevoir d'ici un an des périodiques indépendants (2).

« Nous ne violentons personne, nous laissons à chacun la liberté. Cependant, on doit savoir que celui qui n'est pas avec nous est contre nous, et nous montrerons où cela mène d'être contre nous. »

« Ce n'est plus la Démocratie qui règne, mais le *Führertum.* » (A ce moment quelques chuchotements s'étant fait entendre :) « Personne n'a à chevroter (*zu meckern*), s'écrie le Dr. von Knobloch, celui qui désire quelque chose n'a qu'à se faire connaître au Directeur qui lui donnera une juste réponse. »

« Que tous se mettent au travail. Le troisième Reich n'existe pas encore, il nous faut combattre pour son avènement. Il ne suffit pas de faire une révolution nationale, il faut que la Révolution soit effectivement une révolution nationale-*socialiste.* »

La parole est alors donnée au Dr. von Leers pour exposer : « *La Weltanschauung du National-socialisme.* » Le conférencier allait parler pendant près de deux heures. Nous ne songeons pas à résumer ici son exposé, nous n'en retiendrons que quelques éléments plus significatifs.

Dans l'enseignement nouveau, la place principale doit être accordée à l'histoire, et, bien entendu, à l'histoire allemande telle qu'elle apparaît à la lumière des principes nationaux-socialistes.

Il faut absolument dégager l'enseignement de toute fausse neutralité vis-à-vis du problème de la race : « Juifs et criminels sont tout un, et cela pas seulement aujourd'hui, mais

(1) Il va de soi que beaucoup de nouveaux membres ne partagent pas les doctrines nat.-socialistes. Il leur est d'autant plus désagréable d'avoir à verser ces cotisations qui viennent s'ajouter aux innombrables collectes faites, à tout propos, par le parti et auxquelles ils sont moralement obligés de souscrire *nommément.*

(2) Faut-il faire remarquer qu'avant un an la presse indépendante n'existera plus ou sera tout à fait inoffensive.

depuis toujours. « Iahvé et ses criminels » est un titre tout indiqué pour l'Ancien Testament. Le roi Pharaon est un héros, lui, qui a tenté d'exterminer la race juive. »

Les membres de la Ligue, conformément à l'esprit nazi, doivent, avant tout, poursuivre un double but : Premièrement, constituer un grand empire allemand, qui, comme au Moyen-Age, s'étende de Riga à Nancy et de Goeteborg aux Alpes. Deuxièmement, sauvegarder, à tout prix, la pureté de la race. C'est une sottise de parler de chrétiens et de non-chrétiens. Peu importe ce qu'un Allemand croit, son sang fait de lui un surhomme, et peu importe ce qu'un Juif croit, son sang fait de lui un homme inférieur, un parasite.

Les Juifs avaient la prétention de venir à bout du peuple allemand comme autrefois des peuples grecs et romains. C'est pourquoi le Führer fait preuve d'une incroyable bonté en laissant en fonction les israélites qui ont combattu pendant la guerre. Le gouvernement de 1914 est impardonnable d'avoir fait entrer ces étrangers dans les cadres de l'armée.

Il faut que la race allemande se multiplie, pour cela, il faut favoriser les mariages précoces, les familles nombreuses et combattre les doctrines anticonceptuelles dans toutes leurs manifestations : conversations, images, théâtre, etc.

Mais encore faut-il que cette révolution nationale manifeste son caractère socialiste. Le conférencier attaque ici le parti Hugenberg, les nationalistes allemands. Il réclame une transformation de l'ordre économique et d'abord la suppression du prêt à intérêt. Si l'Église, au moyen-âge, l'a combattu, c'est tout simplement sous l'influence du Droit germanique qui l'a toujours condamné.

Le Dr. von Leers revendique pour la femme des droits égaux à ceux de l'homme. La femme ne doit pas être considérée comme une fille d'Ève, mais comme une fille de la Lumière, suivant les traditions nordiques. A ces traditions, il importe de rester fidèles. C'est une folie de prétendre que la civilisation vient de l'Orient, il y avait dans le Nord une haute culture que les parasites romains-juifs n'ont pu qu'amoindrir.

Le conférencier, qui prudemment évite une critique directe de l'Église catholique et du Centre, se contente de ridiculiser en passant « les bonzes du Centre ».

La conférence se termine par un appel à tous les membres, les sommant de donner tout l'enseignement dans un esprit national-socialiste.

Il ne faut pas craindre de dire toute la vérité. Pourquoi, par exemple, ne pas appeler de son vrai nom : « Boucher des Germains », celui qu'on a appelé Charles le Grand (Charlemagne) ? On ne saurait trop faire pour développer chez l'enfant la conscience de la race. Dès l'école, il doit avoir compris que le crime le plus grave est de souiller le sang arien par une union avec des gens de couleur ou des juifs. « Nous ne sommes pas encore de vrais nationaux-socialistes 100 %, sauf Hitler lui-même, mais nos enfants pourront l'être plus que nous et réaliser le clair et lumineux peuple nordique. »

*
* *

Des millions d'enfants sont élevés dans ce culte excessif et déraisonnable de la Race et du Sang. Cela ne peut pas ne pas mener au culte de la force, à l'exaltation du soldat, et finalement à d'inévitables conflits internationaux. Ces considérations nous semblent confirmées par les déclarations du Dr. Bauemlers, le nouvel Ordinarius de pédagogie politique à Berlin. Au cours d'une Conférence donnée à l'Université, le 12 mai, devant un immense auditoire d'étudiants, il disait : « Presque à l'heure même où naissait l'Université de Berlin, le service militaire était rendu obligatoire pour tous. Le nouveau système universitaire et le nouveau système militaire auraient dû s'appuyer sur des principes communs d'éducation. Cela ne s'est pas fait. »

« L'homme théoricien que formait l'Université ne connaissait rien de cette terre et du rude labeur quotidien... Aussi longtemps que l'homme cultivé, c'est-à-dire l'homme théoricien, fut estimé comme réalisant la plus haute valeur, le soldat devait être considéré comme non-cultivé, dépourvu de spiritualité. L'esprit propre au soldat, le « soldatentum » n'était pas reconnu comme une forme de vie. Il est nécessaire de faire disparaître la fausse opposition entre les universitaires et les officiers, les hommes cultivés et les soldats. »

Le parti national-socialiste, comme les disciples de Lénine, n'admet pas une éducation qui ne met pas l'homme tout entier au service de l'objectif poursuivi et qui fait de lui un intellectuel sans en faire un militant préparé aux rudes combats où la force physique, pour une large part, décide de la victoire.

J. Lichtstrahl.

Allemagne et Autriche

La Schönere Zukunft *est, on le sait, un des revues catholiques de langue allemande les plus répandues. Éditée en Autriche, elle est très lue en Allemagne, en particulier en Bavière. Elle ne pouvait donc pas sembler ignorer le conflit qui sépare à l'heure actuelle les deux nations. Dans le numéro du 18 juin nous trouvons un article important sur cette question : il est du Directeur lui-même, le Docteur Eberle, de Vienne. Nous en donnons quelques extraits intéressants parce qu'ils envisagent la question sous l'angle philosophique et religieux.*

AIDONS A TERMINER CETTE QUERELLE FRATERNELLE

(au sujet du conflit Allemagne-Autriche)

Entre l'Allemagne et l'Autriche se produit aujourd'hui une grave tension qui se traduit par des entraves apportées au trafic ferroviaire entre les deux pays. Les Allemands qui veulent venir en Autriche doivent payer un droit de visa de mille marks; les Autrichiens qui désirent se rendre en Allemagne n'ont, il est vrai, qu'à verser cinq schillings, mais, dans les cas non urgents, le visa est refusé. Cet état de tension, cause de douleur pour les amis de nos patries, et, donc, de joie pour nos ennemis, doit disparaître le plus tôt possible. L'histoire et la nature nous montrent que ces deux peuples-frères sont faits pour s'aimer et collaborer. Le devoir de tout vrai patriote en Allemagne comme en Autriche est de travailler à rétablir le plus promptement possible cette harmonie. Mais le succès d'une telle tentative suppose une parfaite connaissance des faits et des jugements portés de part et d'autre sur eux. Seule, cette connaissance peut assurer une vue objective de la situation, et par conséquent c'est là qu'est le vrai chemin et le vrai moyen vers une politique de réconciliation. Nous cherchons donc dans le dialogue ci-dessous entre un Allemand et un Autrichien à fixer aussi objec-

tivement que possible les thèses principales et les manières de voir des cercles politiques dirigeants des deux peuples.

... L'Autrichien. — ... les nationaux-socialistes autrichiens n'ont en tête que l'idéal de la Germanie des Hohenzollern ou de Hitler et ne donnent de la valeur qu'à cet idéal. Frédéric, Scharnhorst, Gneisenau, Bismarck, ont pour eux une telle grandeur que les héros spécifiques de l'histoire autrichienne, les grands empereurs de la famille des Habsbourg et leurs paladins : don Juan d'Autriche, le prince Eugène, l'archiduc Charles, Metternich, Schwarzemberg, Lueger, etc., sont complètement effacés. Dans les journaux du national-socialisme autrichien, les affaires du Reich jouent un bien plus grand rôle que les questions et les tâches propres à l'Autriche. Il faut aussi tenir un grand compte de la situation confessionnelle. L'Autriche est un pays catholique dans la proportion de 85 % et sa population attend à bon droit, en première ligne, des chefs politiques enracinés dans la tradition politique du pays et entretenant de bonnes relations avec la hiérarchie ecclésiastique. Par contre, l'inspecteur régional du national-socialisme autrichien est un protestant du nord de l'Allemagne. Les autres *führer* ne se sont pas distingués dans un sens nettement catholique. En revanche, il ne manque pas dans le camp national-socialiste autrichien d'hommes aux conceptions philosophiques bariolées, de ceux qu'on appelle libertaires ou libéraux, du genre du mouvement « Los-von-Rom », tels que les représentaient autrefois en Autriche les Schönerer et les Wolf.

L'Allemand. — Se placer au point de vue particulariste et confessionnel n'est pas de mise en des temps qui poussent à la collaboration de toutes les cultures allemandes et à une entente fraternelle. Pourquoi résister à une mise au même pas, évolution qu'impose le cours du temps ? D'un côté, en Allemagne, il va de soi que les catholiques prennent place dans le nouveau régime, et plus d'un catholique éminent est entré sans ambages dans le parti national-socialiste. Alors pourquoi vouloir, d'un autre côté, en Autriche, ce tour de faveur ? Pourquoi mettre toujours en avant cette souveraineté d'un pays, qui n'a été acquise que par des traités de paix sans fondement moral ? Précisément maintenant, Eschwei-

er, le théologien catholique de Braunsberg, vient de faire paraître dans la revue *Deutsches Volkstum* un article où il dit : « Sous la pression de Versailles, la volonté du peuple allemand de devenir enfin une nationalité politiquement unie, par dessus toutes les frontières tracées par les différences de tribus ou d'histoire, est devenue forte et inébranlable. Pour réparer Versailles, pour maintenir l'empire, il faut que la plus terrible paix dont l'Allemagne ait jamais été l'objet, à savoir le traité de Westphalie de 1648, soit détruit jusqu'en ses dernières conséquences de politique intérieure. Les derniers vestiges anémiés du « Cujus regio, ejus religio » sont maintenant les partis confessionnels parlementaires ou gouvernementaux. Ils disparaissent maintenant. »

L'Autrichien. — La grande nation allemande est aussi présente à nos yeux et avec elle la nécessité d'une collaboration au-dessus des frontières confessionnelles. Mais les groupements actuels des forces ne nous apportent pas la preuve que toutes les affaires soient théoriquement éclaircies et définitivement décidées. Il n'est pas établi que l'idée de la grande Allemagne telle que l'Autriche la comprend doive capituler devant celle qu'on cultive à Berlin. Ce qui est à la mode aujourd'hui à Berlin, c'est l'état national des Hohenzollern, les tendances prussiennes et l'organisation centraliste dont le but principal est l'incorporation de l'Autriche. A cela s'oppose le développement de la véritable idée du Reich, à savoir, d'une Europe centrale fédérée et d'une société des nations du Danube et du Rhin, unie par les liens de l'amitié. Pour la réussite de ces projets, le génie et la spiritualité de l'Autriche sont au moins aussi importants que la force prussienne. Comme le dit le professeur Eibl : « La Prusse offre plutôt le caractère de contraction et de limitation ; l'Autriche, celui d'élargissement et d'élan. Le caractère prussien tire son origine de l'ordre des chevaliers teutoniques ; en Autriche, le poète chevalier est resté bien vivant. Mais la vie nationale a besoin des deux. » Dans l'intérêt direct de l'union de la Germanie, il est avant tout nécessaire de fonder le maintien de la Germanité de l'Autriche sur la base de son caractère indépendant propre. Et ceci est aussi une exigence de la politique actuelle des grandes puissances, comprises en un sens raisonnable, et non dans une politique de tout ou rien. Aux vertus chrétiennes n'appartiennent pas seulement le

courage et la bravoure, mais aussi la prudence et la mesure. Mais il y a encore plus important : si la principale force de renaissance du peuple allemand d'aujourd'hui et de demain est dans le christianisme positif; alors, c'est bien une race catholique allemande qui a tout motif, comme représentante d'un christianisme plein et intégral, d'insuffler le plus possible l'esprit nettement catholique-allemand dans la politique de l'Allemagne et du centre de l'Europe.

La Prusse est de nouveau aujourd'hui fière de son histoire. Ce qui est bien pour la Prusse doit être raisonnable pour l'Autriche. Or, l'Autriche est, historiquement, la race qui, depuis bientôt six cents ans, a été, par le Saint-Empire romain-germanique, dévouée à la défense de l'Église catholique, comme son soutien le plus solide. L'Autriche est le pays de la contre-Réforme, du développement de la culture catholique du XVIII[e] siècle, la patrie par excellence du romantisme catholique. L'Autrichien se renierait soi-même s'il ne considérait pas sa tradition comme une source d'obligations pour le présent. De là vient que l'Autriche a bien fait de considérer, en premier lieu, dans son territoire propre la politique du catholicisme comme en dépendance de son esprit catholique.

En résumé, l'essentiel est que, aussi bien en Allemagne qu'en Autriche, le vrai travail de renaissance se fasse. Mais pour cela il n'est pas nécessaire qu'il s'effectue dans le Sud selon les mêmes règles et avec les mêmes méthodes que dans le Nord. Au contraire, il pourrait être directement conforme à la richesse des idées et des possibilités d'organisation allemande de chercher à le faire d'autre manière en Autriche qu'en Allemagne. Que les Allemands aient pu obtenir sous le signe de la croix gammée tout ce qu'ils s'efforçaient d'avoir, soit ! Mais qu'on laisse les Autrichiens chercher à se renouveler exclusivement sous le signe de la croix du Christ. S'il paraît convenable à la minorité catholique allemande de se soumettre et de s'incorporer au mouvement national-socialiste d'une majorité entraînée par des milieux protestants, les nationaux-socialistes peuvent, en Autriche, se soumettre et s'incorporer à ce gouvernement catholique des marches de l'Est, qui est le mieux conforme au pourcentage de la population catholique de ce pays. L'essentiel demeure le travail de rénovation, et non pas l'identité de méthode et de tactique. Il est conforme à l'esprit allemand et à la tra-

ition allemande de tenir compte de l'individualité, du caractère, de la culture propre des races : l'uniformité, l'imitation servile sont anti-allemandes.

L'Allemand. — Voulez-vous nier le caractère franchement chrétien du mouvement de rénovation en Allemagne ? Hitler n'a-t-il pas engagé sa parole au sujet de la liberté des Églises ? N'a-t-il pas souligné la nécessité de l'éducation chrétienne ? Ce qui sous les anciens gouvernements, — avec la responsabilité des partis soi-disant catholiques, — était possible en Allemagne, en fait d'athéisme, de pornographie, de tromperie, de désagrégation en littérature et en art, tout cela est fini maintenant. Le Juif, « le grand ferment de décomposition », est enchaîné. On a brisé l'échine au marxisme et au communisme, qui se sont si souvent livrés à la propagande de la Libre-Pensée; on a chassé des Universités les porte-parole du libéralisme. Dans les livres, le théâtre, la radio, la vieille tradition chrétienne reprend la parole. Devant ce caractère de l'ensemble, devant un tel accord sur les principes fondamentaux, les réserves et les mesquineries particularistes de l'Autriche devraient s'évanouir. Pourquoi marcher divisés intellectuellement et moralement, alors que sous le signe de l'union des forces, en marchant d'un même pas, on peut obtenir infiniment davantage ?

L'Autrichien. — Ce qui est bon et durable ne s'obtient pas et ne gagne pas de vitesse par la violence. Il doit être et croître organiquement. Mais un organisme est la multiplicité dans l'unité. Il nous semble donc, en définitive, — et ceci est tout à fait en dehors des questions de tradition et de devoirs spécifiques de l'Autriche, comme des dictats politiques actuels des grandes puissances — il nous semble que beaucoup de causes sont à éclaircir, précisément au point de vue des conceptions philosophiques de l'Autriche, avant de pouvoir marcher à la cadence du même pas. Nous, catholiques, nous avons une position officielle beaucoup plus forte que nos frères en religion d'Allemagne. Peut-être sommes-nous à cause de cela plus exigeants et, en bien des choses, plus critiques. Nous nous réjouissons de l'appréciation de Hitler sur l'Église catholique, mais beaucoup de ses partisans paraissent ne pas la considérer autrement que comme une Église de sacristie ! Les œuvres d'avant-garde de l'Église :

Associations catholiques, organisations politiques catholiques, journaux et instituts catholiques, qui rendent possible l'action de l'Église au-delà des murs de ses bâtiments et lui permettent de pénétrer jusque dans la vie officielle, leur paraissent superflues et, par conséquent, vouées à la destruction.

En ce qui concerne le principe de la nécessité d'un chef, nous l'affirmons aussi, mais un dévouement sans arrière-pensée ne nous paraît possible qu'à l'égard d'une direction qui se soumette elle-même pleinement et absolument à la loi naturelle et à la loi divine. Les conceptions de Hegel qui voit dans l'État « le Dieu présent », les revendications totalitaires de l'État dans les domaines de la culture et de l'enseignement, les théories comme : « la force crée aussi le droit », sont inadmissibles pour nous. Aussi longtemps que de telles doctrines seront proclamées à haute voix par certains interprètes officiels du nouveau mouvement de l'Allemagne, nous aurons toujours des réserves à faire et des refus à opposer. Nous sommes profondément reconnaissants, au reste, pour la profession de foi chrétienne. Le travail de christianisation du peuple allemand est aujourd'hui la chose principale. Elle est le travail national le plus précieux. Le meilleur « national » n'est pas celui qui crie le plus haut « victoire », ce n'est pas celui qui use le mieux de la force dans les manifestations et les paroles, mais c'est celui qui travaille le mieux à la rénovation des forces morales religieuses. Ce n'est pas le meilleur « national », celui qui, dans ces jours de faiblesse du peuple allemand, ne songe qu'à la force, mais celui qui s'efforce le mieux à répandre dans le monde les idées du droit éternel et de la vraie morale.

C'est le christianisme qui est le pont entre les deux groupes frères du peuple allemand. A côté de cette communauté des peuples, la question de savoir s'ils font un ou deux états est secondaire. Mais le plus fort appui de cette communauté des peuples est un renouveau de vie chrétienne. C'est sous son signe que les antagonismes restant entre les deux races seront supprimés, sous son signe que le véritable Saint-Empire allemand sera un jour fondé.

L'Allemand et l'Autrichien voient aujourd'hui de façon différente certains devoirs de l'heure présente. Mais au fond,

en dernière analyse, ils veulent la même chose. C'est pour-
oi il doit être possible de restaurer la paix entre eux et
mitié. La race allemande ne peut combattre avec l'énergie
écessaire pour le désarmement du monde si elle ne tra-
aille pas le plus vigoureusement possible à la paix de l'uni-
ers, et elle ne peut pas combattre le plus vigoureusement
ossible pour la paix de l'univers si la paix n'est pas établie
i plus tôt entre les deux états frères allemands. Que Dieu
iscite des hommes éclairés qui comprennent qu'il faut
éer cette paix !

A TRAVERS LES REVUES

Révolution sociale ou conversion spirituelle

Rien n'est plus à la mode que ces étiquettes. Les jeunes s'en affublent avec délices Les moins jeunes sourient. Les vieux grognent. Et nous, nous cherchons à comprendre, voire même à exprimer le fondement doctrinal inconscient souvent et toujours sous-jacent à ces juvéniles tentatives.

M. Maurice Blondel n'a pas non plus dédaigné d'appliquer à l'étude de ces symptômes ultra-contemporaines l'acuité de son regard philosophique. Il nous livre ses réflexions dans un article de **Politique** de juin.

Que d'esprits oscillent ainsi d'un mysticisme amorphe vers un matérialisme brutal : désir trouble mêlé d'exigences alimentaires et voluptueuses et de générosités juvéniles!

Il est bien dur pour cette jeunesse qu'il nous montre

ignorante souvent de la complexité accrue des problèmes qu'impose la vie moderne, dépourvue encore de compétence technique ou même de toute habitude d'un labeur précis et cohérent.

Il est bien injuste aussi pour Aristote, si injuste qu'il prend la peine de s'en défendre.

Mais il a aussi des pages excellentes, où il expose comment il y a, dans la vie des sociétés,

un glissement alterné, une fusion entre un individualisme égocentrique et les thèses sociologiques et socialistes... Deux conceptions symétriques de la liberté : l'une qui la fait consister dans l'immédiate satisfaction des désirs individuels; l'autre qui assujettit ces désirs à l'œuvre collective pour permettre les réussites qui semblent donner à l'humanité la maîtrise des forces physiques. Or, ces deux conceptions, également fausses, procèdent de la même origine...

Quelle doit donc être l'attitude vraie? Celle-ci :

L'interdépendance des êtres est telle que le développement de la liberté et la sauvegarde des intérêts, tant matériels et sociaux que politiques et spirituels, sont liés à une coopération effective; sans cette entr'aide, chacun perd infiniment plus qu'il n'a à donner et même nul ne peut devenir ce qu'il doit être pleinement.

Tout cela n'est peut-être pas d'une extrême nouveauté. Mais il faut sans cesse le rappeler parce que, comme le note Blondel,

il faut vivre ces choses en les comprenant et en les pratiquant d'après leur principe même et leur foi véritable.

Memento des Revues

Cahiers du bolchevisme, juillet. — *Trois années de crise en France.*

Numéro spécial fort intéressant.

C'est le premier essai entrepris en France de donner un tableau d'ensemble de la crise sous l'angle non pas des intérêts de la bourgeoisie, mais au point de vue du prolétariat révolutionnaire.

Inutile de dire toute la partialité que révèlent ces exposés. Il n'est pas moins vrai que, suivant le dessein de ses auteurs,

ce numéro possède une valeur très grande pour les militants ouvriers aussi bien au point de vue de documentation qu'au point de vue des armes théoriques qu'il fournit aux camarades.

Il ne serait pas inutile que les militants sociaux chrétiens connussent à l'avance les armes ici fournies.

Signalons dans ce même numéro une très belle photographie de la célèbre communiste qui vient de mourir : Clara Zetkin.

Monde, 24 juin. — A. Habara, *Une nouvelle organisation de la radio européenne.*

La documentation catholique, 17 juin. — *Tendances sociales des catholiques en Allemagne* (d'après Paul Jostock,

« der deutsche Katholizismus und die Ueberwindung des Kapitalismus »).

Revue des Deux Mondes, 15 juin. — Robert d'Harcourt, *Dictature hitlérienne et catholiques d'Allemagne.* — Yvonne Pagniez, *Le retour de la mère au foyer.*

Le Correspondant, 10 juillet. — Robert d'Harcourt, *L'Autriche et le péril hitlérien.*

L'année politique française et étrangère, juin. — Egidio Reale, *La situation et la politique intérieure du fascisme après dix ans d'existence.*

Excellent article.

Bernard Lavergne, *Mérites et inconvénients du suffrage universel.*

LES LETTRES ET LES ARTS

LÉON CHANCEREL. *Piété des Comédiens et de leurs familles.*

Voici de bien curieux documents sur la vie chrétienne des comédiens aux XVII[e] et XVIII[e] siècles. Et c'est l'un de ceux qui continuent le plus dignement leurs traditions qui les a recueillis et commentés.

MAURICE BRILLANT. *Vers une Union Catholique du théâtre en Italie.*

En Italie comme en France et aujourd'hui comme jadis, la « piété des comédiens » s'affirme.

A.-J. FESTUGIÈRE, O. P. *Choses de Grèce.*

— Le guide bleu.
— Les origines du polythéisme hellénique.
— L'âme hellénique d'après les vases grecs.
— Le génie grec dans la religion.
— Femmes pythagoriciennes.

ROBERT RICARD. *Histoire d'Espagne.*

Remarques érudites sur un livre qui l'est moins.

GILBERT GADOFFRE. *Congrès international et nationalités musicales à Amsterdam.*

Curieuse réunion, souvent ennuyeuse, parfois risible ; mais où deux œuvres de génie se révélèrent.

JOSEPH FOLLIET. *Deux films « religieux ».*

Le *Signe de la Croix* et *Marie.*

M. BORDERIE. *Quelques livres.*

A travers les revues.

Piété des Comédiens et de leurs familles

« *J'entends par la Comédie celle qui est purgée de toutes sales équivoques et de méchantes idées; et par les Comédiens, j'entends ceux qui vivent moralement bien... Pour moy, qui les ay assez hantés, je dois avoüer que je n'ay pas trouvé moins de plaisir chez eux dans leur honnête conversation, que dans leur hôtel à la représentation de leurs Comédies.* »

SAMUEL CHAPPUZEAU,
Le Théâtre Français, 1674.

Des conversions ou des retours, une prise de voile récente, ont mis d'actualité cette question, question complexe et passionnante, dont une étude sérieuse, basée sur des documents sûrs, ouvrirait des vues profondes sur la nature, les conditions, la raison même de notre art, ses périls et ses grâces. Nous souhaitons trouver le loisir de l'écrire un jour.

Pour aujourd'hui, nous nous bornerons à publier quelques témoignages et documents d'archives, concernant le XVII^e^, le XVIII^e^ et le XIX^e^ siècle, touchant particulièrement les Comédiens italiens, — à titre de simple indication et avec le minimum de commentaires. En les tirant de nos dossiers pour les mettre en ordre, ces notes, que nous pourrions multiplier, nous ont paru propres à alimenter utilement réflexions et recherches. Ajoutons seulement à cette poussière d'archives que, si nous ne parlons pas des modernes, ce n'est pas faute

de connaître actuellement dans la profession un certain nombre de comédiens et comédiennes, et non des moindres, qui ont une vie religieuse régulière. Laissons aux historiens futurs la joie d'en découvrir les preuves, comme j'ai découvert celles-ci.

*
* *

■ Nous ne citerons que pour mémoire ceux des comédiens des premiers âges que l'Église a canonisés, en renvoyant aux Bollandistes pour ce qui concerne saint Genest, saint Ardaléon, saint Porphyre, tous trois martyrs. Hénin de Cuvilliers (*Des Comédiens et du Clergé*, 1825) nomme encore saint Babylas et sainte Pélagie, comédienne à Antioche (1).

Citons enfin saint Masculus, comédien au V^e^ siècle (*Heures de la Vierge*, Paris, 1657), et le Bienheureux Jean le Bon, fondateur des Ermites de Saint-Augustin. Cité sans référence par Eugène Grécourt.

(*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, XLIX, p. 864.)

■ « Il y a d'honnêtes gens dans toutes les conditions, mais ordinairement en petit nombre. Quoique les comédiens soient décriés, parmi certains cafards, il est certain néanmoins que, de mon temps, c'est-à-dire depuis 25 ou 30 ans, il y en a eu et il y en a encore qui vivaient bien,

(1) Celle ci se serait retirée dans une cellule du Mont des Oliviers. Son corps fut transporté en France à l'Abbaye de Jouarre; l'on honorait encore ses reliques au Val-de-Grâce, à Paris et dans la Communauté portant son nom, fondée dans cette ville, en 1665, par lettres patentes de Louis XIV. Mais les historiens ont souvent confondu la pécheresse d'Antioche, l'épouse de Denis, futur évêque d'une ville que ne nomme pas la Légende Dorée (cf. saint Thomas, apôtre), et notre comédienne.

régulièrement et même chrétiennement. Savoir : Molière (1), La Grange et sa femme, le Sr Davilliers, Poisson le Père et sa femme, Floridor, Raisin l'Aîné, Mlle Raisin, femme de Raisin cadet, autrement dit Mme de Longchamps, Arlequin défunt, sa femme Eularia, Isabelle et

(1) « On sait que Molière est mort dans les sentiments d'un bon chrétien... et que M. Bernard, prêtre habitué en l'église Saint-Germain, lui a administré les sacrements à Pâques dernier. » (*Requête présentée à l'Archevêque de Paris au nom de la Veuve Molière par son beau-frère Aubry et le notaire de la famille. Publiée en 1800 dans le « Conservateur ou Recueil de Morceaux inédits tirés des portefeuilles de M. François de Neufchâteau ».* (Cf. Eudore Soulié, *Recherches sur Molière*, 1863, p. 78.)

Selon Eudore Soulié, ce M. Bernard était le confesseur de la famille. C'est lui qui aurait, un an auparavant, assisté Madeleine Béjart à ses derniers moments. Celle-ci était morte, laissant en ordre ses affaires temporelles et spirituelles. (Cf. son testament : 9 janvier et 14 février 1672, *Minutes de Maître Émile Joson.*)

« Au nom de la Très Sainte Trinité, premièrement, elle a recommandé son âme à Dieu le Créateur, le suppliant, par les mérites infinis de la mort et passion de Notre-Seigneur et Rédempteur Jésus-Christ, la vouloir admettre en son saint paradis, pourquoi elle implore l'intercession de la Bienheureuse Vierge Marie et de tous les Saints et Saintes de la cour céleste du Paradis ..

« *Item* veut et entend la dite demoiselle testatrice qu'il soit dit et célébré à perpétuité, soit dans l'église Saint-Paul, soit dans un monastère... deux messes basses de *Requiem* pour chacune semaine, dont sera passé contrat de fondation ou ce qu'il conviendra, et que, pour ce, il soit payé et baillé telle somme qui sera jugée suffisante, à prendre sur ses biens.

« *Item*... qu'il soit employé en acquisition de rentes ou héritages une somme suffisante... pour être payé par chaque jour, à perpétuité, à cinq pauvres... cinq sols en l'honneur des cinq plaies de Notre-Seigneur. » (Cf. Eudore Soulié, p. 243.)

Rappelons également que Catherine Poquelin, demi-sœur de Molière, entrée comme novice au Couvent de la Visitation Sainte-Marie de Montargis, y avait pris le voile en 1655. Déjà, en 1634, une cousine de la mère de Molière, Agnès Asselin, s'était retirée au monastère des Bénédictines de la même ville, « voulant prendre l'habit en la dite religion »... (*Accord entre J. Poquelin père et la famille Fleurette.* Cf. *ibid.*, p. 195.)

Colombine (1), Angelo (2), Michel Francasani (3), Pierrot (4), Beauchamp... (5) »

(*Recueil du Tralage*, B. N., Ms. fr. 6544, f° 215.)

■ Carosi, Maître d'armes, né à Sienne en 1488 et surnommé Brandano, faisant le rôle du bon larron dans le

(1) Il s'agit de Dominique Biancolelli (1660-1668), de sa femme et de ses filles. Dominique, victime de sa profession (une fluxion de poitrine due à un refroidissement pris en dansant devant Louis XIV), mourut, nous dit Gueulette, qui tenait ce renseignement de Mezzetin (ms. Arch. Opéra), « après avoir renoncé au théâtre et reçu les sacrements ».

Ursule Cortezzi, sa femme, *detta* Eularia, quitta le théâtre en 1680. Les contemporains font de la dignité de sa vie privée le plus grand éloge. Un prêtre bolonais, Sébastien Locatelli, dans son *Voyage en France* (édité et traduit par Vautier en 1905), vante « la chaste Eularia » et raconte à ce propos de plaisantes anecdotes. Après la mort de son mari, elle se retire (juin 1704) au couvent de la Visitation à Montargis, cité plus haut, où l'une de ses filles, Marie-Apolline, avait pris le voile en 1687. (Marie-Apolline se nommait en religion Sœur Marie-Candide « à cause que cette Sainte, dont nous avons le chef, l'avait guérie d'une infirmité » (*Lettre de la Sœur Geneviève Angélique du Cerceau à Mlle Gondrée chez M. Gueulette.* Ms. Gueulette, déjà cité).

« Isabelle », Françoise-Marie-Apolline, née en 1664, avait renoncé au théâtre en 1694. Elle fut très malheureuse en ménage et mourut à Paris, en la Communauté de l'Union Chrétienne (3 sept. 1747).

« Colombine », Catherine (1665-1716), femme légitime de La Thorillière.

(Sur Dominique et sa famille, cf. l'étude sur Arlequin dans *Jeux, Tréteaux et Personnages*, pp. 366-369.)

(2) Angelo Lolli, comédien italien du Roi, *detto Dottore Balouardo*. Mort le 4 novembre 1702, âgé d'environ 80 ans.

(3) Michelangelo Fracanzano, Napolitain, fils d'un peintre décorateur d'églises, joue à l'Hôtel de Bourgogne sous le masque de Polichinelle.

(4) Geraton (Joseph) de Ferrare, reçu dans la Troupe Italienne du Roi en 1684. Renonce au théâtre lors du renvoi de cette troupe en 1697 et meurt « dans ses petits biens » aux environs de Paris. (Ms. Gueulette.)

(5) Maître à danser de Louis XIV.

Mystère de la Passion, est touché par la grâce et meurt en odeur de sainteté.

(D'après E. du Méril, *Origines de la Comédie*, II, 130, n.)

■ Bartolomeo Ranieri, comédien de l'art [artiste de la Commedia dell'Arte], dit Aurelio, expulsé de France pour des discours inconsidérés sur la Cour, retourne en Italie, reprend des études de théologie et est ordonné prêtre. Luigi Riccoboni (1) a dit l'y avoir connu et avoir entendu sa messe.

(*Ms. Gueulette*, Arch. Opéra, et *Hist. de l'Ancien Th. Ital. des Frères Parfaict*, 1767, VIII, 110.)

(1) Luigi Riccoboni, dit Lelio (1675-1753), acteur, auteur et historien du théâtre, chef de la Troupe des Comédiens Italiens du Roi, qui débuta en la salle du Palais-Royal le 18 mai 1716, fut particulièrement pieux, soucieux de la dignité de sa vie comme de celle de son art. Les contemporains témoignent de sa grande dévotion. Avant de passer en France, il présente une requête dans laquelle « il supplie très humblement Son Altesse Sérénissime (le duc de Parme) de faire de fortes instances à la Cour, pour qu'il leur soit accordé le libre usage des Saints Sacrements, comme ils l'ont en Italie; d'autant que cette troupe ne donnera point une comédie scandaleuse et que Riccoboni s'engage à donner le canevas des pièces à l'examen du ministère et même d'un ecclésiastique pour qu'elles soient approuvées (*a*). (Cf. Des Essarts, *Les Trois Théâtres de Paris...*, 1777.)

Une lettre écrite en 1696 (Archives de Modène, publiées par Luigi Rasi, *Comici Italiani...*, II, 348) montre qu'il songeait déjà à quitter le théâtre pour le cloître, tourmenté qu'il était de scrupules.

Au moment des réparations faites en 1716 à l'Hôtel de Bourgogne, le chef de troupe se préoccupe de préserver « l'écusson de pierre soutenu par deux anges, sur lequel était sculptée une croix avec les instruments de la Passion » que les Confrères de la Passion avaient

---

a) Au XVI[e] siècle, cette approbation des canevas de la Commedia dell'Arte par l'autorité ecclésiastique était assez fréquente en Italie, par réaction contre les trop grandes libertés de la Renaissance. Agate Calderoni, dite Flaminia, grand'mère de Luigi Riccoboni, avait dit à son petit-fils avoir vu entre les mains de la comédienne Antonia Isola, *detta* Lavinia, un canevas très ancien portant l'approbation de saint Charles Borromée. Riccoboni le fit rechercher, mais Lavinia ne put le retrouver. (L. Riccoboni, *Hist. du Th. Ital.*)

■ Nicolo Barbieri, dit Beltrame, comédien de l'art [artiste de la Commedia dell'Arte], eut quatre fils. Ils ntrèrent tous les quatre au cloître. Nicolo Barbieri, qui ît partie de la troupe des *Fedeli*, est l'auteur d'un petit ivre intitulé *La Supplica* (Venise, 1634), dans lequel il

fait mettre au-dessus de la petite façade du théâtre, sur la rue Françoise. Quand en 1732 le bâtiment menace de s'écrouler, il sollicite de nouveau, mais en vain, en faveur du pieux écusson et, après l'avoir conservé chez lui pendant six mois, « j'eus, dit-il, la satisfaction de le voir remis en sa place et servir encore à la postérité de preuve et de témoignage de l'origine de la Comédie en France ». (Cf. L. Riccoboni, *Réflexions historiques...*, p. 105.) Nous allons le voir encourager Thomassin à recevoir les sacrements.

En 1746, dans une lettre (publiée par Monval, *Moliériste*, année 1885), il traite de l'excommunication des comédiens, sujet qui fit, on le sait, couler tant d'encre sous l'ancien régime.

... « Après ma mort, on trouvera dans mes papiers un petit traité en langue italienne qui parle de la matière ex professo et que je ne ferai voir à personne tant que je vivrai, parce qu'il ne me convient point de parler de cette matière; je sçais que j'ai raison et la seule personne, qui est un ecclésiastique, et en place, à qui j'en ai fait la confidence, m'a autorisé à le croire. Voilà, pour le présent, la réponse aux quatre articles :

1° *Par rapport aux sacrements.* Les comédiens ne peuvent pas se confesser à la paroisse et encore moins communier. Par bonheur, il y a des moines à Paris (*b*).

2° *Pour les mariages.* Silvia et Mario (*c*) se sont mariés dans un village près de Paris avec cependant tous les papiers nécessaires de l'Archevêché, mais il n'était point fait mention qu'ils étaient comédiens. Mon fils (*d*) s'est marié à Saint-Eustache et M. le Curé me dit quelque temps après : ... « je l'ai sçu après coup et je vous

b) Le Kain, dit-on, qui conserva toute sa vie des sentiments religieux, avait l'habitude, chaque année, pendant la clôture annuelle, de se rendre à Avignon, territoire du Saint-Siège, pour y faire ses Pâques. (D'après Maugras, *Comédiens hors la loi*, sans référence valable.)

c) Mario Baletti, beau-frère, par sa sœur Flaminia, de L. Riccoboni. Il s'agit de la célèbre Silvia (née Jeanne-Rose-Guyonne Benozzi) interprète de Marivaux. Le mariage eut lieu à Dracy-le-Grand. La bénédiction fut donnée par le Sr Chavannes qui en était alors curé. Gueulette, l'un des témoins, a relaté toutes les péripéties de la cérémonie. (Ms. Opera.)

d) François. Il fit une brillante carrière d'acteur et d'auteur.

s'efforce de défendre les *comici* contre les sévérités ecclésiastiques qu'ils ne méritaient pas. Il y rapporte les traits de vertu et de piété de quelques-uns d'entre eux.

■ Gio-Battista Andreini, aussi de la Commedia dell' Arte (1597-1662), avait écrit un ouvrage sur le même sujet (*Lo Specchio*, Paris, 1624) suivi d'un recueil de sonnets,

proteste qu'il n'aurait pas été marié à ma paroisse (si mon vicaire m'en avait averti) ».

M. Sticotti (*e*), autre comédien italien, s'est marié à Saint-Sauveur, avec la permission de l'Archevêché, mais c'est par le bruit et scrupule de conscience que le curé fit à l'Archevêché; la permission donnée portait qu'il promît de quitter le théâtre au plus tôt et que l'on tirât de lui une promesse par écrit. Il fallut passer par là. Sticotti promit par écrit et le vicaire voulut que je le signasse, moi, comme témoin, ce que je fis (*f*).

3° *Pour les enterrements.* Tous les comédiens italiens qui sont morts à Paris ont été confessés et communiés et par conséquent enterrés dans l'église. Quelques-uns ont renoncé publiquement, d'autres en confession, tacitement, au Curé même.

Riccoboni se retira du théâtre en 1732 pour se consacrer « à l'étude et à la dévotion ». Sa femme l'avait suivi dans sa retraite et elle vécut « trente-neuf ans dans le silence et dans la pratique des vertus qui l'ont conduite à une mort douce et chrétienne ». (*Nécrologe*, 1772-1773.)

---

e) Dit *Pierrot*, puis *Pantalon* (1676-1741). De bonne famille de Venise. Avait épousé Ursule Astori, dite *La Cantarina*, dite Isabelle. Il mourut très chrétiennement, dit Gueulette. Enterré à Saint Sauveur « dans la cave de la Vierge ». (*Registres paroissiens*, inventoriés par Henry Lyonnet.)

f) En fait, ces mariages religieux clandestins, interdits par l'autorité épiscopale, étaient extrêmement fréquents. Ainsi que le disait l'excellent abbé de Chavannes (voir n. *a*) : « J'aime beaucoup mieux marier les comédiens que d'être la cause (en refusant de les unir) du désordre dans lequel ils pourraient vivre. » Grimm, d'autre part, remarque que M. et Mme Arlequin (Carlo Bertinazzi, dit Carlin, et Suzanne-Françoise Foulquier, dont une des filles, Hortense, fit profession au Couvent de l'Assomption de la rue Saint-Honoré sous le nom de Sœur Marie des Anges (1788), se sont mariés très solennellement à la paroisse Saint-Eustache (14 juin 1760); M. et Mme La Ruette ont suivi cet exemple; M. et Mme Trial (tous quatre acteurs français de la Coméd.-Ital.) viennent de le suivre. » (*Corresp. de Grimm*, p. 347.)

Il Teatro Celeste, dédiés aux comédiens canonisés ou béatifiés. Ce dernier recueil témoigne de la ferveur du comédien. Exemple : ce sonnet traduit de l'italien :

Scènes, quittez vos antiques orgueils. Ne vous enorgueillissez plus de vos parures d'or ni de vos pierres précieuses. Les herbes recouvrent maintenant vos grandeurs; votre antique beauté n'est plus qu'une horrible misère.

L'éternité, cette incessante ouvrière, réserve ses trésors pour les théâtres du ciel. Là s'épanouit la fleur; là reverdissent les gazons; là, pour musiciens, on a les chœurs des Anges. C'est à la clarté de la lune et du soleil que le poète en trois personnes fournit le sublime scenario. Pour spectateurs, l'assemblée des bienheureux, etc...

Dans ce même recueil, le comédien-poète revendique presque l'auréole de la sainteté pour la célèbre Isabelle Andreini, sa mère, dont en effet tous les contemporains s'accordent à vanter la haute valeur morale (1). Il y parle encore d'un de ses camarades, Giovani Buono, qui se retira dans un cloître, s'y imposant les plus sévères mortifications, « lequel, dit-il, après avoir excité si longtemps le rire, s'est changé en une source de larmes ».

■ Girolamo Garavini, *detto Capitano Rinoceronte*, « comédien de l'art », meurt. Ses camarades, en lui retirant son costume de Capitan, voient qu'il portait un cilice :

Il y a dix ans qu'est mort le *Capitano Rinoceronte*, notre camarade, et on a trouvé un très rude cilice sur lui dans son lit de mort; nous savions qu'il était sincèrement pieux, mais nous ignorions le cilice, et pourtant il jouait la comédie tous les jours. Il semble vraiment qu'il y ait opposition entre le cilice et la comédie; pénitence et amusement; mortification et gaîté; mais cela ne paraîtra pas étrange à ceux, et ils sont nombreux, qui savent que l'homme peut se montrer joyeux et faire pénitence pour ses péchés; tel est allé jusqu'à simuler la folie par mortification, et tel autre a dansé par joie spirituelle; bien des choses diffèrent de leurs apparences.

(Nicolo Barbieri, *Supplica*, Venise 1634, chap. x.)

(1) Garzoni, dans sa *Piazza Universale* (Venise, 1595) la désigne ainsi : « Il decoro delle scene, ornamento dei teatri, spettacolo superbo, *non meno di virtù che di bellezza.* »

■ Turi, *detto Virginio*, « 2e amoureux », fils du *Pantalon* Turi, « comédien de l'art », quitta le théâtre à l'âge de quarante ans et retourna en Italie. Il se retira à Modène où il fut novice dans un couvent de Carmes déchaussés. Il mourut quelques jours avant sa prise d'habit. Les moines l'ensevelirent dans leur chapelle, revêtu de l'habit de l'Ordre.

(D'après L. Riccoboni, note pour Gueulette, insérée dans *Ms. Gueulette* et *Hist. Ancien Th. Ital.* [Déjà cités].)

■ Thérèse Baletti (*1re amoureuse*), sœur de François Baletti, premier du nom, grand'tante de Silvia, « aussi sage que belle et qui aimait passionnément le mari qu'on venait de lui enlever » (Cornavo, noble Vénitien ; ses parents firent casser le mariage) en fit le sacrifice à Dieu et demanda la permission à la Princesse d'entrer aux Carmélites. Elle l'obtint avec beaucoup de peine, mais enfin, la Princesse l'y ayant conduite elle-même, elle y prit l'habit et y fit profession, et y mourut regrettée de toute la Communauté.

(*Ms. Gueulette*, déjà cité.)

■ Scaramouche, pécheur s'il en fut, finit par épouser sa dernière maîtresse « pour vivre en bon chrétien ». La dite gourgandine lui fit d'ailleurs une vieillesse épouvantable, lui ménageant un fort bon moment de purgatoire préalable. D'après une plainte portée par le vieillard contre sa femme, on voit qu'il allait à la messe et possédait dans sa chambre « un tableau de dévotion » (2 mai 1691). Un de ses fils se fit prêtre.

(Cf. les pièces d'archives publiées par Campardon, *La Vieillesse de Scaramouche.*)

■ La fille du célèbre *Mezzetin* (Angelo Costantini) meurt religieuse à Chaumont-en-Vexin.

(*Dict. des Th.*, 1767, II, 153.)

■ *Maladie et mort de Thomassin* (1).

« Il mourut le Jeudy 20 août 1739 après avoir reçu les sacrements le 11 du même mois... Je le voyais assez souvent et je lui parlais sans affectation de la résignation qu'il fallait avoir aux volontés de Dieu dans de pareilles maladies. Il m'écoutait... Je continuai de le voir, et nous étions convenu Mr Riccoboni et moi de le voir le lundi après midi et de l'engager à recevoir les sacrements... Je me rendis chez le malade. J'y trouvai Mr Riccoboni et nous le vîmes très disposé à recevoir ses sacrements et très content de son confesseur qui était un prêtre de Saint-Laurent. Je le vis souvent depuis ce jour jusqu'à celui qu'il expira et qu'il fit une fin très chrétienne. »

(*Ms. Gueulette*, Arch. Opéra.)

■ Ciavarelli (1702-1774), qui jouait les premiers *Zanni* à l'hôtel de Bourgogne et fut un excellent Scapin, « fort estimé en outre pour ses mœurs et sa conduite », fut même, dit-on, marguillier de la paroisse Saint-Sauveur. Grimm assure que ce comédien, « fort riche et fort dévot », se retira du théâtre en 1769 pour « se livrer entièrement au soin de son salut ».

■ Francesco Lombardi, « comédien de l'art », puis capucin, quitte l'habit de saint François pour jouer la comédie. Puis, pris de remords, il va se jeter aux pieds de Clément XIV. Pardonné, il retourne au cloître : Fra Gian Fidele prêcha dans toute la province d'Ancône et, en 1777, le Carême à Bologne. « Il voulait aller chez les

(1) Autre célèbre Arlequin de la Comédie-Italienne (1682-1739). Sa fille aînée, Catherine-Antoinette, dite Catine, épouse de De Hesse, qui jouait les amoureuses en double de Silvia, puis les servantes, était renommée pour la dignité de ses mœurs.

Un autre Arlequin, celui-ci du Théâtre de la Foire, Richard Baxter, mourut chrétiennement (1747) après avoir renoncé au théâtre et s'être retiré en province (cf. Compardon, *Th. de la Foire*, et Frères Parfaict, *Dict. des Th.*, I, 392).

Barbares pour y subir le martyre. » Il mourut en odeur de sainteté, en Romagne, en 1778.

(D'après Francesco Bartoli, *Notizie de Comici Italiani*, 1783, pp. 296-330.)

■ Jean-Pierre Véronèse, âgé de quatre ans, « était voué à saint François, dont il portait l'habit » (*Mercure de France*, janvier 1775). Enfant de la balle, protégé par la Reine, il mourut tout jeune. Son père, fils du célèbre Pantalon de la Troupe Italienne du Roi, était fort peu recommandable, ainsi d'ailleurs que toute sa famille !

■ Les précieux *Registres des Recettes et Dépenses* des Comédiens Italiens du Roi, pour le XVIII[e] siècle, nous ont été heureusement conservés. J'ai pu les retrouver, voici quelques années, dans les greniers des Archives de l'Opéra.

Sur le 1[er] folio du Registre de 1717, je relève cette inscription, surmontée d'une croix et pieusement calligraphiée : « Au nom de Dieu et de la Très Sainte Vierge Marie... (1) » Au compte journalier des frais, je relève l'inscription régulière de messes dites à Saint-Sauveur, pour le salut de la Compagnie. Coût annuel 560 livres. J'en relève non moins régulièrement un nombre d'autres dépenses, témoignant des excellents rapports que les Comédiens Italiens de l'hôtel de Bourgogne entretenaient avec le Curé de leur paroisse. Je cite au hasard des Registres :

« Janvier 1733. — Au prédicateur de Saint-Sauveur, 12 livres. »

(1) Le registre de 1716 (réouverture du Théâtre, fermé en 1697) est perdu. Des Boulmiers (*Hist. du Th.-Italien*, 1769) y a relevé cette inscription : « Au nom de Dieu, de la Vierge Marie, de saint François de Paule et des âmes du Purgatoire, nous avons commencé le 18 mai 1716 par *l'Inganno Fortunato*. » De même sur les registres de la Comédie-Française, on relève des inscriptions de cet ordre : « Relâche donné pour le respect de la fête de l'Ascension de Notre-Seigneur », et l'un des registres débute ainsi : « Commencé au nom de Dieu et de la Sainte Vierge aujourd'hui lundi 26 avril 1688. »

« Juin 1760. — Instruments et musiciens pour la Fête-Dieu, 12 l. »
« Avril 1761. — Flambeau pour le Bon Dieu des malades, 12 l. »
« Juillet 1761. — Au musicien de la Fête-Dieu, 147 l. »
« 18 novembre 1763. — Payé à M. le Curé de Saint-Sauveur la somme de 600 livres pour aider à la décoration de son église... »

En 1768, le 9 juin, jour de la « Petite Fête-Dieu », les Comédiens Italiens firent relâche (*A.N. 01 850*) quoique les autres spectacles ne fussent pas interrompus : la procession passait devant l'Hôtel de Bourgogne, faveur qui ne fut pas accordée aux autres théâtres. Les comédiens avaient richement décoré la façade. En 1788, la procession passant devant les magasins de l'Académie Royale de Musique, ces bâtiments furent également décorés. Nous avons sous les yeux le mémoire du Sr Sauvate, tapissier, à savoir : « loué 40 aunes de tapisserie à 1 l. l'aune : 40 l. — pour les porter et les rapporter : 6 l. — pour deux livres de clous à crochet : 1 l. — pour les avoir tendues et détendues : 9 l. » (*Arch. Opéra*, cart. A 42.)

Dans ces mêmes registres de la Comédie-Italienne, nous relevons encore :

« Mai 1771. — Payé pour menus frais de Saint-Sauveur, pour le pain bénit, pour l'offrande aux œuvres, bedeau et suisse : 35 l. 8 d. »
« Juin 1771. — Payé au Sr Bernard, pâtissier, pour 4 pains à bénir le jour de la Fête-Dieu, 36 l. »
« Payé au Sr de la Porte, marchand cirier, pour flambeaux et cierges fournis pour la troupe à la paroisse de Saint-Sauveur, 170 l. »

Nous pourrions multiplier ces citations.

■ Voici, décrite par le Président des Brosses (*Lettres écrites d'Italie à quelques amis en 1739 et 1740*, publ. par R. Colomb, Paris, 1836), une représentation en 1740 aux Arènes de Vérone :

« Une cloche de la ville ayant sonné un coup, j'entendis derrière moi un mouvement subit, tel que je crus que l'amphithéâtre venait en ruine, d'autant mieux qu'en même temps, je vis fuir les actrices, quoi qu'il y en eût une qui, selon son rôle, fût alors évanouie. Le vrai sujet de mon étonnement était ce que nous appelons l'*An-*

gelus ou le *Pardon* venait de sonner, que toute l'assemblée s'était mise promptement à genoux, tournée vers l'orient; que les acteurs s'y étaient de même jetés dans la coulisse; que l'on chante fort bien l'*Ave Maria* : après quoi, l'actrice évanouie revint, fit fort honnêtement la révérence ordinaire après l'*Angelus*, se remit dans son état d'évanouissement, et la pièce continua. »

■ Pour le XIX[e] siècle, citons enfin, parmi les Italiens, Altavilla (Pasquale), un des derniers et charmants descendants de la tradition *dell'Arte*, à Naples (San Carlino, 1834-1872) :

« Il a écrit et joué l'histoire de Naples, au jour le jour, trouvant pour chaque fait cette forme concrète et saisissante qui est la forme dramatique. Cela ne l'avait pas enrichi, car les droits d'auteur à San-Carlino sont minimes, mais il portait gaiement et bonnement sa misère... Si, au sortir du théâtre, nous suivons l'auteur dans la vie privée, nous trouvons un homme bon, simple, doux, religieux jusqu'au bigotisme, allant entendre la messe chaque jour... »

(Henry Lyonnet, *Pulcinella et Cie*, 1901.)

*
* *

Voici maintenant les Comédiens Français :

■ En 1660, les Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, pour célébrer la conclusion de la Paix, font chanter dans l'église de Saint-Sauveur, leur paroisse, « un Motet, *Te Deum* et Messe ».

(*Cf. Gazette de Loret.*)

■ Rozimont (Claude Roze, sieur de), acteur comique entré en 1670 au Théâtre du Marais, puis en 1673 au Palais-Royal où il débute dans Argan du *Malade Imaginaire*, mort en 1736.

Campardon a retrouvé un acte (30 décembre 1682) dans lequel Rozimont et sa femme lèguent la moitié de leurs biens aux pauvres. La sépulture chrétienne fut refusée à Rozimont à qui la mort n'avait pas laissé le temps d'appeler un prêtre. Il avait, sous le nom de J.-B. du Mesnil (qui

était son nom véritable, parfaitement inconnu de tous), publié une *Vie des Saints pour tous les jours de l'année.*

■ Champmeslé, auteur et comédien (1642-1701), mari de la célèbre tragédienne :

« Trois ans après la mort de sa femme, dont il avait eu quelque raison, ce semble, de se consoler, il rêva une nuit qu'il la voyait et qu'elle lui faisait signe du doigt pour l'appeler... Deux jours après, il va aux Cordeliers, remet 30 sous au sacristain pour trois messes, l'une pour sa mère, l'autre pour sa femme... Et la troisième? — La troisième sera pour moi et je vais l'entendre...

Il meurt d'ailleurs fort peu de temps après.

(Anecdote rapportée par Eug. Despois, *Le Th. Franç. sous Louis XIV*, sans référence.)

■ Le fils de Jodelet, qui appartint à l'Ordre des Feuillants sous le nom de Dom Jérôme, s'y rendit fameux par ses prédications. Mort en 1721. Il porta dans le siècle le nom de Geoffrin.

(Frères Parfaict, *Hist. du Théâtre Français.*)

■ Bellerose (Pierre le Messier, *dit*), comédien de l'Hôtel de Bourgogne. Débute en 1629, se retire en 1643, meurt en 1670. Pendant plus de vingt-sept ans, il mena une vie régulière et même dévote, dit Fournier dans sa préface à *La Comédie des Comédiens* de Gougenot. Il s'appuie sur ce passage de la *Gazette Rimée* de du Lorens (janvier 1670), annonçant la mort de Bellerose :

... chargé tout autant que d'années
De tant de mérites chrétiens
Que — ce sont les sentiments miens —
On pourrait pieusement croire
Qu'il eût de saint Genest la gloire.

■ Eugène Grécourt (*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, t. XLIX, p. 864) cite comme étant entrées au couvent Mlles Basse et Cécile, de l'Opéra; Mme Toscano

et Mlle Lefebvre, du Théâtre de la Foire. Je n'ai pas sous la main de documents concernant trois d'entre elles. Pour Mme Toscano, actrice de l'Opéra de Bordeaux, elle avait épousé un Arlequin des provinces, beau-frère de Pasquariel, qui avait tous les vices. Vers 1715, « saisissant une occasion favorable que le curé de Saint-Michel, à Orléans, lui procura », elle prit le voile. (*Mémoires sur les spectacles de la Foire*, 1743.)

■ Je ne cite que pour mémoire Marie-Jane Gautier, de la Comédie-Française (1692-1757). M. l'Archevêque de Villeroi la fit entrer aux Carmélites de Lyon le 14 octobre 1724, dix-huit mois après qu'elle eut quitté le théâtre. Elle prit en religion le nom de sœur Marie-Jeanne-Augustine de la Miséricorde. Sa prise d'habit eut lieu le 22 janvier 1725 (cf. le livre de Cœcilia Vellini, *Comédienne et Carmélite*, 1902). Le récit qu'elle a laissé de sa conversion concorde en plus d'un point avec ce que nous savons de celle d'Ève Lavallière. Il est particulièrement émouvant de rapprocher, à deux siècles d'intervalle, les circonstances et l'évolution de « la sortie d'Égypte » de deux pécheresses également fêtées et adulées sur le théâtre et dans le siècle.

***

Puissent ces notes inciter l'opinion à reviser des jugements parfois hâtifs sur la vie privée des comédiens et particulièrement sur celle des comédiennes. Comme le dit fort exactement la Beausoleil, dans La Comédie des Comédiens *de Scudéry, le public a tendance à penser que « la farce est l'image de notre vie et que nous ne faisons que représenter ce que nous pratiquons en effet; ils croient que la femme d'un de nous l'est indubitablement de toute la troupe et, s'imaginant que nous sommes un bien commun, il ne s'en trouve pas un qui ne croie avoir droit de nous faire souffrir l'importunité de ses demandes... ».*

Léon Chancerel.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Vers une Union Catholique du Théâtre en Italie

L'auteur des notes qu'on vient de lire, en rassemblant des textes sur les rapports des comédiens d'autrefois avec l'Église, a fait allusion à leur état présent. Nos lecteurs savent quel a été en France le rapide succès de l'Union Catholique du Théâtre, dont le Rme P. Gillet a été l'âme et dont il tient à rester le directeur spirituel; ils savent qu'une Union s'est fondée à Bruxelles, sur le modèle de l'Union française, et que là encore les Pères Dominicains en ont pris soin. (Les associations catholiques de Londres et de New-York, d'un type un peu différent, mais répondant aux mêmes besoins, existaient déjà.) Il semble que le mouvement s'étende à l'Italie — où on le souhaitait depuis plusieurs années — grâce à l'activité du Rme P. Gillet. Les journaux italiens nous en apportent des échos. Nous nous bornerons à citer deux d'entre eux.

C'est d'abord, dans *l'Avvenire d'Italia* du 15 janvier, le récit très vivant d'un long entretien accordé à M. Rodolfo Arato par le Maître Général des Dominicains, de passage à Turin. Sur le désir de M. Arato, qui veut connaître toute la genèse de l'Union Catholique du Théâtre, le Rme P. Gillet remonte aux « lointaines origines » : l'initiative de M. Georges Le Roy, qui, jouant à Rome en 1926 avec ses camarades de la Comédie-Française, se préoccupait de donner aux artistes du théâtre les secours spirituels que souhaitaient beaucoup d'entre eux; il s'en ouvrit au Rme P. Gillet, qui prêchait alors à Saint-Louis des Français. Ce fut le prologue. Le reste de l'histoire se devait dérouler à Paris, et nous l'avons contée.

Le Rme P. Gillet parle avec émotion de ces artistes qu'il aime et qu'il connaît — et dont on sait comme ils lui ren-

dent son affection. Il s'élève contre les « vieilles préventions » dont les artistes sont l'objet. « Je puis au contraire attester, dit-il, que ce milieu est plein d'âmes généreuses et très sensibles aux appels de la foi. Au début de notre initiative, tel ou tel a pu craindre que la messe des artistes ne se transformât en réunion mondaine. Rien de plus erroné. On a dû constater qu'il est difficile de trouver un office religieux suivi avec plus de ferveur. L'union entre le célébrant et les fidèles est parfaite. Dans cette atmosphère d'ardente spiritualité, ajoute-t-il, les vocations religieuses ne pouvaient manquer. » Il cite notamment l'émouvant exemple de cette jeune cantatrice, promise au plus bel avenir, qui, à la veille de signer de flatteurs engagements, se donne à Dieu et entre dans un monastère dominicain, avec le dessein spécial de prier pour ses camarades du théâtre.

Les artistes italiens désirent chez eux l'avènement d'un mouvement semblable et on a demandé au P. Gillet de le promouvoir. Il est disposé, sans se dissimuler certaines difficultés spéciales à l'Italie — « puisque dans nos villes, dit M. Arato, les artistes, à la différence des acteurs parisiens, n'ont pas de résidence fixe ». Une telle initiative devrait donc se produire simultanément dans les grands centres de la Péninsule. Le Rme P. Gillet est heureux de voir que Turin se prépare à donner l'exemple.

La grande ville, si importante à l'égard du théâtre, vient en effet de le donner. L'article de M. Arato portait en « sur-titre » : *Pendant que se réalise une initiative turinoise*. Le jour même où il paraissait, avait lieu, à Turin, la première « messe des artistes » — qui, d'ailleurs, réunissait aux gens de théâtre des représentants de tous les arts. *La Stampa* de Turin (16 janvier) nous en apporte un compte-rendu détaillé.

La messe eut lieu à l'église de la Sainte-Trinité. L'annonce en avait attiré tant de monde qu'on dut réserver l'entrée de l'église aux personnes munies d'une invitation du comité. Dans l'assistance, on pouvait reconnaître, dit le journal, « sous l'aspect de simples fidèles, tous les acteurs que le public a coutume de voir seulement sur les planches des théâtres ». Il en cite en effet une liste édifiante et, à côté des acteurs ou actrices, des artistes lyriques, des chefs d'orchestre ou des directeurs, il nomme des sculpteurs, des peintres, des architectes connus, — tous « dans une attitude recueil-

lie ». S. Exc. Mgr Fossati, archevêque de Turin, célébrait la messe.

A l'évangile, le Rme P. Gillet prit la parole. L'orateur s'adresse particulièrement aux artistes du théâtre, parce que, dit-il, il est plus familier avec le monde de la scène et qu'il en connaît l'âme droite, ardente et généreuse — et ce désir d'ascension spirituelle que la seule beauté de l'art ne réussit pas à satisfaire. Il parle de cette messe parisienne du théâtre, où il a si souvent pris la parole, dont il redit l'atmosphère édifiante, en ajoutant spirituellement que « les artistes du théâtre pourraient mieux que quiconque enseigner la différence qu'il y a entre aller à l'église et aller au théâtre, différence qui n'est pas toujours comprise par les catholiques pratiquants ». Le Rme P. Gillet, poursuit le rédacteur, dit des choses délicates et profondes sur les rapports de l'Église et du théâtre, sur la moralité des spectacles et les exigences catholiques, sur la vie théâtrale et le primat de l'esprit religieux, enfin sur le problème fondamental, qui est de placer les créatures devant le Christ, seules devant Lui, avec leur humanité douloureuse et avide d'amour et de lumière. Le message chrétien ayant été reçu dans la sincérité du cœur, le reste suivra naturellement, pour l'union magnifique de ces deux activités suprêmes qui sont la religion et l'art.

La messe achevée, tandis que tombaient des flocons de neige qui amortissaient les bruits et semblaient prolonger le recueillement de l'église, les artistes sortaient, pénétrés encore de ce qu'ils venaient d'entendre, — au milieu d'une foule de curieux qui se répétaient les noms des célébrités du spectacle. Ces noms (que cite le journal) ne suscitaient, observe-t-on, nulle surprise, nul commentaire. Les artistes ne sont plus ici les mêmes hommes que le public a coutume de voir au théâtre figurer les personnages les plus divers et parfois les plus étranges; ils ont en ce moment repris leur véritable personnalité; ce sont des fidèles qui, après avoir entendu la messe, retournent chez eux avec simplicité.

C'est un spectacle que nous connaissons à Paris; c'est un beau spectacle et dont on remercie la Providence.

Maurice Brillant.

Choses de Grèce

Le *Guide Joanne* de GRÈCE était depuis longtemps un chef-d'œuvre. Des maîtres de l'École française d'Athènes, Haussoulier, Fougères, l'avaient composé. Mais les pays les plus vieux se renouvellent comme les plus jeunes. Ceux-ci bâtissent, fondent des villes. L'industrie des archéologues retrouve, en ceux-là, des monuments encore inexplorés. Voilà pourquoi le *Guide Bleu* (1) s'offre à nous sous une forme neuve. Cette édition révisée mérite le plus grand succès.

Toute l'École française y a, cette fois, concouru. Chacun des membres de cette école, où l'on reste au moins trois ans, reçoit d'ordinaire en partage un ou deux champs de fouilles qui lui sont comme un butin particulier. Le directeur visite l'un après l'autre ces différents terrains, encourage, conseille, redresse au besoin ses collaborateurs. Or précisément l'on a confié la rédaction du *Guide* aux spécialistes qui connaissaient le mieux tel ou tel site pour y avoir eux-mêmes travaillé. Sous la surveillance de M. P. Roussel, directeur de l'École, et de M. Béquignon, qui en fut longtemps le secrétaire, ce sont des fouilleurs de Délos, de Thasos, de Samothrace, de Philippes, de Delphes, du Péloponèse et du Magne, de la Crète, des Iles Ioniennes et des Sporades, qui nous parlent de ces terres heureuses. Ils y ont vécu de longs jours, sous la tente ou chez l'habitant. Ils en ont aimé le visage à l'aube et au crépuscule. Ils en ont scruté le sol. Selon le même principe, d'anciens membres, des savants étrangers, ont témoigné sur les antiquités qu'ils ont découvertes. On trouvera ici des renseignements qu'on chercherait en vain ailleurs touchant les fouilles les plus récentes. Ce qu'un tel ouvrage représente de science sûre, de soin, d'ordre et de patience, un spécialiste

(1) *Guide Bleu* : GRÈCE, Hachette, 1932, 75 fr.

seul le mesure et l'admire à plein. Ce petit livre est proprement une merveille.

Il est le compagnon *nécessaire* du touriste. On l'entend bien. Mais il n'est pas moins indispensable au professeur, à l'humaniste, à quiconque s'intéresse encore aux choses grecques. Je le signalerai tout particulièrement aux exégètes. Comment prendre intelligence des voyages de saint Paul, de ses aventures à Philippes, à Corinthe, à Athènes, sans connaître, d'une manière un peu précise, les lieux où l'apôtre s'est arrêté?

Par ces crépuscules d'avril si doux, il me souvient d'autres printemps, et de ce mauve léger du ciel, quand le jour tombe, au-dessus du Lycabette. Sur la colline, parfois un souffle d'air fait frissonner les pins. De la terrasse de l'École on voit au loin, et qui pourtant semblent tout proches, les lignes pures, merveilleusement nettes, du Parthénon. Un voile de paix recouvre la cité. Peu de bruits. Les moines d'Haghios Géorgos font tinter leur petite cloche. C'est par un soir aussi calme que Socrate a bu la ciguë. Les derniers rayons du soleil allument, au flanc de l'Hymette, des reflets roses, puis violets. Une chanson de Sappho monte aux lèvres : « L'hyacinthe, sur la colline, les bergers l'ont écrasée. » Rien n'a changé du paysage. Athènes s'endort, éternelle (1).

*
* *

Une pensée fort heureuse inspire la collection Art et Religion de la librairie *Laurens*. Dès les plus lointaines origines,

(1) Quelques remarques, en feuilletant : p. 312, l. 35, lire : « sophiste *éléate* Euclide », et non *élégiaque*; p. 324, l. 5, il n'est pas sûr que le Mélikertès de l'Isthme soit l'équivalent du Melkart tyrien, cf. Wilamowitz, *Der Glaube d. Hellenen*, I, 218, n. 1; p. 602, au bas, j'aurais aimé un * pour l'ascension du Pangée, l'une des courses les plus admirables qu'offre la Grèce; quoi qu'en dise le Guide, p. 603, l. 13, il ne faut pas coucher au monastère si l'on veut atteindre le sommet pour le lever du jour, car il reste encore cinq à six heures de marche; on passera la nuit sur le plateau, au pied de la dernière cime, et l'on couchera sous la tente, comme font les bergers de ces montagnes.

chez tous les peuples, l'homme a voulu traduire par des symboles imagés l'objet de son adoration. Les plus anciennes formes d'art sont au service du culte. La religion, en retour, a profité à l'image. Elle lui fournit des thèmes. A mesure qu'elle s'élève vers un idéal plus spirituel, l'art lui-même se purifie. La pureté du Parthénon répond à un certain ordre de sentiments. Il est donc tout naturel d'étudier en fonction l'une de l'autre ces deux expressions de l'âme humaine. Cela conduit, pour notre joie, à illustrer le texte. Les beaux volumes de M. Ch. Picard sur *Les origines du polythéisme hellénique* (1) nous offrent d'abondantes photographies.

Si le sujet est infini, l'érudition de l'auteur est comme une mer sans bornes. Il a su la contenir, la diviser. Le premier livre fait connaître l'*art créto-mycénien*, le deuxième l'*ère homérique*. Depuis les statuettes de la Terre Mère, nue, épaisse ou plate, se pressant les seins ou tenant un enfant, jusqu'à l'Apollon de Piombino ou au trésor de Siphnos à Delphes, quel progrès! Il se fait, à vrai dire, en deux temps et bien différents. Le premier aboutit à la floraison riche et libre de l'art crétois qui meurt en Crète même, avec la prise de Cnossos par les Achéens, vers l'an 1400, pour se survivre, sous une forme plus grossière, deux siècles encore, en Argolide. Le deuxième, recommençant à nouveaux frais ce long effort, mène aux *Kouroi* juvéniles et aux temples grecs. L'un a pour marque propre, essentielle, ce que M. Picard nomme le *polysymbolisme*, c'est-à-dire l'usage de figurer la présence du Dieu invisible par des symboles multiples. Qu'on n'y voie nullement des fétiches. Nulle magie en ces représentations. Elles n'agissent point par une vertu intrinsèque. Elles n'ont valeur que de signes. Du même coup, la religion des Crétois se distingue radicalement de telle de ses devancières, l'égyptienne par exemple. L'auteur, à bon droit, insiste sur ce progrès, fort important puisqu'il n'allait à rien de moins qu'à séparer dans le monde hellénique la religion de la magie. La seconde évolution trouve son point d'achèvement dans les

(1) Paris, Laurens, 2 vol. 20 fr. chaque.

poèmes d'Homère et leur Olympe codifié. Comment un collège d'aèdes en vint à discerner douze grands dieux, à les associer, à en composer un groupe privilégié, c'est à coup sûr le fait majeur de l'histoire religieuse en Grèce avant Platon. C'en est aussi l'un des points les plus obscurs. On est réduit aux conjectures. Celles de M. Picard tiennent un juste milieu entre les théories extrêmes. Il a soin surtout de dégager l'idée directrice de cette nouvelle époque, qui est d'humaniser les dieux. La religion sans doute a pu y perdre : mais combien l'art y a gagné!

*
* *

Des images encore, adroitement choisies, nous charment dans l'ouvrage de M. G. Méautis, *L'âme hellénique d'après les vases grecs* (1). Mais ce n'est pas le seul attrait de ce petit livre. Il est finement écrit, plein de remarques neuves, nuancées. L'auteur des *Aperçus ignorés de la religion grecque* se plaît à étudier les âmes. Et le moyen en effet de prendre quelque idée vivante du sentiment religieux si l'on ne va au cœur, où ce sentiment naît? Un premier chapitre, sur *la « valeur émotive » des vases grecs*, scrute tour à tour l'une ou l'autre légende narrée au flanc des vases pour nous montrer à quelles données psychologiques l'image correspond. Un deuxième, sur *la composition des peintures de vases*, d'allure plus technique, abonde en observations originales. Dans le troisième, l'*orphisme dans les mystères d'Éleusis*, l'auteur s'appuie sur un vase de Palerme et sur quelques textes qui lui semblent mal compris jusqu'à ce jour pour rendre aux mystères d'Éleusis une portée morale, mieux encore, pour fonder la garantie d'immortalité qu'assurait l'initiation sur la valeur morale de l'initié. Ces vues anciennes étaient abandonnées. Les textes manquent pour l'appuyer. En outre, tout ce qu'on sait de l'origine des mystères conduit à insister sur le caractère purement magique, en principe, de la garantie qu'ils conférent.

(1) Paris, L'Artisan du Livre, 1932.

Les arguments de l'auteur ne me paraissent pas assez forts pour restaurer l'opinion de Creuzer. Bornons-nous à deux exemples. M. Méautis cite les vers 454-459 des *Grenouilles* (1). Le chœur des mystes se félicite d'un privilège acquis, dit-il, 1° par l'initiation, 2° par une vie pieuse et juste envers les étrangers et les concitoyens. Cela fait deux garanties, mais rien n'indique que la seconde dépende de la première. Au surplus, la vie pieuse et juste ici louée est celle-là même qui répond à la morale commune; cent exemples tirés des écrits littéraires ou des inscriptions le prouveraient assez. Si donc cette morale doit être mise au compte d'Éleusis, cela montre à plein que l'enseignement éleusinien ne se distingue en rien des préceptes du dieu de Delphes ou de la cité attique. Quels titres resteraient aux mystères pour s'attribuer à eux seuls, en vertu d'une doctrine si peu rare, le droit de promettre un bonheur éternel? Il faut bien que ce droit leur vienne d'ailleurs. Leur essence même n'est donc plus de l'ordre de la morale. Elle est, au vrai, sacramentelle. Je ne suis pas davantage persuadé par l'exégèse des aphorismes d'Héraclite (2). L'explication, trop physique, de Burnet n'est peut-être pas satisfaisante. Mais le sens général de ces propos obscurs doit se référer à la doctrine de la lutte des éléments dont l'incessante opposition compose une harmonie secrète. Doctrine cachée, par la volonté, semble-t-il, du sage lui-même, et qui exige donc un guide. Ainsi s'entend tout naturellement l'épigramme de l'*Anthologie* (3).

Ces critiques touchant un point d'ailleurs fort délicat n'enlèvent rien à la qualité de ce livre. Il est de ceux qui font penser. On le sent tout mûri par une lente réflexion. Mettez-le dans le coin des œuvres chères qu'on relit, le soir, pour rêver.

(1) p. 169.
(2) p. 183 ss., Héraclite, fg. 45 Diels (et non Diehl!).
(3) Citée p. 187.

*
* *

La *Bibliothèque de Synthèse Historique* nous a déjà donné de bons ouvrages. Celui qu'elle consacre à la religion grecque n'est pas indigne des précédents (1). Sans parler de M. H. Berr qui se réserve les préfaces, deux savants ont collaboré à ce gros volume de XLII-538 pages. Mais le partage n'est pas égal. Pour les origines et la religion de la *polis*, M. Gernet a reçu près des quatre cinquièmes. Son successeur a dû se contenter du reste. Ce n'est guère si l'on songe à tous les problèmes que soulèvent la religion hellénistique, les mouvements venus d'Orient, la transition au chistianisme. Autre critique : je ne puis m'habituer à ces références chiffrées qui renvoient à une table reléguée au terme du volume. Le lecteur sérieux — il s'en trouve — est contraint à un petit jeu incessant qui lasse vite. Il ne reste que d'inscrire, chaque fois, à la suite du chiffre, les noms de l'auteur et de l'ouvrage : on finit par où les auteurs auraient bien dû commencer.

M. Gernet, qui est sociologue, a peut-être trop insisté sur les frairies paysannes des temps primitifs. Toutes les fêtes du monde ne feront point naître le sentiment religieux s'il ne loge d'abord dans les cœurs. A coup sûr, chacun s'exalte au contact d'autres fidèles. Mais ce contact aurait-il lieu, les fidèles se réuniraient-ils s'ils n'étaient pas, précisément, *fidèles*? Par contre, ces mêmes disciplines de la sociologie ont inspiré à l'auteur des pages fort heureuses touchant la religion civique, au V^e^ siècle. C'est, à mon sens, la partie la meilleure de son exposé. L'exégète des *Lois* de Platon était ici sur un terrain familier. Il l'exploite avec toutes les ressources d'un savoir très averti.

Il fallait un long usage de la période hellénistique pour en

(1) L. Gernet et A. Boulanger, *Le Génie grec dans la religion*, Paris, Renaissance du Livre, 1932, 40 fr.

résumer si brièvement les divers courants. M. Boulanger s'est tiré à merveille d'un mauvais pas. Ses conclusions sont fixes et précises. Des études plus spéciales, sur l'Orphisme, sur les papyrus magiques, y avaient préparé l'auteur. Il a dit tout l'essentiel et il l'a bien dit.

⁂

M. M. Meunier a pris le soin de traduire des fragments et des lettres de femmes pythagoriciennes (1). Ces écrits sont tous des faux d'époque tardive. Ils n'ont guère plus de poids, pour l'ancien pythagorisme, que les *Vers d'Or*. Mais on y trouve, çà ou là, de jolis traits. M. Meunier emploie à les mettre en valeur tout l'art qu'on lui connaît.

Paris.

A.-J. Festugière, O. P.

Histoire d'Espagne

Voici plus d'un an que l'*Histoire d'Espagne* de M. Louis Bertrand a paru en librairie. Il est peut-être permis d'en parler encore. Je m'excuse seulement d'en parler surtout pour exprimer les réserves que l'ouvrage m'inspire. C'est un rôle ingrat. Mais un écrivain qui occupe la situation de M. Louis Bertrand doit être blasé sur les éloges de la presse, et une critique sincère est certainement ce qui a pour lui le plus d'intérêt. D'ailleurs, le bien que l'on peut dire de son livre a déjà été dit. A quoi bon répéter? On a vanté l'éclat séduisant de cette vaste synthèse; il n'est pas question de le nier. Ce

(1) M. Meunier, *Femmes pythagoriciennes, Fragments et Lettres*, Paris, Artisan du Livre, 1932.

que l'on peut contester, c'est la solidité de la composition et de l'information.

Ce qui frappe en effet tout d'abord, dans cette *Histoire d'Espagne*, c'est son déséquilibre : trois cents pages sur l'Espagne musulmane, cent pages sur la découverte, la conquête et la colonisation de l'Amérique, et tout le reste est expédié en cent autres pages. Les derniers chapitres, on doit bien le dire, sont plats, bâclés, et fâcheusement incomplets : rien sur l'indépendance des colonies américaines, rien, ou peu de chose, sur les problèmes contemporains, en particulier sur la genèse de la république et sur la question du Maroc; le résumé de la guerre hispano-marocaine de 1859-1860 (p. 504), dont nous apprécions mal aujourd'hui le retentissement, est une espèce de caricature, et l'auteur ne semble pas savoir (p. 165) que le Riff est pacifié depuis 1927. Peut-être M. Louis Bertrand a-t-il trop vu l'Espagne en touriste ou à travers les livres pour en avoir cette connaissance par l'intérieur qui seule permet de bien juger la vie d'un pays.

Les raisons de ce déséquilibre sont manifestes et variées. L'Espagne que M. Louis Bertrand s'est proposé d'étudier, « c'est l'Espagne vue du dehors, écrit-il, et dans la mesure où elle intéresse l'étranger » (p. 7). Et il est certain que l'auteur a agi de manière fort judicieuse en insistant sur la période musulmane et sur la colonisation de l'Amérique. Ce sont surtout, en effet, la longue familiarité du pays avec l'Islam et son expansion hors d'Europe qui intéressent l'étranger. Il y a là deux contacts avec des civilisations différentes, deux *clashes*, comme on dit, qui font l'originalité principale et la portée universelle du destin de la Péninsule. C'est à dessein que je dis la Péninsule, car il ne faut pas oublier cet étonnant Portugal auquel M. Louis Bertrand ne pense pas assez. Le déséquilibre de l'ouvrage s'explique donc, mais je ne crois pas qu'il se justifie. Car il n'en reste pas moins que d'autres aspects de l'histoire espagnole auraient dû être examinés, ou moins rapidement traités.

Mais c'est qu'il y a peut-être d'autres causes à cette disproportion. M. Louis Bertrand met souvent une sorte de fierté à prendre systématiquement le contre-pied de l'opinion courante. Il n'est pas douteux que l'on se fait en France une idée très inexacte de l'Espagne musulmane et de la colonisation américaine. Il était fort aisé, sur ces deux points, de

redresser les erreurs du grand nombre, d'apporter à la foule abusée des lumières éclatantes et de lui révéler une vérité définitive et simple. Mais, sur le reste de l'histoire de l'Espagne, le public français, dans son ensemble, n'a même pas d'idées fausses, pour la raison qu'il l'ignore profondément. Ici, l'application de M. Louis Bertrand perdait son objet : plus de justice à restaurer, plus de bévues à corriger, plus d'historiens à critiquer. Il ne restait dès lors qu'à passer à la hâte, avec une sécheresse de manuel élémentaire.

Le malheur, c'est qu'il ne suffit pas de prendre le contre-pied de l'opinion courante pour atteindre du même coup à la véritable originalité. Je n'assurerais pas que M. Louis Bertrand n'est jamais tombé dans les banalités les plus déplorables. C'est là qu'on s'aperçoit que sa vision de l'Espagne est, en réalité, beaucoup moins personnelle qu'elle ne paraît. Il faut connaître fort mal le pays, ignorer complètement cette luxuriante *vera* de Plasencia dont le spectacle enchantait Charles-Quint pour employer, à propos de l'Estrémadoure, l'expression peu nouvelle de « mornes solitudes » (p. 3o5-3o6). Il faut connaître fort mal le pays pour présenter la Haute-Andalousie — celle de Grenade et de Málaga — comme une région fertile et riche, même en corrigeant peu après cette affirmation trop absolue (p. 265). La grasse Bétique, c'est avant tout la Basse-Andalousie, la vallée du Guadalquivir.

Mais surtout il ne suffit pas de prendre le contre-pied de l'opinion courante pour atteindre du même coup à la vérité. Il ne s'agit pas ici de chicaner M. Louis Bertrand sur un certain nombre d'erreur de détail : personne n'est à l'abri, chacun le sait, des méprises de ce genre. On aurait été heureux, cependant, qu'il connût l'existence du traité de Tordesillas sur le partage du monde entre l'Espagne et le Portugal (p. 33o), qu'il s'abstint de parler de « dindons castillans » (p. 384) et qu'il ne fît point l'Université d'Alcalá aussi antique que celle de Salamanque (p. 452). Ces erreurs, si excusables qu'elles soient, inquiètent un peu, parce qu'elles révèlent une information singulièrement rapide. M. Louis Bertrand n'est évidemment pas de ceux qui travaillent de près. C'est d'ailleurs une critique que l'on serait moins porté à lui faire s'il affirmait et décidait avec plus de discrétion. J'aurais très particulièrement mauvaise grâce à lui repro-

cher, dans ses pages sur l'Amérique, d'avoir utilisé le livre de M. Carlos Pereyra. Mais il est permis de penser qu'il y avait sur ce sujet d'autres ouvrages importants. Il faut également faire des réserves sur le portrait de Las Casas, qui ne mérite certes pas sa renommée et dont j'ai eu moi-même à relever les exagérations, mais qui était cependant autre chose qu'un « bon naïf » et dont la psychologie était moins sommaire que ne le feraient croire les lignes de M. Louis Bertrand (p. 352). Je crains beaucoup que, dans cette appréciation, l'auteur ne se soit laissé entraîner par sa conception impérialiste de la colonisation. Il est du reste tout à fait inexact de présenter l'affaire Las Casas comme un conflit entre soldats et missionnaires (p. 353) ; Las Casas a été personnellement fort peu missionnaire, et il a eu autant de difficultés avec les religieux qu'avec les fonctionnaires et les colons.

Il y a ainsi, faute d'une information suffisamment étendue et précise, beaucoup d'arbitraire dans les conclusions de M. Louis Bertrand. Mais parfois, chose plus grave encore, l'arbitraire n'a même pas cette excuse, si c'en est une. Il apparaît comme la conséquence d'un esprit de système qui néglige trop aisément les faits les mieux établis. Quand M. Louis Bertrand écrit (p. 90) : « Fait significatif : l'unité n'a jamais été imposée à l'Espagne que par des souverains d'origine étrangère : les rois visigoths, les califes musulmans, les austro-bourguignons avec Charles-Quint et Philippe II, les Bourbons de France, avec Philippe V et ses descendants... », on ne s'imagine pas un instant qu'il ignore l'existence et l'œuvre des Rois Catholiques, Ferdinand et Isabelle. Et en effet il se rend si bien compte de l'étrangeté de cette omission qu'il l'explique à la fin de son livre (p. 510) : « Les Rois Catholiques, Isabelle et Ferdinand, tout en préparant cette unité, maintiennent encore la division de la Péninsule en deux grands royaumes : Aragon et Castille. » Il n'en reste pas moins qu'il est difficile d'en prendre plus à son aise avec les faits. Où était l'unité imposée par les califes musulmans, qui n'ont jamais réussi à réduire l'Espagne chrétienne? M. Louis Bertrand démontre lui-même que, à l'intérieur de l'Espagne musulmane, cette unité était factice et précaire. Dans quelle mesure Philippe II, dont on a souvent marqué, à juste titre, et pour le lui reprocher quelquefois, le caractère

profondément espagnol, peut-il être regardé comme un souverain étranger? Et s'il est vrai que l'union de Ferdinand et d'Isabelle est avant tout un lien personnel, qui respecte la distinction des deux royaumes, il ne faut pas oublier que, au bout du compte, c'est Ferdinand qui, le premier, réunit sur sa tête les deux couronnes, et que l'autonomie aragonaise se perpétuera encore de longues années. C'est Philippe V qui fera l'union de l'Aragon et de la Castille, et l'affirmation de M. Louis Bertrand ne reste parfaitement vraie que pour les Bourbons. On voit là, une fois de plus, que la recherche du brillant nuit presque fatalement à celle, plus modeste, mais souvent moins aisée et toujours plus ingrate, de la vérité, et que les esprits les plus vigoureux risquent de bâtir sur le sable s'ils ne se résignent pas à quelques journées d'obscure et patiente analyse.

ROBERT RICARD.

Congrès international et nationalités musicales à Amsterdam

Un congrès international de musique est toujours une bien curieuse chose. Les pays et les races d'Europe se piquent de montrer, les uns après les autres, qu'ils savent bien chanter, et les œuvres qui se succèdent créent entre elles des contrastes étranges, riches en aperçus nouveaux. C'est à Amsterdam que s'est tenu, en juin, le congrès de 1933 de l'*International society for contemporary music*. Il serait vain de rechercher s'il a été plus faible ou mieux réussi que les autres. Il suffit qu'il nous ait donné cette atmosphère cosmopolite dans laquelle les nationalités, bien loin de se dissoudre, prennent plus de relief encore.

Il est difficile à celui qui reste à Paris de comprendre ce que peut être une nationalité musicale, ou même de se faire

une idée d'ensemble de la musique moderne française, car dans les œuvres qu'il entend, il est frappé surtout par la diversité des inspirations et des styles, si bien qu'il est porté à voir dans la musique moderne une sorte d'internationale sonore. A l'étranger, cette impression s'évanouit. Si fort est le contraste entre les modernes de France et ceux d'ailleurs, que l'école française apparaît, de là-bas, dans son unité, et les visages de la France, de l'Allemagne, des pays slaves et des pays latins se dessinent avec une netteté surprenante. C'est une sorte de géographie musicale de l'Europe, qui prend forme ainsi, mais une géographie terriblement complexe dans laquelle traditions d'écoles et tendances nationales se superposent pendant que les influences individuelles apportent leurs perturbations aux unes et aux autres.

Le grand mouvement de décentralisation musicale qui a suivi, à la fin du XIX[e] siècle, la chute de l'hégémonie allemande, nous a placés devant ce fait relativement nouveau : l'existence de nationalismes musicaux très virulents, animés d'un grand enthousiasme, et décidés à se renouveler par un contact plus direct avec la musique populaire et les folklores nationaux. C'est ainsi qu'en Espagne, en Pologne, en Hongrie et en Roumanie, — c'est-à-dire dans des pays musicalement *jeunes* et n'ayant pas derrière eux, comme l'Allemagne, un passé trop écrasant —, on a pu assister à une véritable renaissance.

Le congrès d'Amsterdam a permis de mesurer l'importance de ce renouveau. La musique hongroise n'a pas été inférieure à sa réputation, et son représentant, Paul Kadossa, nous a donné un *Concerto pour piano et orchestre* plein d'éclatantes qualités, fertile en contrastes brutaux, en « hongroiseries » savoureuses que ne gâtent jamais les partis-pris d'école ou de système. Un compositeur, en un mot, qui sait ce qu'il veut dire et comment il veut le dire.

Ce retour aux sources nationales qui a rénové la musique hongroise se retrouve aussi en Italie. Le fascisme n'a pu faire autrement que de l'encourager, mais il lui a donné des goûts de déclamation et de grandiloquence auxquels les

Italiens ne sont que trop portés, et qui font trop souvent rentrer la musique moderne d'Italie dans le genre « pompier ». Au congrès d'Oxford de 1931, pour bien montrer que la musique italienne était solidaire du fascisme, le gouvernement avait adjoint un de ses représentants à la délégation italienne. Il fut d'ailleurs presque le seul, aux concerts, à applaudir la musique italo-fasciste dont le style ampoulé et comiquement emphatique avait mis en joie toute la salle.

La patrie de Dante fut un peu mieux représentée à Amsterdam, et d'une façon plus discrète. Goffredo Petrassi nous fit entendre une *Partita pour orchestre* inspirée des danses italiennes de jadis, dont il avait gardé les formes et les rythmes. L'auteur nous a fait grâce des redondances fascistes, il ne nous a donné qu'une musique agréable à entendre, fraîche, facile — trop facile — souvent bien superficielle et dissimulant mal un académisme précoce.

Le renouveau musical n'a que peu touché l'Angleterre, aussi mal douée pour la musique que pour les arts plastiques, mais il a jailli spontanément chez les celtes d'Écosse et d'Irlande. L'Irlande n'était pas représentée au congrès d'Amsterdam, et c'est bien dommage, mais l'Écosse nous envoya Erik Chisholm. Erik Chisholm a résolu d'être pour la musique écossaise ce que Bela Bartok a su être pour la musique hongroise, et de maintenir le contact avec la musique populaire. Louable ambition, et que l'on ne peut qu'approuver. Mais, hélas! le public se montra si rétif au folklore écossais interprété par Erik Chisholm que la *Dance suite for piano and orchestra* sombra sous les rires de la salle, tant il est vrai que les doctrines ne valent que ce que valent les artistes qui s'en servent.

*
* *

En écoutant les œuvres des compositeurs allemands et hollandais, c'est cette même réflexion qui venait à l'esprit, et l'on pouvait se demander si, dans les pays germaniques,

les systèmes n'étaient pas simplement destinés à masquer la rareté des vrais artistes. Le congrès d'Amsterdam a eu le grand mérite de montrer à ceux qui l'ignoraient à quel point la musique atonale a gagné du terrain en Europe centrale. Née en Autriche sous les auspices de Schönberg, la nouvelle doctrine, qui abolit ce qu'il est convenu d'appeler les *tons*, a gagné l'Allemagne, puis dépassé les frontières de la germanité. La Hollande est presque convertie, la Tchécoslovaquie et la Pologne commencent à se laisser gagner, et tous ces pays envoyèrent à Amsterdam des délégués qui, avec des talents inégaux, essayèrent de nous montrer qu'ils avaient profité des leçons de Schönberg.

Terriblement médiocres et pénibles à écouter furent la *Suite pour orchestre* de l'allemand L. J. Kauffmann, la *Symphonie* du hollandais Guillaume Landré, ainsi que la *Suite pour orchestre* du tchèque Frantisek Bartos. Cette musique atonale, pédante et prétentieuse, dégageait un ennui mortel. A côté de cela, le polonais Joseph Koffler nous donna, avec ses *Variations pour la gamme de douze tons*, une musique purement atonale, comme le titre l'indique, mais qui révélait un talent très réel et une vraie nature d'artiste, malgré une certaine raideur intellectuelle de l'expression musicale, qui parfois trahissait la pensée.

Plus intellectuels encore étaient la *II^e Symphonie* du hollandais Bertus van Lier, et les *Fünf Orchesterstücke* de l'allemand Edmund von Borck, œuvres remarquablement écrites, qui révèlent chez des compositeurs de 26 ans un métier déjà fort assuré et une véritable maîtrise dans le maniement des effets d'orchestre. Cette musique est d'ailleurs aussi contrapontique qu'atonale, et la combinaison de ces deux disciplines donne parfois — dans le *fugato* de van Lier par exemple — une réelle impression de grandeur.

*
* *

On a l'impression, malgré tout, que ces atonalistes, avec toute leur science, étouffent dans leur gangue, qu'ils ne nous

touchent que dans la mesure où ils savent oublier Schönberg. Et quand il leur arrive de l'oublier tout à fait, leur personnalité peut s'épanouir librement, et de grands musiciens se révèlent.

C'est ainsi que le catalan Robert Gerhard a été jusqu'en 1928 l'élève de Schönberg, après avoir fait ses études musicales en Espagne. Mais il a su rester espagnol en Autriche, et se créer en même temps un style extrêmement personnel. La cantate pour chœur et orchestre de l'*Alta Naixença del Rei en Jaume*, dont la *Passaglia* et le *Choral* ont été donnés à Amsterdam, suffit à nous montrer dans Robert Gerhard un grand artiste. Une force qui sait où elle va, une émotion toujours contenue et qui ne cherche à s'extérioriser par aucune déclamation; une savante économie des moyens mis en œuvre, qui permet des développements rapides et d'une extrême richesse dans un temps relativement court; un style concis et d'une carrure magnifique : ainsi se présente cette cantate qui était peut-être, avec le *Pater* de Jean Cartan, le seul chef-d'œuvre authentique du Congrès.

S'il est impossible de rattacher Robert Gerhard à un système ou à une tradition, la chose est absolument impossible pour le *Pater*, la cantate pour soli, chœurs et orchestre du français Jean Cartan. Cette œuvre n'a pas d'équivalent dans la musique moderne. Dès les premières mesures on se sent en présence d'une chose tout à fait exceptionnelle et créée comme par miracle par un merveilleux artiste. Entre cette cantate et la plupart des œuvres du Congrès, le contraste n'en est que plus frappant : d'un côté des jeux de notes et d'habiles spéculations d'artistes, de l'autre une prière qui sort du plus profond d'une âme et qui ne pouvait pas ne pas s'épanouir en musique, une exigence de l'être tout entier qui aime et qui crie à sa libération.

« Pour moi, écrivait Jean Cartan, ce n'est pas la prière extérieure à la vie, mais celle dont toute la vie est la source. Et non pas la prière obligatoire et du bout des lèvres, mais l'hymne qu'on ne peut plus contenir; vous savez, comme la flamme d'un grand feu quand les branches ne la retien-

ent plus, la voilà qui jaillit, dansant dans la lumière! C'est a vraie prière humaine, tout intense de vie, qui naît sans u'on l'appelle et ne peut pas faire autrement que de naître uand on est trop heureux ou trop triste (1). »

Et il faut voir avec quelle tendresse les chœurs chantent es premières demandes : *Pater, pater, pater noster...* Toute ette première partie, qui va du début de la prière divine usqu'à... *et in terra,* est écrite dans un style clair, tonal, ouvent contrapontique, et sur lequel toujours rayonne une mouvante simplicité, « quelque chose de si humain, si rofondément suppliant, une prière à laquelle on ne peut as refuser ». Et cette simplicité même, ce style dépouillé l'ornements, cet orchestre dans lequel il n'y a pas un instrument inutile, tout concourt à donner une impression de ureté et de grandeur.

Dans la seconde partie, les chœurs se taisent, et seul le ythme balancé d'un orchestre restreint accompagne le oliste — un ténor — qui chante les émouvantes paroles du *Panem nostrum...*

« Ici, précise Jean Cartan, il faut une atmosphère très imple et humble, paysanne presque. Je veux tellement u'on sente que c'est du pain de blé dont on parle, et non n symbole, le pain que l'on travaille soi-même. Faire chanter ces paroles comme pourrait les dire Anne Vercors. »

Mais le *Pater* est une prière qui finit en drame. Le seul ait d'avoir consacré la III^e^ partie tout entière à *Libera nos a malo* montre assez que l'auteur a voulu mettre l'accent sur e côté douloureux, tragique même. Les puissances du mal vont faire irruption brusquement, et ce sera, entre les chœurs et elles, la lutte sans merci. Aux supplications de la II^e^ partie vont succéder d'âpres accents; des rythmes impérieux et de sauvages dissonances vont ravager l'orchestre pendant que les chœurs sans relâche crient leur désespoir dans une

(1) Cette citation, ainsi que les suivantes, est extraite de lettres de Jean Cartan, rassemblées après sa mort, et qui seront publiées dans quelque temps.

atmosphère de panique. La hantise du mal plane sur cette musique, la hantise d'un mal qui n'est « pas seulement le mal théologique, mais tout ce qui *fait mal*, tout ce qui fait souffrir ». Et dans ce désespoir, dans ces révoltes, passent des accalmies qui disent toute la lassitude de la lutte trop longue; mais quand l'orchestre enfin se tait, épuisé, quand les trois solistes chantent presque à voix basse *Amen*, on sent bien que ce calme n'est pas celui de la consolation, mais « ce silence lourd qui suit les larmes ».

Il est bien dommage que seules les II^e^ et III^e^ parties aient été bien interprétées. Espérons que les chefs d'orchestre français qui joueront le *Pater* l'an prochain (1) sauront rendre la I^re^ partie avec plus de pureté et de goût que les hollandais... Mais ne nous plaignons pas! Le seul fait d'avoir donné devant un public international — et pour la première fois — des œuvres de l'envergure du *Pater* et de la *Cantate* de Gerhard donne droit à notre reconnaissance. Et si les congrès de ce genre nous révélaient deux grands musiciens tous les ans, le XX^e^ siècle deviendrait en quelques années l'âge d'or de la musique.

GILBERT GADOFFRE.

(1) Pierre Monteux avec l'O.S.P., à Paris, salle Pleyel; Münch et les chœurs Saint-Guillaume, à Strasbourg, au mois de mars; Witkowski à Lyon.

Deux films « religieux »

Le cinéma attend son *Génie du Christianisme*. Il semble devoir attendre longtemps encore, si nous jugeons de l'avenir d'après le passé et le présent. Dans le *Bois Sacré*, pour autant qu'il m'en souvienne, un certain ministre veut avoir la certitude qu'une symphonie correspond bien aux conditions laïques de son gouvernement. Avec le cinéma, pareille épreuve serait superflue. Le cinéma est un art bien « laïque ». Les autres arts retiennent quelques parcelles du christianisme ancien ; même les plus corrompues et dégénérées, comme le roman ou le théâtre, exhalent encore parfois le parfum du vase vide. Ni dans un monde radicalement déchristianisé, contemporain du machinisme, de l'affairisme, de la guerre et de l'après-guerre, le cinéma est un moderne païen, qu'il faudra bien baptiser — mais la tâche sera difficile. Peut-être ce paganisme foncier, la vigueur de cette maternité areligieuse sont-elles au nombre des raisons pour lesquelles le néo-paganisme soviétique témoigne de telles sympathies en faveur du cinéma.

Que l'on se rappelle — « comme c'est loin, tout ça ! » — le temps du film muet. Certes, le « muet » ne nous a pas gâtés. Il y a eu *Christus* — mais c'est antédiluvien et mes souvenirs datent trop pour que j'ose porter un jugement. Il y eu *Les Dix Commandements*, biblique prétexte aux exhibitions colossales. Il y a eu *Ben-Hur*, dans lequel, en cherchant bien et avec beaucoup d'indulgence, on pouvait discerner un reflet de sentiment chrétien — la vague lueur, en lame de couteau, qu'on distingue au fond d'un puits. Quoi encore ?... J'ai beau chercher : les dix doigts suffisent amplement. Quand, du muet, nous venons au « parlant », même carence, même vacuité. Car je ne veux pas compter comme films religieux quelques bandes sirupeuses et commerciales sur l'infortunée sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, qui n'en peut mais.

Pourtant, nous sommes un bon nombre à ne pas nous contenter des films où rien n'offusque la foi ni les mœurs

C'est très bien d'obtenir ces qualités ou plutôt, métaphysiquement parlant, ces négations de qualités; cela ne suffit pas. Sans empiéter sur le domaine autonome de l'art, sans brouiller les genres et transformer les films en sermons — même en sermons du chanoine Broussillard — nous souhaiterions des films « chrétiens », pénétrés, informés du christianisme, comme l'albâtre s'imbibe de lumière.

Deux films à tendances religieuses ont passé sur nos écrans, ces temps derniers. Donnent-ils satisfaction à nos requêtes?

* * *

Le premier, c'est le *Signe de la Croix*. Un beau titre. Menteur, à notre sens. N'y ont trouvé des émotions religieuses que ceux pour lesquels *Quo vadis?* est un roman chrétien. C'est-à-dire un public mal informé et peu critique, prompt à considérer comme religieux ce qui offre quelque apparence de religiosité sentimentale. Public en or, facile à duper, apte aux larmoiements attendris.

Le sujet est de la plus charmante banalité. Les romans sur les origines chrétiennes ont créé un poncif que le cinéma se devait d'utiliser — puisque, la plupart du temps, les cinéastes vont habiller leurs imaginations chez les fripiers de la littérature. *Quo vabis? Fabiola* et ce *Callista*, qui n'ajoute rien à la gloire de Newman, nous ont rendu de mauvais services. Un beau patricien, Marcus, préfet de Rome, s'éprend d'une jeune chrétienne, Marcia. Mais le rival de Marcus, ce Tigellin — que Suétone a doué d'une fâcheuse réputation —, veille dans l'ombre et travaille à la perte de Marcus, dont il guigne la place. Il fait arrêter le frère de la jeune chrétienne, le torture (scène de tourments!) et obtient de lui l'aveu qu'une assemblée de chrétiens doit se tenir, où prendra la parole un envoyé de l'apôtre Paul. Des soldats cernent l'assemblée, tuent le missionnaire, s'emparent des auditeurs. Marcus arrive à temps pour secourir « l'objet de sa flamme », qu'il emmène sous sa maison. Ici, les choses se compliquent. Tigellin a dénoncé Marcus à Néron (car, naturellement, le drame se passe sous Néron). Or, Poppée, femme de l'empereur, est amoureuse de Marcus. Elle détermine son crédule époux à décréter la mort de Marcia. Pendant ce temps, la jeune fille doit repousser les avances de Marcus, résolu à la

séduire. (Scènes d'orgie!) Au moment où il commence de s'apprivoiser et où les spectatrices sensibles prévoient un mariage, les soldats de Néron arrivent. Nouvelle arrestation. Prison. Scènes des cirques. Marcus vient, dans le cachot, pour entraîner Marcia à l'apostasie. Mais l'amour et la grâce se joignent pour l'illuminer, il partage le martyre de Marcia et tous deux montent vers la mort — tandis que l'ombre dessine le signe de la Croix. Où donc avons-nous déjà lu tout cela? Le scénario médiocre a tout de même un mérite : il ne finit pas par un mariage, et n'admet pas le dénouement « heureux » du mélo. Audace récompensée, car les seules images où transparaisse une certaine pureté de sentiment religieux sont celles de la fin.

En effet, l'ensemble du film manque à peu près totalement de sentiment religieux. Je passe condamnation sur la toilette et le bain de Poppée, déshabillés gratuits, sans rapport logique avec le contexte; sur les scènes d'orgie, qui remplacent la « soirée mondaine », chère au cœur des cinéastes américains : l'auteur a cru indispensable, pour le succès de son œuvre, d'en appeler, ne fût-ce qu'un instant, au pourceau qui sommeille. Mais, griefs plus sérieux, la jeune chrétienne est vraiment trop « flirt » et les vieux chrétiens trop guindés. Quant au sermon de l'envoyé de Paul, c'est un « fervorisé » mystico-nébuleux, digne d'un prédicant anabaptiste. Je comprends le réflexe de l'archer qui lui envoie une flèche sur la poitrine, pour mettre un frein à la fureur de ces flots d'éloquence. Les seules épisodes vraiment beaux sont, ainsi que je l'ai dit, ceux de la fin : lorsque Marcia console et soigne les prisonniers; qu'elle exhorte au martyre son frère défaillant et qu'elle répond aux lâches conseils de Marcus. Et aussi lorsque les martyrs, qui montent, en chantant, l'escalier du cirque, passent de l'ombre épaisse à la lumière crue : vision historiquement fausse, mais psychologiquement vraie. Du reste, je l'avoue, l'ensemble du plan ne manque pas de grandeur. Précisément d'une grandeur païenne. Cecil B. de Melle, le metteur en scène, a le génie de ce *great exhibition*. Le spectacle du cirque est « étonnant », au vieux sens du mot. Cependant, pourquoi râper les nerfs du spectateur? Si vous goûtez ce genre d'émotions, permettez-moi de vous indiquer l'adresse d'un bon psychiatre.

Par surcroît les anachronismes pullulent comme mouches

en été. Surtout du côté féminin. Poppée — *alias* Claudette Colbert — est bien moderne; ses suivantes et confidentes le sont plus encore; et leur physique anglo-saxon renforce l'anachronisme. Fait exception l'auteur qui joue Néron : un Néron magnifique, obèse, sensuel, cruel, paresseux, maniéré et m'as-tu-vu.

Allons : qu'Eudore et Cymodocée dorment tranquillement leur sommeil littéraire; Marcus et Marcia, héros cinématographiques, ne leur ont point dérobé leurs lauriers.

***

Le second film que je signale n'est pas une œuvre religieuse, à proprement parler; mais il touche d'infiniment plus près au sentiment chrétien. C'est « *Marie*, histoire d'une servante », « production » hongroise de Paul Fejos, qui n'a éveillé qu'un retentissement assez faible.

Histoire bien simple, que sa simplicité même sauve de la banalité. Délicate légende hongroise sur l'origine des giboulées printanières. C'est une petite servante, Marie Szabo — Szabo, en magyar, correspond à Durand ou Dupont, en français — placée dans une famille d'infime bourgeoisie campagnarde, là-bas, au cœur de la puszta. Bonne à tout faire, elle remplit sa définition en faisant tout et trime de l'aurore à la nuit, pour un miséreux salaire. Un soir de printemps, sous un arbre en fleurs, elle « faute » — comme dit la pudeur paysanne — par surprise, par crainte et par naïveté; elle se laisse séduire par un jeune faraud bourgeois. Quand ses maîtres connaissent la conséquence de son péché, ils la chassent impitoyablement; son butor d'amoureux l'abandonne. Elle s'en va errant de village en village, sans trouver d'emploi, repoussée par la dureté des « honnêtes femmes ». Un soir de neige, elle tombe dans la rue; la patronne d'une brasserie mal famée la recueille, et l'enfant — une nouvelle petite Marie — vient au monde en ce triste lieu. A la venue de cette innocence une sorte de pureté semble naître dans les cœurs des tristes hôtes de la brasserie. Marie va faire baptiser son enfant et la confie à la Vierge. Mais le malheur revient : une institution charitable — bien intentionnée et peu humaine — enlève la petite fille à la garde de sa mère. Marie s'en va, folle de douleur,

poursuivie par l'inconsciente cruauté des enfants. Elle recommence à errer dans la plaine, jusqu'au jour où elle vient mourir, aux pieds de la Madone à qui elle avait voué sa fille. La miséricorde de Dieu lui accorde le paradis, où elle passe de longs jours heureuse et tranquille, poursuivant, sans fatigue et dans la joie, sa besogne de servante. Or, voici qu'un soir de printemps, elle aperçoit, sous l'arbre en fleurs, sa fille, en butte aux entreprises d'un galant. Effarée, affolée, désespérée, elle supplie Dieu de sauver la seconde Marie. Puis, au comble de la colère et de l'effroi, elle renverse le seau d'eau, qui servait à ses travaux ménagers. L'eau tombant, en giboulées, chasse le galant. La seconde Marie est délivrée. Telle est, dit la légende hongroise, l'origine des ondées printanières. Je regrette de défloror, en la résumant, cette jolie histoire.

Qui peut d'autant moins se résumer qu'elle est vraiment *du cinéma*, où la parole tient aussi peu de place que possible, où tout se traduit en gestes, en images, avec, çà et là, quelques sonorités évocatrices, des bruits, des musiques, des cris.

Assurément, au point de vue religieux, je déplore quelques balourdises. Malgré les clichés des littératures slaves, je doute que les patronnes de tavernes si équivoques aient le cœur si large; Kouprine donne, sur ce point, un cruel et véridique démenti à Dostoïevski et Tolstoï. En outre, il ne me plaît guère qu'on ridiculise les dames charitables.

Après ces réserves, il convient de louer le sentiment de piété humaine et chrétienne qui inspire toute l'œuvre. Et aussi le tact vraiment respectueux qui nous présente l'intervention du surnaturel. Dans les entretiens de Marie avec la Vierge, il eût été facile de tirer les ficelles de studio. On ne l'a point fait et l'on a bien fait. La Vierge de bois colorié demeure immobile, impassible; mais, par un je ne sais quoi inexprimable, on *sent* que la prière de Marie est exaucée. De même quand Marie succombe aux pieds de la Madone, on *sait* que la faute est pardonnée, après l'expiation. La montée et le séjour en Paradis sont de pur chefs-d'œuvre de pensée et de goût : la face de la malheureuse se transfigure et elle grandit, grandit, au point de cacher les nuages et les étoiles; miracle de sur-impression qui fait songer au prodigieux chapitre de Léon Bloy, dans *Celle qui pleure*. Le Paradis n'est qu'une humble cuisine mais où tout est spiritualisé, surna-

turalisé, ordonné, brillant. « Là tout n'est qu'ordre et beauté. » Marie passera son éternité aux travaux ennuyeux et faciles qui veulent beaucoup d'amour — et l'on devine la présence du Maître. Le cinéma, ce jeune éléphant, n'a pas mis sens dessus dessous le magasin de porcelaines.

Marie, le personnage principal et à peu près unique, c'est Annabella, cette vraie jeune fille, au visage étrangement expressif, au jeu simple, sensible, intelligent. Du sourire un peu mélancolique à l'atroce désespoir, que d'expressions peuvent signifier les lignes de visage humain ! On n'a pas encore tiré tout le parti possible de la pantomime. Annabella nous révèle des potentialités inconnues. Je sais peu de mots plus émouvants que son cri affreux, lorsque, ayant perdu son enfant, elle aperçoit une chatte jouant avec ses petits.

Si l'on veut — et pourquoi pas ? — christianiser l'art cinématographique, c'est dans la voie ouverte par *Marie* qu'il faut se diriger ; là, se dessine le vrai signe de la croix.

Joseph Folliet.

Quelques livres

Rachel, par Jean Prévost (N.R.F.)

L'impuissance à se trouver et à comprendre les autres n'est pas forcément signe d'une exquise complexité en eux comme en soi-même.

Quelque chose d'inconsistant dans les personnages et dans leurs aventures n'est pas la marque de la sincérité la plus nue.

Peindre en toute vérité quelques-unes des réactions les plus complexes d'un amour tout dénué de simplicité, bien sûr, c'est tentant! Peut-être est-ce un mérite de l'avoir essayé.

Choses tues, par Paul Valéry (Gallimard)

Profitant des rares loisirs que lui laissent ses occupations mondaines — mariages, vernissages, conférences, déjeuners royaux, etc. — Paul Valéry nous donne *Choses tues*.

Est-ce influence ou réaction que tant d'aimable préciosité?

Est-ce disette que ces épluchures d'œuvres?

La fontaine des Lunatiques, par André de Richaud (N.R.F.)

André de Richaud peut, quand il le voudra, abandonner son magasin d'accessoires (la jeune morte au serpent vert, le cercueil sous l'orgue d'argile), tant d'idées qui ne sont neuves et hardies que pour lui, et son ton agressif et sa gaucherie dont on le sent tout fier.

Sa langue est assez belle, son talent assez vrai, sa manière assez séduisante pour s'en aller tout seul dans la vie.

M. Borderie.

A TRAVERS LES REVUES

L'Écrivain et l'événement

Henri Massis publie dans **La Revue Universelle** du 15 juin un article qui suggère bien des réflexions. Il s'agit de l'*écrivain et l'événement*. Quels rapports de l'un à l'autre? Voici l'exemple, Montherlant :

Henri de Montherlant est une des deux ou trois figures un peu altières que compte la littérature d'aujourd'hui... Son cas illustre de façon saisissante le désaccord, disons plus, le divorce qui existe aujourd'hui entre la littérature et le public. Dérouté, fatigué par l'événement, le public demande à l'écrivain de l'en distraire, de lui faire oublier les problèmes de l'heure, et cela dans le moment où la littérature ne peut plus s'intéresser à elle seule, où le littérateur dégoûté de la pure littérature se tourne vers le monde et ses affaires, sentant qu'il ne peut échapper aux exigences et aux nécessités du temps.

Je ne suis pas assuré de l'exactitude de ces remarques. Que les écrivains ne puissent s'abstraire totalement des événements, c'est un fait, et que je crois heureux, puisque, très légitimement, ils doivent influer sur la vie de la cité. Où je m'étonne, c'est devant l'affirmation que le public ne demande qu'à en être distrait. Je pense, au contraire — au moins pour l'élite —, que son angoisse est trop intense pour ne pas chercher partout — et jusque dans les œuvres d'art les plus « désintéressées » — le reflet de sa préoccupation quotidienne.

Pourtant M. Massis insiste :

Ce n'est pas là ce que la foule attend des écrivains d'aujourd'hui : elle attend d'eux qu'ils lui dispensent la tranquillité de l'oubli, qu'ils soient des « messagers d'espérance », alors même que tout leur conseille l'inquiétude et la vigilance.

Voilà, me semble-t-il, en peu de mots bien des confusions. Mettre sur le même pied l'oubli et l'espérance est pour le moins étrange! L'oubli est un défaut, ou du moins une faiblesse, au sens où on l'entend ici. L'espérance est une vertu qui, dans les circonstances difficiles, comme c'est ici le cas, estime malgré tout possible d'atteindre le but poursuivi, et, pour nous chrétiens, sait qu'elle peut s'appuyer sur le secours de Dieu. C'est ainsi que l'Apocalypse, qui énumère complaisamment les fléaux de la terre et ne prêche pas qu'on s'en divertisse, c'est-à-dire qu'on les oublie, est cependant le plus pur chant d'espérance qui ait jailli d'une âme angoissée.

Quoi qu'il en soit, M. Henri Massis n'a peut-être pas tout à fait tort de sévèrement juger le grand public, frivole, paresseux et peu soucieux d'intelligence. Mais la faute n'en est-elle pas aux écrivains qui s'abaissent à son niveau? Dans l'article que Fidus consacre à François Mauriac (**Revue des Deux Mondes**, 15 juin), il pose le vrai problème :

> Écrire! me disait-il, qu'est-ce que c'est? Ça ne compte pas... Nous écrivons tous bien, poursuivait-il avec *mépris*. Il y a autre chose... Au fond, il y a les écrivains qui se livrent, qui se mettent tout entiers dans leur œuvre, et puis il y a ceux qui ne s'y mettent que jusque-là...

Oui. Et lui-même, s'il est aujourd'hui notre grand écrivain, celui qui dépasse de beaucoup tous les autres, n'est-ce pas, comme le note Fidus, parce que

> la religion lui sert à donner à la vie, au problème de la perte ou à la rédemption, une valeur infinie. Dans la partie qui se joue pour lui, il y va de tout.

De tels écrivains sont seuls dignes des événements que nous vivons.

Memento des Revues

Revue des Cours et Conférences, 30 juin. — E. Hoepffner, *Lais et romans bretons : Les origines.* — A. Puech, *Étude littéraire de quelques dialogues de Platon : la République.*

Les Nouvelles littéraires, 8 juillet. — Arsène Alexandre, *Trois lettres de Dumas fils sur des questions cruelles* (Le crime — Le divorce — L'avortement). — Edgar Gallad, *La mort du prince des poètes arabes Ahmed Chawky bey*.

Le Correspondant, 10 juillet. — R. P. Charmot, *L'humanisme et l'abnégation chrétienne*.

Il nous semble que l'Humanisme chrétien, soit à cause de la transcendance du surnaturel, soit à cause du caractère paradoxal de ses moyens de réalisation, ne peut pas être considéré comme le prolongement de l'Humanisme clos, qui n'accepte que le concours de forces humaines et l'exaltation des instincts.

... L'Humanisme chrétien est d'une essence supérieure. Il tend à la sainteté par l'amour : mais la sainteté est une forme éminente d'Humanisme.

QUESTIONS SCIENTIFIQUES

PIERRE HUMBERT. *Le beau roman des Canaux de Mars.*
Professeur à l'Université de Montpellier.

Les Canaux de Mars prouvent-ils que la planète est habitée, et par une population intelligente? Voici la réponse d'un savant astronome. Elle joint à une haute compétence le charme alerte d'un roman.

ANDRÉ GEORGE. *Mouvement des idées scientifiques : Sciences naturelles.*

I. Un livre sur le sens de la Direction et l'Orientation lointaine.
II. Le Nouveau Traité de Psychologie.

P. DEFFONTAINES. *Pierre Termier.*
Professeur aux Facultés catholiques de Lille.

« Il faut connaître Termier, c'est une date en toute vie. » Témoignage rendu au grand géologue par l'un des maîtres de la géographie humaine.

A. G. *Memento des livres et des revues.*

Le beau roman des canaux de Mars

Toutes ces nuits, dans la constellation du Lion, deux planètes, par leur éclat magnifique, attirent le regard : ce sont Jupiter et Mars. Cette dernière, très rouge, est, on le sait, particulièrement intéressante : on a voulu, jadis, affirmer qu'elle était habitée, on a cherché à communiquer avec les Martiens, on a même prétendu qu'ils nous envoyaient des signaux hertziens. Qu'y a-t-il de vrai dans ces histoires, d'ailleurs passionnantes? Essayons, en ces jours où la planète est si bien visible, de raconter la belle histoire des canaux de Mars; d'ailleurs le recul est à présent suffisant pour pouvoir faire œuvre impartiale.

Il est nécessaire, tout d'abord, de donner quelques détails sur le mouvement et les dimensions de Mars avant de passer à l'étude télescopique de sa surface.

Parmi les grosses planètes, Mars vient immédiatement après la Terre dans l'ordre des distances au Soleil. Elle décrit une orbite elliptique, fort excentrique; aussi sa distance à la Terre est-elle très variable : nous sommes, dans les cas les plus favorables, à environ 56 millions de kilomètres de Mars, alors que cette même distance peut atteindre 90 millions de kilomètres, à son maximum.

La présence sur le disque de Mars, vu à travers un fort instrument, de taches sur la nature desquelles nous reviendrons, a permis aux astronomes de déceler le mou-

vement de rotation de Mars autour de son axe, analogue au mouvement de la Terre, et d'en fixer la période à 24 heures 37 minutes. Le *jour martien* est donc à peine plus long que le jour terrestre.

L'*année martienne*, c'est-à-dire le temps que met Mars pour accomplir autour du Soleil une révolution complète, est au contraire beaucoup plus longue que l'année terrestre : 687 jours au lieu de 365 — près du double. De plus, alors que sur la Terre les quatre saisons ont des durées égales à deux ou trois jours près, la forme très excentrique de l'orbite de Mars fait que sur cette planète les saisons sont de longueur très différente : le printemps martien, pour l'hémisphère sud, dure 145 jours, l'été 160, l'automne 199 et l'hiver 181. Bien entendu, sur Mars comme sur la Terre, les saisons sont inversées sur les deux hémisphères : il en résulte, de part et d'autre de l'Équateur martien, une très notable différence de climat, l'été durant 160 jours au Sud, mais 181 jours au Nord, et ainsi des autres saisons.

Au point de vue de ses dimensions, le globe de Mars est bien plus petit que le nôtre : son volume est environ six fois moindre que le volume de la Terre.

Dans sa course autour du Soleil, Mars est accompagné de deux satellites, jouant vis-à-vis de lui le rôle que joue la Lune pour nous. Leur découverte est due à Asaph Hall, de l'Observatoire de Washington, et date du 11 août 1877. Ces deux lunes de Mars sont minuscules : leur diamètre ne dépasse pas 10 à 15 kilomètres : aussi, même en joignant leurs efforts, n'arrivent-elles à émettre, pendant les nuits martiennes, qu'une lumière cinquante fois moins forte que celle de notre Lune. Asaph Hall, qui avait des lettres, a trouvé pour les satellites qu'il venait de découvrir des noms appropriés : lorsque, au chant XV de l'*Iliade*, Arès, irrité de la mort de son fils Ascalaphos, décide

de descendre sur la terre pour se venger des Achéens, il ordonne — disent les vers 119-120 — à l'Effroi et à la Fuite d'atteler ses chevaux,

> ... καί ῥ' ἵππους κέλετο Δεῖμόν τε Φόβον τε
> ζευγνύμεν·

aussi les satellites de Mars sont-ils aujourd'hui, pour tous les astronomes, Deimos et Phobos.

*
* *

Pénétrons maintenant dans l'étude physique de la surface de Mars : dirigeons sur la planète une lunette suffisamment puissante : trois sortes de détails frapperont aussitôt notre œil. D'abord la majeure partie du disque nous semblera colorée en ocre-rougeâtre ; sur ce fond se distingueront des taches sombres, de couleur bleue ou verte foncée, irrégulièrement distribuées, bien délimitées ; enfin aux deux points le plus haut et le plus bas du disque, aux *pôles* de Mars par conséquent, de petites taches blanches, très lumineuses. Dans un instrument d'amateur, ce sont ces taches blanches — ces *calottes polaires*, pour employer le terme consacré — qui seront seules visibles. Elles ont été observées dès 1672 par Huyghens.

La nature de ces calottes polaires se déterminera aisément si l'on songe à ce qui se passe sur la Terre : aux deux pôles terrestres existent des amas de glace et de neige dont l'aspect, pour un observateur supposé situé sur une autre planète, reproduirait sans nul doute celui des calottes martiennes. Dès l'époque de William Herschel, qui les a spécialement étudiées, les calottes polaires de Mars étaient considérées, avec une vraisemblance proche de la certitude, comme dues à une accumulation de glace. Un certain nombre d'observations sont venues

confirmer cette hypothèse. D'abord la dimension des calottes polaires varie avec les saisons ; sur l'hémisphère nord de Mars, par exemple, lorsque règne l'hiver, la tache polaire est très étendue : elle se réduit beaucoup en été, la calotte sud suivant un rythme opposé. C'est bien là une variation à laquelle on devait s'attendre, si l'hypothèse était exacte. Enfin en 1914, l'astronome Slipher, confirmant un résultat entrevu par Janssen dès 1867, constatait, au moyen du spectroscope, la présence de la vapeur d'eau dans l'atmosphère de Mars. Il n'y a donc aucune raison pour ne pas assimiler les calottes polaires à des amas glaciaires, et l'hypothèse est aujourd'hui adoptée par tous.

Les taches sombres qui parsèment le globe de Mars ont un caractère permanent, comme par exemple les taches lunaires, si ce n'est que le mouvement de rotation de la planète les fait disparaître puis reparaître périodiquement à nos yeux. Avec de forts instruments, on les voit d'une façon suffisamment nette pour pouvoir les dessiner. Ainsi peut-on dresser des cartes ou des planisphères de Mars, et élaborer une science qui, décrivant la figure de Mars — Arès — s'appelle l'*aréographie*.

Influencés par la nomenclature lunaire, les aréographes ont donné à ces vastes étendues sombres le nom de mers : nous verrons bientôt que ce terme est impropre ; il a été cependant conservé. On désigne ces mers, à la suite de Schiaparelli, par des noms mythologiques ou antiques : *mare Cimmerium*, *mare Sirenum*, *Propontis*, etc. ; les régions ocres qui semblent former le sol même de la planète reçoivent des désignations analogues : *Hellas*, *Thule*, *Deucalio*, etc.

Que pouvons-nous dire sur la nature de ces soi-disant mers martiennes ? L'existence, ultérieurement constatée, de détails permanents à l'intérieur de ces régions, l'ab-

sence de réflexion lumineuse à leur surface, ont fait abandonner assez rapidement l'hypothèse maritime : la découverte fondamentale de la variation saisonnière de leur teinte a orienté les recherches sur une autre voie. La couleur de ces « mers » est en effet essentiellement variable, allant du bleu très pâle (en hiver) au vert très foncé (en été) : par analogie avec ce que nous observons sur la Terre, on a assimilé ces taches à de vastes régions couvertes d'une végétation dont l'intensité et la teinte suivraient, comme chez nous, le rythme des saisons. Hypothèse géomorphique, sans doute, mais qui a reçu récemment une éclatante confirmation par la constatation, dans le spectre de Mars, des bandes caractéristiques de la chlorophylle. Il existe donc sur Mars une végétation probablement analogue à la nôtre — enfin, d'un mot gros de conséquences, une *vie* végétale.

Alors, puisque les conditions atmosphériques permettent, là-bas, une vie végétale — puisqu'il doit y avoir, par conséquent, de l'oxygène et de l'eau —, pourquoi n'existerait-il pas aussi une vie animale? N'arrivons-nous pas à toucher du doigt ces hypothétiques Martiens, qui deviennent presque réels? Certes, il n'est nullement téméraire d'admettre leur existence. Ne faisons point d'anthropomorphisme exagéré ; ces êtres seraient certainement différents de ceux qui vivent ici-bas : les conditions de température, de pression, de pesanteur, sont entièrement changées ; mais, par leur façon de s'assimiler l'eau et l'atmosphère, ils peuvent se rapprocher des êtres terrestres. Surtout, ne nous lançons pas dans le roman : il ne s'agit pas de faire du Jules Verne ou du Wells, mais de rester sur le terrain scientifique. La question est fort nette : nous voyons que l'existence des Martiens n'est pas impossible ; l'avons-nous constatée? Ce n'est qu'à ce prix que nous sortirons de l'hypothèse — si séduisante

oit-elle — pour entrer dans la réalité ! N'imitons pas Mme Gusman, qui a légué à l'Académie des Sciences une somme de cent mille francs pour qui communiquerait avec un astre autre que Mars — parce que pour Mars *ce serait trop facile...*

Or, il s'est trouvé des astronomes de grand talent qui ont proclamé : « Mars est habité ; bien plus, il est habité par une population intelligente et raisonnable ; nous en apportons la preuve : ce sont les fameux *canaux*. » Nous allons donc, à présent, examiner cette question dont on a, jadis, tant parlé.

***

La découverte des aspects singuliers auxquels on a donné le nom de canaux de Mars est due à Giovanni Schiaparelli. En 1877, la planète se trouvant dans des conditions exceptionnellement favorables à l'observation, cet astronome (directeur de l'Observatoire de Milan) signala des apparences nouvelles et étranges sur le globe de Mars : les régions ocres — auxquelles il donnait le nom de *continents* — étaient traversées par un grand nombre de lignes étroites et longues, allant toujours d'une mer à une autre, et parfaitement droites. Les mers semblaient donc reliées les unes aux autres par un réseau géométrique compliqué, véritable toile d'araignée ; ces lignes se coupaient les unes les autres ; il y avait souvent, à leur intersection, une petite tache sombre. Ne voulant pas transformer la terminologie adoptée qui laissait aux plaines couvertes de végétation le nom de *mers*, Schiaparelli donna à ces nouveaux objets le nom, fort approprié, de *canaux*, et appela *lacs* les taches observées à leurs intersections. Les plus importants de ces canaux — en 1879 Schiaparelli en comptait 82 — recevaient des noms ana-

logues à ceux que l'on usitait déjà en aréographie : Gange, Euphrate, Phison, Oronte, etc.

Les astronomes furent, dès l'abord, fort intrigués par cette structure étrange, ne ressemblant à rien de connu ; et l'étude des canaux de Mars fut à l'ordre du jour dans tous les observatoires. Les vues de Schiaparelli, confirmées par certains, furent combattues par d'autres ; un débat déjà assez vif commença à s'engager. Mais l'intérêt de la question grandit encore à la suite de la publication par l'astronome milanais de ses observations faites en 1882 : un certain nombre de canaux — dix-sept exactement — lui étaient apparus *doubles* : la ligne fine et étroite observée d'abord semblait, lorsqu'on la regardait mieux, faire place à deux lignes parallèles, sur tout le parcours. Phénomène d'une netteté parfaite, disait Schiaparelli, et dont beaucoup d'autres observateurs confirmèrent la réalité. Un astronome américain, parlant de cette gémination des canaux, écrivait : « Les voies de nos chemins de fer transcontinentaux n'apparaissent pas plus précises lorsqu'on les regarde s'enfoncer dans les lointains de nos plaines de l'Ouest. »

Afin de compléter les travaux, si extraordinaires, de Schiaparelli, des savants se consacrèrent entièrement à l'étude de Mars : et c'est ici qu'entre en scène Percival Lowell, dont le nom est aujourd'hui à jamais célèbre par la découverte, faite par ses élèves, mais d'après ses méthodes, de la lointaine planète Pluton. Intéressé au plus haut point par le problème des canaux, il fonda en 1893 dans l'état d'Arizona un observatoire merveilleusement situé sur un plateau à 2200^{m} d'altitude, sous un climat excellent, dans une atmosphère sèche, pure et presque toujours calme : des instruments de premier ordre, un personnel exercé, firent de cet observatoire de Flagstaff un établissement exceptionnel pour les observations planétaires.

Si c'est à Schiaparelli que l'on doit la découverte des canaux, c'est à Lowell qu'on est redevable de l'étude la plus étendue et de l'essai d'explication le plus vaste à leur sujet.

Tout d'abord, la confirmation par Lowell des résultats de Schiaparelli ne s'est point fait attendre ; le nombre des canaux observés à Flagstaff a été énormément accru : vers 1900, on en avait catalogué plus de 400. Leur longueur est immense : 3000 kilomètres en moyenne, quelques-uns atteignent 5000 kilomètres. Leur largeur, variable, oscille entre 3 et 30 kilomètres. Le phénomène de gémination semble assez peu fréquent.

Un second résultat, très remarquable, des observations de Lowell, c'est la découverte des canaux dans les mers ; ces mers, qui, nous le savons, sont des plaines recouvertes de végétation, sont, elles aussi, comme les continents, traversées par d'innombrables canaux, qui d'ailleurs prolongent ceux des continents. Au fond, aucune région de Mars n'est sans canaux.

Enfin, c'est en examinant de plus près ces canaux et en étudiant leurs variations sous l'influence du cycle des saisons martiennes que Lowell a été conduit à la plus curieuse de ses découvertes : tout comme les mers, les canaux changent de couleur à mesure que se déroule ce cycle ; et, à mesure que l'été s'établit sur un hémisphère de Mars, à mesure par conséquent que fondent les neiges polaires de cet hémisphère, les canaux correspondants, d'abord faibles et indistincts, deviennent de plus en plus foncés, en même temps que leur nombre augmente. On dirait même que la couleur sombre gagne de proche en proche, qu'elle est portée de canal en canal jusqu'aux mers et aux lacs de la région équatoriale. Les canaux semblent être le véhicule de cette coloration.

Or nous savons que ces variations de teintes sont dues

au développement de la végétation : le canal serait donc, d'après Lowell, l'intermédiaire par lequel la cause qui, dans une mer des régions polaires, produit la végétation, est amenée dans une mer des régions équatoriales, permettant aux plantes de s'y développer.

Dès lors, tout s'éclaire. Quel est l'agent nécessaire, essentiel, de la végétation? C'est l'eau. Où existe l'eau sur Mars? Dans les calottes polaires, sous forme de neige et de glace. Lorsque cette glace entre en fusion, les canaux recueillent l'eau, l'amènent aux plaines voisines : irriguées, celles-ci se fertilisent, se couvrent de végétation, s'assombrissent. De nouveaux canaux, d'ailleurs, entraînent l'eau vers les régions désertiques de l'équateur, fertilisant cette fois, non plus des étendues immenses comme dans les régions tempérées, mais quelques points isolés, ces *lacs* de Schiaparelli, auxquels Lowell donne à présent le nom mérité d'*oasis*.

Est-ce à dire que ces lignes soient vraiment des *canaux* au sens terrestre du mot? Cela semble bien improbable, vu leur grande largeur : ce que nous voyons serait plutôt la bande de végétation, plus ou moins large, qui se forme autour de véritables canaux rectilignes, indiscernables pour nous; ainsi se trouve expliqué le changement de coloration des canaux suivant les saisons. En résumé, les canaux de Schiaparelli sont des vallées cultivées ou boisées, bordant ces conduites d'eau qui, des pôles à l'équateur, traversent tout le globe Martien en lui dispensant l'humidité nécessaire à la vie.

Mais quelle est la cause des canaux? Peut-on attribuer à une cause naturelle, accidentelle, ce réseau géométrique parfait, qui semble si bien combiné pour irriguer et vivifier la surface de Mars en utilisant l'eau des calottes polaires? Comment expliquer, en n'invoquant que le hasard, la gémination des canaux, leur longueur immense, leur lar-

geur à peu près constante? Non, dit Lowell, l'explication naturelle est inadmissible; il faut, de toute nécessité, recourir à l'hypothèse d'une action intelligente et réfléchie, qui aurait présidé à la naissance, au développement et à l'entretien du système des canaux.

Et Lowell, emballé par ses constatations, se met à échafauder une grandiose histoire. Le monde de Mars meurt de soif; l'eau n'y existe qu'en faible quantité, sauf dans les calottes polaires; capter cette eau au moment de la fusion, la domestiquer, la concentrer sur des points particuliers, telle est la raison d'être des canaux : ils n'ont pu être creusés que par des êtres intelligents. L'existence des Martiens, et des Martiens doués de hautes qualités intellectuelles, nous est manifestée par ce merveilleux réseau d'irrigation, ces canaux d'une immense longueur, souvent doublés sur une partie de leur parcours. Ne faut-il pas admettre, vu les proportions colossales de l'entreprise, que toute la population du globe de Mars y collabore, comprenant que ce gigantesque effort est pour elle la seule chance d'avoir de l'eau, de la végétation — de ne pas mourir? Que sont nos travaux industriels, que représente même le rêve russe du plan quinquennal, auprès de cette transformation totale d'une planète par ses habitants, harcelés par le plus dangereux des ennemis : la sécheresse? Sont-ils arrivés à un stade d'entente universelle, à une sorte de socialisme général, pour s'unir contre cet ennemi commun? En tout cas, l'existence de ce système étonnant de canaux est une preuve, qui semble indéniable, de l'existence des Martiens.

*
* *

Seulement, il faudrait être sûr, pour adopter la séduisante thèse de Lowell et de ses partisans, que les canaux

existent : et beaucoup d'astronomes ont, dès le début, refusé de l'admettre, prétendant que ce n'étaient là qu'illusions d'optique. Pour eux, les détails du globe de Mars — d'ailleurs à l'extrême limite de la visibilité — seraient aussi abondants qu'imprécis, mais ne présenteraient jamais le caractère de rigidité géométrique indiqué par Schiaparelli. L'œil n'aurait-il pas — ajoutaient-ils — tendance à réunir inconsciemment, par des lignes droites, ces taches vagues et difficiles à distinguer, exigeant un pénible effort d'accommodation optique? Les canaux rectilignes, ainsi, n'auraient qu'une existence virtuelle. Et là-dessus, la lutte s'engagea, âpre, tenace, entre les partisans de l'une et l'autre thèse, les uns traitant leurs adversaires d'imaginatifs, voire d'hallucinés, les autres rappelant avec mépris que lorsque Galilée découvrit les satellites de Jupiter, beaucoup de savants arriérés déclarèrent aussi qu'il ne s'agissait que d'illusions d'optique...

Une curieuse expérience vint alors confirmer le scepticisme de certains. Les astronomes anglais Maunder et Evans prirent un dessin de Schiaparelli, montrant sur le globe de Mars de nombreux canaux ; ils le reproduisirent sur un disque d'environ 15 cm. de diamètre, mais en supprimant systématiquement tous les canaux : ils avaient laissé, à leur place, quelques points noirs isolés sur leur tracé, ainsi que les amorces de leur embouchure dans les mers. Ce modèle fut présenté à une vingtaine d'enfants, bons dessinateurs, âgés de 12 à 14 ans, élèves de l'École des pupilles de la marine, à Greenwich, et d'ailleurs ignorants de la question. Placés à des distances variant entre 5 et 18 mètres du modèle, ces enfants furent priés de dessiner ce qu'ils voyaient : la plupart d'entre eux, sur leur dessin, rétablirent les canaux rectilignes qu'avait indiqués Schiaparelli. Par conséquent, des lignes, analogues aux canaux de Mars, peuvent être vues par des observateurs

sans idées préconçues, sur des objets où elles n'existent pas en réalité. Si la surface du modèle observé est parsemée de taches minuscules ou d'inégalités à la limite de la visibilité, l'œil aura une tendance presque invincible à les réunir par une série de droites. Sur Mars, les mers, les oasis, existent : mais non point les canaux.

A ce coup direct, Lowell et ses collaborateurs répondirent en photographiant les canaux. C'était une belle riposte. On leur rétorqua, cependant, que la photographie peut parfaitement reproduire des illusions d'optique : ainsi lorsque la planète Vénus passe exactement devant le disque du soleil — phénomène très rare —, on observe de curieux effets de diffraction donnant naissance à des aspects qui n'ont aucune existence réelle, et que cependant la plaque photographique enregistre. La photographie des canaux de Mars ne prouve pas leur existence. Il faut ajouter que sur les clichés de Lowell on voit les canaux sous forme de bandes diffuses beaucoup plus que sous l'aspect filiforme ordinaire.

L'œil, une fois habitué à la notion de canal, n'aurait-il donc pas une tendance à en voir partout, à rectifier, de très bonne foi, les détails confus qu'il observe, à synthétiser par la ligne droite des apparences à peine visibles? Précisément, Lowell, où qu'il se tournât, ne voyait plus que des canaux. En 1896, il publiait une inquiétante série de dessins de Vénus, mettant des lignes droites très nettes là où les meilleurs observateurs n'avaient jamais vu que régions grisâtres, confuses et changeantes; quelque temps après, un de ses assistants affirmait avoir découvert des canaux sur Ganymède, le plus gros des satellites de Jupiter. Enfin, sur Jupiter lui-même, Lowell annonçait vers 1908 avoir observé des filaments rectilignes, s'entrecroisant sur toute la surface du globe. C'était un peu trop.

Ne pouvait-on pas admettre, cependant, que cette

abondance de canaux observés était due aux qualités exceptionnelles des instruments, du ciel, des astronomes de Flagstaff? Or il semblait bien, précisément, qu'avec des télescopes supérieurs à ceux de Lowell, les canaux disparaissaient : dans la grande lunette de 91 centimètres d'ouverture de Mount-Hamilton, Barnard ne voyait que d'abondants détails, mais aucun canal véritable ; Millochau, utilisant une lunette de 32 cm., à Juvisy, voyait parfaitement les canaux ; avec le grand équatorial de Meudon (80 cm.), il ne distinguait plus que des chapelets de taches isolées et irrégulières, sans le moindre aspect géométrique. Enfin, à la suite de la campagne d'observations de 1909, où les conditions de visibilité étaient remarquables, on peut dire que le rêve de Lowell s'est écroulé : « La géométrie de Mars, écrivait M. Antoniadi, est une pure illusion. »

***

Mais alors, pourquoi Schiaparelli, Lowell et tant d'autres ont-ils vu des canaux ? Les imperfections de leurs instruments, quoique jouant évidemment un rôle important dans la question, ne sont pas suffisantes pour tout expliquer : il semble nécessaire d'invoquer divers facteurs psychologiques, dont l'étude a été faite par M. Danjon, aujourd'hui directeur de l'Observatoire de Strasbourg, et peut se résumer de la façon suivante.

Considérons un observateur, de bonne foi bien entendu, muni d'un instrument de moyenne puissance. Il observe, sans hésitation, les taches sombres les plus étendues du globe de Mars. Il sait d'ailleurs que l'on peut voir des canaux : et c'est ici qu'il est, malgré sa bonne foi, exposé à se tromper et à tromper les autres. Il y a en effet une bien grande différence entre ce qu'il voit réellement et

ST. ALBERT'S ... LIBRARY

sans aucune espèce de doute — les détails stables, importants, de Mars — et ce qu'il entrevoit ou devine — les détails à la limite de visibilité, oasis, bandes diffuses, etc... ; et s'il s'imagine un instant, par fatigue de l'œil, par hasard, par effet de diffraction, apercevoir un aspect rectiligne et filiforme, vite, il le note sur son dessin, certain qu'il est que l'on peut et doit voir des détails de ce genre, et heureux d'avoir observé un de ces fameux canaux. Une fois vu, ce détail se représentera donc les soirées suivantes, sans effort de l'œil qui s'est habitué à le voir à cette place, et qui serait choqué de ne plus l'y voir. Combien de fois ne l'expérimente-t-on pas, en astronomie, cette tyrannie du *déjà vu*, qui fait que certains détails, aperçus ou devinés, s'imposent ensuite à l'œil qui ne peut plus s'en débarrasser ! D'autre part, la tendance s'accroîtra de remarquer des aspects qui peuvent aisément se dessiner, comme les canaux ; de sorte que, malgré lui, l'observateur ne fait pas son dessin d'après Mars : il voit Mars comme un dessin.

D'ailleurs, les observateurs qui commencent une série de visées sur Mars se plaignent toujours, au début, de l'insuffisance de détails ; ce ne sont que des plages floues, disent-ils, des taches vagues, impossibles à fixer par le crayon : c'est précisément parce qu'ils voient les choses comme elles sont. Mais au bout d'une quinzaine de jours d'observations assidues, voilà qu'apparaissent les canaux, les fils d'araignée, les lignes d'une étonnante finesse. L'observateur a fait l'éducation de son œil, et, loin de perfectionner sa vision, il a tout simplement appris à mal voir.

Cette argumentation explique aussi l'erreur initiale de Schiaparelli : il dessinait trop fins les détails flous, et, le type canal s'étant emparé de son esprit, chaque fois qu'une bande sombre apparaissait, il la voyait effectivement

comme un canal ; chaque fois que deux taches étaient voisines, il les voyait réunies par un canal — ou même par un canal double. Et Lowell, la tête et l'œil perdus par une invasion de canaux, ne pouvait plus rien voir sans retomber dans cette tyrannie de la ligne droite.

Ne croyons donc plus aux canaux de Mars... Hélas ! du même coup, s'effondre le roman des Martiens ! Si la canalisation géométrique n'existe pas, si ces lignes droites d'allure artificielle ne sont que des illusions, nous n'avons plus, sur le globe de Mars, rien que nous ne puissions expliquer par des causes naturelles. Certes, de la présence, constatée scientifiquement, d'une vie végétale sur Mars, nous pouvons inférer que la vie animale y est possible — probable même : mais, jusqu'à présent, aucune observation ne permet d'en affirmer l'existence ; tout ce que Lowell a écrit sur les Martiens et leur œuvre gigantesque d'irrigation n'était, au fond, que pure fantaisie et roman passionnant : dans les canaux de Mars, comme l'a dit un homme d'esprit, il n'a jamais coulé que de l'encre.

Pierre Humbert,
Professeur à l'Université
de Montpellier.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Le mouvement des idées scientifiques

Sciences naturelles

I

Un livre sur le sens de la Direction et l'Orientation lointaine

Le progrès intellectuel, chacun le sait, consiste bien souvent non pas tant à acquérir des idées neuves qu'à rejeter des idées fausses. Peu de sujets sans doute le montrent aussi fortement que celui de l'orientation et du sens de la direction chez l'homme ou les animaux. Un savant qui, je crois, est Suisse, M. Pierre Jaccard, vient de consacrer tout un ample travail à cette question. Son livre, *Le Sens de la Direction et l'Orientation lointaine chez l'Homme* (1), très muni de faits et de lectures, plein de remarques neuves et variées, d'ailleurs très vivant d'allure, est l'un des plus curieux et intéressants que l'on puisse lire, à coup sûr, dans le domaine de la Psychologie comparée. Je dis Psychologie comparée, car l'auteur consacre

(1) 1 vol. in-8°, 354 pages, « Bibliothèque Scientifique », Payot, 1932. Prix : 32 fr.

toute sa première partie, un tiers de l'ouvrage, à l' « instinct d'orientation » et au sens de la direction chez l'animal, de sorte que son livre tient plus encore que ne promet le titre.

L'orientation lointaine

Voyons d'abord le plus nettement possible de quoi il s'agit. Ce n'est pas déjà si simple : M. Jaccard a tout un chapitre de « distinctions et définitions » pour circonscrire le problème. Étymologiquement, s'orienter c'est trouver la direction de l'orient et, par extension, des autres points cardinaux. Mais les physiologistes et les psychologues entendent autre chose sous le terme d'orientation. Ils distinguent généralement, à la suite des docteurs J. Grasset et Pierre Bonnier : 1°) l'orientation *subjective*, somme des sensations qui nous renseignent sur la position des diverses parties de notre corps ou sur la position de notre corps entier dans l'espace ; 2°) l'orientation *objective*, somme des sensations qui nous renseignent sur la position des objets environnants les uns par rapport aux autres et par rapport à notre corps. Ce sont à peu près les définitions du professeur Grasset, dans son ouvrage bien connu sur *Les maladies de l'orientation et de l'équilibre*.

Il ne s'agit ici que de l'orientation objective. Mais cette orientation peut elle-même être *prochaine* ou *lointaine*. Prochaine, elle concerne un but immédiatement perceptible, ou qui, du moins peut être relié à l'observateur par des buts intermédiaires, tous perceptibles. C'est l'orientation de proche en proche, celle que pratiquait le Petit Poucet lorsqu'il se repérait successivement sur tous ses cailloux blancs.

L'orientation lointaine, elle, vise seulement un but absolument imperceptible, et sans relai possible. Dans son premier *Traité de Psychologie*, Georges Dumas la définis-

sait « l'aptitude à se diriger vers un but assez éloigné pour ne plus pouvoir être l'objet d'une perception immédiate (1) ». Définition empruntée d'Ed. Claparède, et simplement résumée, d'ailleurs. Mais le savant genevois, en 1923, observait encore que l'orientation lointaine, phénomène complexe et mettant en jeu les sens, la mémoire, l'intelligence ou le psychisme supérieur, « reste un des problèmes les plus obscurs de la psychologie ».

Comme c'est à ce problème que s'attaque notre auteur, il commence par éclaircir la définition, demeurée jusqu'ici un peu strictement négative. Pour M. Jaccard, « la faculté d'orientation lointaine est une aptitude à se diriger vers un but imperceptible, situé hors de la portée des sens, à une distance plus ou moins grande, mais dont la direction peut être déterminée par reconnaissance des lieux, repérage externe ou calcul, plus ou moins conscient, des déviations effectuées » (p. 185).

Mais, direz-vous, cette définition fait intervenir la reconnaissance des lieux, des repérages, des calculs ; elle exclut donc le « sens inné de la direction », « l'instinct d'orientation » ? Précisément, toute la démonstration de l'auteur est de prouver qu'on n'a *jamais* observé de façon certaine, indiscutable, un cas d'orientation purement interne, indépendante de repères quelconques, et sa conclusion, *c'est qu'en pays inconnu, dépourvu de repères et de buts intermédiaires, l'orientation est impossible.* Il n'y a pas de sens inné de la direction, il n'y a pas davantage d'instinct d'orientation.

L'histoire d'un malentendu

L'ouvrage de M. Jaccard comporte donc une partie cri-

(1) G. Dumas, *Traité de Psychologie,* Alcan (éd. en 2 vol.), t. I, p. 572.

tique et une partie constructive. Il nous montre ce que l'orientation lointaine n'est pas, il explique ensuite ce qu'elle est. J'ai déjà dit, aussi, que le livre étudie l'orientation lointaine chez l'animal, à titre d'introduction pour ainsi dire, mais comme l'objet essentiel demeure l'orientation lointaine chez l'homme, je réserve pour la suite ce qui concerne l'animal.

La partie destructive est fort pittoresque : critique historique, critique de texte, avec des détails savoureux et inattendus. La légende du « flair » du sauvage, les sens fabuleusement (c'est le cas de le dire) aiguisés des « primitifs », la valeur de l'homme avant qu'il soit abâtardi par la société, ce sont des clichés à la Rousseau qui ont beaucoup servi, que les auteurs se sont empruntés les uns aux autres, comme il arrive toujours et qui, cependant, ont encore la vie dure.

Un remarquable missionnaire jésuite, le P. Lafitau, que connaissent bien tous ceux qui étudient les mœurs et coutumes des sauvages, avait fait, dès 1721, « une lucide et pénétrante analyse » des aptitudes d'orientation des Indiens du Canada. Il avait passé cinq ans chez les Iroquois. Il ne songe pas un instant à leur attribuer un sens, un instinct spécial. Il observe et énumère leurs procédés d'orientation, vante leur mémoire, la finesse de leur vue ou de leur odorat. C'est le bon sens même. Nous savons bien que les gens de la campagne remarquent des tas de choses que nous, citadins, ne savons ni voir ni entendre. Et le bon Père Lafiteau conclut admirablement de ses Iroquois : « Ce n'est pas à dire qu'ils aient la vue plus perçante que nous ; mais je crois que c'est l'effet d'une attention particulière et d'un long usage à faire ces sortes de remarques. J'en ai moi-même fait l'expérience. »

Or, tout le monde n'eut pas la sagesse de Lafiteau. Et l'histoire de l'instinct d'orientation, ou du flair des sauva-

ges, est pour une bonne part l'histoire des déformations que les copistes du remarquable Jésuite ont fait subir à l'original.

« Primitif » et civilisé

Deux mouvements d'idées ont puissamment contribué à brouiller les choses : le darwinisme, le durckheimisme.

Pour Darwin, à vrai dire, il s'agit surtout de ses vulgarisateurs. Mais il n'en reste pas moins que les évolutionnistes ont établi une échelle progressive entre l'animal, le primitif, le sauvage, l'enfant, la femme et l'homme civilisé, la finesse du sens et la force de l'instinct allant par ordre décroissant. Aujourd'hui tout cela est moins simple.

Nous commençons à savoir que le sauvage est un dégénéré plus qu'un primitif, le plus souvent. Nous connaissons, de plus en plus aussi, l'identité foncière de l'esprit humain, et l'illusion qu'il y a à conclure à des différences de logique entre le sauvage et le civilisé. Je n'insiste pas sur une critique si bien menée par M. Raoul Allier, par M. Olivier Leroy et résumée ici même par ce dernier. Mais l'étude copieuse de M. Jaccard est un nouveau coup porté aux idées de M. Lévy-Brühl. La « constance intellectuelle » de l'homme, quel qu'il soit, se voit de nouveau affirmée et confirmée.

Les sauvages ne se dirigent ou ne s'orientent pas mieux que nous : ou plutôt, ils ne s'orientent pas *autrement* que nous. Et s'ils s'orientent ou se dirigent mieux, c'est parce qu'ils exercent mieux que nous des facultés identiques aux nôtres. Et lorsque, d'aventure, un civilisé ajoute à ses connaissances intellectuelles l'entraînement et la pratique, il se montre supérieur au sauvage, là comme ailleurs. L'histoire de l'aviation et le vol de Lindbergh à lui seul suffisent à le prouver. Car le civilisé utilise des instruments, prolonge par là même son action et possède des

moyens que le soi-disant primitif ne peut certes remplacer par son soi-disant instinct.

L'orientation chez les animaux

Reste l'animal. Ici, j'avoue ne plus être tout à fait persuadé, et c'est pourquoi j'ai nettement distingué les deux parties du travail de M. Jaccard.

Certes, dans ce domaine encore il nous apprend beaucoup et renverse beaucoup de préjugés, pour ne pas dire plus. L'animal aussi utilise bien des procédés et des moyens visuels, auditifs ou olfactifs, que nous retrouvons chez l'homme. Le prétendu sens magnétique est une absurdité, et nous ne sommes pas étonnés de retrouver ici M. Georges Lakhovsky, non plus avec son collier oscillant contre le cancer, mais avec une théorie de l'orientation radio-électrique des animaux ! M. Jaccard montre que les animaux et le pigeon voyageur même n'ont pas de « sens mystérieux », que les meilleurs migrateurs, s'ils ont les yeux crevés ou masqués, se perdent, et qu'enfin, là encore, la réalité dissipe beaucoup d'illusions. Cependant le mystère persiste. On nous parle de la sensibilité de l'oiseau au vent, de son aptitude à se repérer sur la direction du vent. Cela déjà n'est pas si simple, et pour se contenter de l'explication *anémotropique*, il faudrait garder dans la théorie des tropismes une confiance que le mouvement actuel de la science n'est pas précisément fait pour nous conserver.

La question de l'instinct

Ce qui me gêne un peu, c'est que la tendance de M. Jaccard est la même que celle de M. Verlaine et de bien d'autres (1). On veut conclure, on conclut : *l'instinct*

(1) La tendance est actuellement fort à la mode, mais elle n'est pas nouvelle. Sans remonter plus haut, Erasme Darwin dans sa

n'existe pas! On met « en série continue » l'intelligence de l'animal et celle de l'Homme, on dit par exemple, avec M. Piéron et pour ce qui nous occupe présentement : « Suivant les variations du développement sensoriel, les mêmes types d'orientation, combinés de diverse façon, apparaissent du haut en bas de l'échelle animale, de la patelle à l'homme (1). »

Il suffit de voir avec quel entrain l'on attaque le bon vieux Fabre, pour n'être pas tout à fait rassuré ni convaincu. Fabre est comme tout le monde : il est faillible, il a ses défauts, son parti-pris (qui est le fixisme), et ses limites. Mais enfin, comme faisait M. Rabaud dans son livre sur (ou plutôt contre) le vieil entomologiste de Sérignan, l'on s'acharne à ne nous dire que le mal, à ne jamais voir le bien. Je sais tel spécialiste, opposé aux idées de Fabre, et qui, tout en rectifiant les erreurs des *Souvenirs entomologiques*, demeure rempli d'admiration pour le merveilleux observateur et évocateur que fut J.-H. Fabre.

Si vraiment l'instinct n'existe pas, le problème de l'orientation lointaine s'obscurcit étrangement chez l'animal. Car enfin, le pigeon voyageur n'a pas de boussole, et si vous nous dites que, chez lui, tout s'explique par l'intelligence, nous voilà obligés de lui accorder plus d'intelligence qu'à l'homme!

Tout de même qu'à l'anguille, laquelle n'a pas suivi des cours de navigation, ignore tout de l'astronomie, du calcul, et de ce que nous savons ou croyons savoir, sans cesser pour autant d'accomplir son extraordinaire, son *surhumain* voyage nuptial, depuis l'embouchure de nos rivières jusqu'à la mer des Sargasses...

Zoonomia, en 1794, n'admettait pas de différence fondamentale entre les divers êtres animés, au point de vue de leurs manifestations psychiques.

(1) Cité par Jaccard, p. 124.

II

Le Nouveau Traité de Psychologie

Au fond, il semble rester beaucoup d'incertitude en tout cela, et des expériences systématiques seules pourront nous éclairer. C'est le côté fructueux de la Psychologie contemporaine que de nous offrir des résultats précis, mesurés, mesurables, là où précédemment l'on se bornait au discours. Sans doute sommes-nous plus près du point de départ que du point d'arrivée, mais la science humaine en sera toujours là, dans quelque branche que ce soit. Et que de faits, de résultats, déjà! Le deuxième tome du *Nouveau Traité de Psychologie*, publié par M. Georges Dumas et ses collaborateurs, recueille une foule d'observations précises sur *Les fondements de la vie mentale* (1). Et puisque nous parlions de psychologie comparée, je voudrais puiser en ce nouveau tome un exemple concret de saine méthode.

Le physiologiste russe Pawlow a découvert le phénomène bien connu aujourd'hui et qu'il nomme : *réflexe conditionné*. Vous faites un bruit de casserole en donnant sa nourriture à quelque animal, un chat ou un chien ; la salivation se produit, « l'eau lui vient à la bouche ». Puis, l'expérience est reproduite, et le son se fait entendre, mais sans que l'on présente de nourriture cette fois. Eh bien ! la salivation se produit tout de même, il y a « réflexe conditionné ». Pawlow et son école ont beaucoup étudié le phénomène, et lui ont trouvé une telle sûreté qu'ils s'en sont servis pour étudier les perceptions associées elles-mêmes. Pawlow a provoqué des réflexes conditionnés au moyen

(1) 1 vol. de 612 p. in-4° avec figures, Paris, Alcan, 1932 (prix : 100 fr. relié).

de vibrations sonores. Il a pu lier les réflexes à des sons de plus en plus aigus et déceler ainsi jusqu'à quelles fréquences l'animal observé demeurait sensible. Le chien, a-t-on constaté alors, est sensible à des excitations allant jusqu'à 70 ou même 80.000 vibrations par seconde, tandis que l'homme n'en perçoit guère que la moitié. Ainsi, nous savons, par une méthode qui paraît sûre, à partir de quel degré d'excitation ce qui continue d'être sonore pour le chien devient ultra-sonore, imperceptible à l'ouïe pour l'homme. Si nous avions des comparaisons quantitatives aussi exactes pour l'orientation lointaine, la comparaison de l'homme et de l'animal serait moins vague et moins aventureuse qu'elle ne semble le demeurer malgré tout.

La méthode et les résultats de Pawlow sont exposés au tome II du *Nouveau Traité de Psychologie* par M. André Mayer, l'éminent physiologiste du Collège de France. M. Dumas en personne a pris à son compte le premier chapitre presque entier (« L'excitation et le mouvement ») puis le livre IX consacré aux *États affectifs*, sauf le dernier chapitre qui est réservé aux « tendances instinctives » par M. Larguier des Bancels, le professeur de Lausanne auquel on doit la préface du livre de Jaccard. Je ne veux pas suivre ici pas à pas un volume fort riche, où les détails ne voilent point l'ensemble, où les idées directrices ne nuisent pas au sens des nuances. Mais il est certain que le recueil s'annonce mieux encore par ce second volume que par le premier, où les généralités s'accompagnaient fatalement de vues aventureuses ou vagues, et que nous avions eu à discuter lors de sa publication. Notons particulièrement aussi la dernière partie de ce tome II, *Les Images*, où M. Ignace Meyerson a su présenter un tableau très clair et complet, d'un sujet fort intéressant mais ardu.

André George.

Pierre Termier

On dit que le XIX[e] siècle a été le siècle de l'histoire, que le XX[e] sera celui de la géographie ; entre les deux la géologie accomplit des étapes impressionnantes : elle fut la science qui, autour de 1900, marqua le front le plus marchant à la grande bataille que l'homme livre inlassablement sur la terre pour connaître.

Elle dut cette avance prodigieuse à une équipe de savants qui montèrent littéralement à l'assaut des problèmes de la structure du globe, les Marcel Bertrand, les Suess, les Michel Levy, les Kilian, les Hang et plus récemment les Emmanuel de Margerie, les Wegener, les Argand. L'un des chefs de cette équipe extraordinaire, telle que nulle science n'en a sans doute jamais compté, c'est incontestablement Pierre Termier.

Beaucoup d'entre nous l'ont entendu dans quelqu'une de ces conférences qu'il prodiguait si généreusement, et qui faisaient presque toujours reparaître en chacun de ses auditeurs ce fond de lyrisme que tout homme possède en lui mais le plus souvent refoulé et endormi par les monotonies et les abaissements de la vie ; peu de nos contemporains savent cependant quelle existence de luttes et de peines avait menée celui qui leur parlait avec tant de jeunesse et d'enthousiasme.

André George vient de nous révéler cette vie et, si l'on peut dire, il nous la donne de la même façon, avec le même élan qu'aurait mis Pierre Termier lui-même s'il avait raconté la vie d'un homme tel que lui. Aussi est-ce avec une bien vive émotion que nous avons lu ces pages (1).

Ce n'est pas de la documentation, ni de la citation, mais l'esprit même du grand maître, sa manière de penser, d'écrire ; oui vraiment, un peu de sa continuation. Quelle gratitude, nous tous qui avons passionnément aimé Pierre Ter-

(1) *Pierre Termier*, Coll. « Chefs de file ». Paris, Flammarion.

mier, nous devons montrer à André George pour s'être mis à ce point à l'unisson de son modèle!

Termier commença par être un fervent des belles-lettres, il se laissa prendre au charme de Virgile : premier stade de formation qui lui laissera le culte de la forme parfaite, et qui lui donnera cette incomparable éloquence et ce style à la Buffon ou à la Bossuet, instrument merveilleux qui allait lui permettre de célébrer dignement la grandiose histoire de la Terre.

Puis il devint un scientifique surtout, un mathématicien; il découvrit alors le goût du précis, le sens de la déduction, l'esprit géométrique. De lui-même et par tempérament, il avait l'esprit de finesse, l'imagination, la grande sensibilité, l'émotion poétique qui se traduisait dans un profond amour de la musique. Armé de tels dons, il prit contact à l'École des Mines, avec la géologie, alors en plein développement. Il sentit le champ ouvert à son âme de découvreur et il s'y lança. Il s'arrêta d'abord à l'étude des roches, de ce granite surtout dont on faisait le noyau archéen, la scorie primitive de l'écorce. Il prouva que la plupart des granites étaient des roches de transformation, d'anciens sédiments métamorphosés et recristallisés, durant les grandes convulsions de la Terre.

Mais le drame des montagnes le retint bien plus que celui des pierres, et il devint le grand créateur de la tectonique moderne des plissements. Il eut la hantise des Alpes; il les parcourut en tout sens, et fut un des plus étonnants grimpeurs qui se soient rencontrés.

Sa vie resta en quelque sorte liée aux Alpes : sa jeunesse se passa dans leur voisinage; son mariage, une bonne partie de sa vie de famille, se déroulèrent à leur ombre, et c'est là qu'il vint mourir en rentrant d'un dernier voyage en Afrique, dans cette maison de Varces qu'il avait fait construire face à l'immense amphithéâtre des montagnes grenobloises.

Ses chères Alpes lui parlèrent, lui dévoilèrent une partie des mystères de leur histoire. Grâce à lui, nous savons qu'elles se sont formées au moyen de vagues immenses, empilées au nombre de quatre l'une au-dessus de l'autre et qui ont

déferlé en un gigantesque jeu de saute-mouton au-dessus des massifs les plus élevés. Ces nappes sont originaires du Piémont; elles ont passé au-dessus des chaînes centrales comme le Mont Blanc, et se sont accumulées dans les avant-monts. Lentement, à coup d'innombrables observations qu'il reporta sur les feuilles de la carte géologique, il arriva à cette vaste synthèse des plissements, dont l'élaboration se présente comme une véritable épopée. Certains coins plus compliqués l'attirèrent spécialement par les énigmes qu'ils recélaient, notamment les Alpes schisteuses du Briançonnais et aussi la Meije, « l'amie chérie, la vraie tête du troupeau Pelvoux ».

Sa passion des Alpes s'étendit à toutes les montagnes : il explora les Apennins, les Balkans, les Carpathes, l'Oural, les Pyrénées, l'Atlas..., les chaînes scandinaves, et même les montagnes mexicaines. Il eut le goût de l'altitude, il en connut la griserie, non par sport mais par passion de connaître. Cette intelligence progressive du plan de la création lui faisait penser à « la splendeur inouïe que Dieu réserve à ses élus ». La création n'est qu'un hymne à la gloire du Créateur, et André George est tout à fait dans la pensée de Termier quand il parle de « l'admirable métier franciscain que celui du géologue, qui sans cesse se penche sur notre sœur la Terre ». La science de Termier est fille de Dieu et c'est là sa grandeur. Il écrit à ses enfants : « Priez un peu pour moi afin que je voie clair dans cet effroyable problème du laminage des Alpes. »

Cet esprit chrétien imprégna toute sa vie, une vie dure où les tristesses furent bien souvent accumulées en nappes. Grâce à ces épreuves successives, il gravit d'autres hauteurs bien plus élevées que celle de ses montagnes; il avait coutume de parler de « ces grandes tristesses pour lesquelles sans doute nous louerons Dieu toute l'éternité ».

Vie chrétienne qui enleva à son attitude de savant tout ce que l'étude exclusive a parfois de desséchant et d'inhumain, il fut étonnamment un homme, attaché à la caravane humaine, il sut être un ami de la Terre par sa science, mais plus encore un ami des hommes par sa fraternité chrétienne.

C'est un des plus beaux chapitres de la vie de Termier que

celui de ses amitiés : amitié de ses anciens maîtres, comme ce Père Friocourt qui recommandait son élève à un examinateur en écrivant : « Je voudrais que vous lui posiez les questions les plus difficiles »; amitié de ses collègues en science comme Le Verrier, Marcel Bertrand, avec lequel il passa une nuit mémorable à 2200 mètres d'altitude, dans une masure en ruines, par un froid atroce, l'un et l'autre se découvrant épris des mêmes amours littéraires et récitant à tour de rôle les strophes des *Contemplations*; amitié de tous ceux que la vie a mis sur son chemin, grands et petits, et qu'il a su écouter, aider, aimer, comme ce guide Pic, auprès duquel il revint providentiellement le soir de sa mort pour le conduire à Dieu, comme ce prisonnier autrichien gendre de son ami Marcel Bertrand pour lequel il fut un réconfort durant les années de guerre. Enfin et surtout Léon Bloy fut l'ami des années de douleur, et l'aida sur le dur sentier du Calvaire. Mais Termier montra encore plus tout son cœur d'homme dans sa famille, André George nous dépeint avec une juste émotion ces soirées familiales où le savant se faisait tout aux siens; grand liseur à haute voix, il semait avec sa parole chaude et vibrante l'enthousiasme des beaux livres.

Partout il fut un semeur d'enthousiasme, tous ses élèves ont porté la marque de ce grand élan scientifique qui leur a été infusé; à côté de lui, il était impossible de songer à des vies médiocres et rétrécies. Ceux qui liront le très beau livre d'André George verront que ces chapitres ne se parcourent pas en vain, qu'ils obligent à des méditations sur soi, à de salutaires résolutions. Je suis sûr que Termier, malgré son humilité coutumière, dirait sa gratitude de voir l'histoire de sa vie continuer à servir, perpétuer le grand appel à découvrir, chanter la joie du travail scientifique placé dans le plan chrétien, associé au progrès du Royaume de Dieu en soi et autour de soi.

Il faut connaître Termier, c'est une date en toute vie.

Pierre Deffontaines,
Professeur aux Facultés Catholiques
de Lille.

Memento

Livres

La Détermination du Sexe et l'Intersexualité, par RICHARD GOLDSCHMIDT (1 vol., 192 p. in-16 avec 93 fig., « Nouv. Collection Scientifique », Alcan, 1932).

Le professeur et directeur à l'Institut Kaiser-Vilhelm de Biologie (du moins jusqu'à l'avènement de Hitler...) est le spécialiste de la question. Il l'avait exposée en cinq conférences à la Faculté des Sciences de Paris, en décembre 1931 : ce sont les cinq chapitres du livre. Ce petit volume évite donc de se reporter aux gros mémoires de l'auteur, ce qui ne veut point dire qu'il soit d'une lecture particulièrement facile. Il y est surtout question de l'*intersexualité*, fait non exceptionnel, qui consiste en ceci que des individus « qui ont commencé leur développement avec leur sexe génotypique, l'achèvent avec le sexe opposé ». Le cas le plus curieux est celui où l'intersexualité est provoquée par des tumeurs ou une hypertrophie des capsules surrénales (le *Nouveau traité de Psychologie* dont nous venons de parler y fait allusion). — Ensemble très intéressant de faits, sur lesquels s'échafaude une théorie : naturellement ceux-ci et celle-là ne présentent pas le même degré de certitude...

Aristote naturaliste, par MAURICE MANQUAT (1 vol. in-8° écu, 128 p., « Cahiers de Philosophie de la Nature », V ; Vrin, 1932).

Excellent ouvrage, aisé et très nourri (cependant fondé sur l'*Histoire des Animaux* seulement). Le très distingué biologiste d'Angers s'est donné la peine de voir de très

près ce que savait ou ne savait pas Aristote. Et Aristote savait beaucoup de choses, ou les demandait à ceux qui les savaient. Mais pourtant, comme dit Valéry, « trop de gens croient que les Anciens ont tout inventé ».

Le Principe de Hiérarchie dans la Nature et ses rapports avec le problème du Vitalisme et du Mécanisme, par Ewald Oldekop (1 vol. in-8° écu, 99 p. « Cahiers de Philosophie de la Nature », VI; Vrin, 1933).

La terminologie de l'auteur, les difficultés de la traduction, les comparaisons sommaires avec la Physique, — que l'auteur connaît peu et dont il sait mal le dernier état —, imposent au lecteur un effort disproportionné au résultat. Un physicien, dans tous les cas, éprouve quelque gêne à approfondir un ouvrage qui se fait du Mécanisme une conception désormais périmée.

Les Phénomènes sociaux chez les animaux, par F. Picard (1 vol. in-12, 201 p. « Collection Armand Colin », 1933).

Très remarquable, intéressante et vivante étude sur un sujet que les littérateurs même ont obscurci. L'auteur, non seulement nous apporte le matériel de faits exigé, mais il le dispose très clairement, avec un bon sens qui s'agrémente d'ironie, çà et là, et dès sa préface même : « Les biologistes [...] font peu de cas des préoccupations de la nature. Pour eux, qui appellent chat un chat, il y a la Providence ou rien. » Et la sociologie de Durkheim, ici encore, passe un mauvais quart d'heure.

Revues

La Revue des Questions Scientifiques de Bruxelles a, dans plusieurs de ses récents numéros, des articles inté-

ressants sur des sujets approchant ceux que nous venons d'examiner :

1) *La Psychologie animale devant la Science et la Philosophie* (20 nov. 1932) et *L'Instinct, Théories, Réalités* (20 mai 1933) par M. Thomas (Réponses aux théories négatives de l'instinct, Verlaine, etc., dont nous parlions plus haut).

2) *Le Behaviorisme* (20 mars 1933) par le R. P. Thielemans, S. J. (sur la fameuse théorie du « comportement » et ses exagérations).

3) *Mécanisme et Vitalisme* (20 mars 1933) par M. Manquat (bonne mise au point, à propos du livre d'Oldekop).

A. G.

TABLE

Questions philosophiques et religieuses

CHRISTIANUS .... Bilan 178

GASTON RABEAU. La « philosophie militante ». Une nouvelle preuve de l'existence de Dieu 181

NOTES ET RÉFLEXIONS

Révolution aristocratique ? par A. MAYDIEU, O.P. 189

En marge de l'Action Catholique, par P.B. . 194

DOCUMENTS

Les catholiques dans le nouvel État en Allemagne 197

L'unification des Églises protestantes en Allemagne 215

Memento des revues 226

Questions politiques et sociales

CIVIS ..... Le navire sans boussole . . . 227

N. N. ALEXEIEV. Le Marxisme est-il une religion? 231

NOTES ET RÉFLEXIONS

Le droit de colonisation, par FRANÇOIS HENRY. 251

La Poméranie Polonaise, par J.M.V. . . . 255

Une assemblée de la ligue nationale des Instituteurs à Berlin, par J. LICHSTRAHL . . . 259

DOCUMENTS

Allemagne et Autriche 263

A travers les revues 270

Les Lettres et les Arts

LÉON CHANCEREL. Piété des Comédiens et de leurs familles 274

NOTES ET RÉFLEXIONS

Vers une union catholique du théâtre en Italie, par MAURICE BRILLANT 289
Choses de Grèce, par A.-J. FESTUGIÈRE, O.P. 292
Histoire d'Espagne, par ROBERT RICARD . . 298
Congrès international et nationalités musicales à Amsterdam, par GILBERT GADOFFRE. 302
Deux films « religieux », par JOSEPH FOLLIET. 309
Quelques livres, par M. BORDERIE 315
A travers les revues 316

La vie universitaire

PIERRE HUMBERT. Le beau roman des Canaux de Mars 320

NOTES ET RÉFLEXIONS

Le mouvement des idées scientifiques : Sciences naturelles, par ANDRÉ GEORGE 335
Pierre Termier, par PIERRE DEFFONTAINES. . 344
Memento des livres et des revues, par A. G. 348

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN ET FILS. — LIGUGÉ (Vienne).